L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

10 JUILLET 1958 - N° 369 — 100 FR.

L'ESPRIT « PARA »

(J.-P. Pradier-Dalmas.)

UN SOLDAT DES REGIMENTS PARACHUTISTES

« Etre, ou ne pas être : telle est la question. »

(Shakespeare - Hamlet.)

★★★★★

La lettre de « L'Express »

Françoise Giroud est en vacances pour quelques jours dans un hôtel de la côte atlantique, d'où elle nous a téléphoné sa « Lettre » :

« ÇA y est, Soustelle est ministre ! ». C'est un monsieur qui parle. Fort. Le monsieur que l'on appelle souvent de Paris et qui en est tout gonflé d'importance. Dans un salon d'hôtel, ça vous pose un homme.

Il attend visiblement que son information, toute fraîche, provoque quelques réactions. Rien. Silence.

Sa femme enfourne patiemment de la compote dans la bouche d'un garçonnet sournois. Avec cet air malheureux des mères des enfants qui n'ont pas d'appétit et qui, elles, en ont trop.

Un garçon de dix-huit ans se tortille en chantant obstinément un air de Belafonte avec un mauvais accent anglais. « Soustelle, dit enfin la femme du monsieur pour lui faire plaisir, c'est lequel ? ».

Un second monsieur lève le nez. Il a quelque chose à dire : « Le vent est à l'est. Je crois que nous aurons beau temps. »

Le premier monsieur le toise et grommelle, écœuré : « Des chiffes molles ! Les Français sont des chiffes molles ! Il fera beau. Il ne fera pas beau. Les soles étaient bonnes. Le rôti trop cuit. Ah ! le général va avoir bien du mal avec ces chiffes molles ! ». Un temps. « Qu'est-ce que vous en pensez de Soustelle à l'Information ? ».

La vieille dame qu'il apostrophe, répond, effarée : « Oh ! moi, Monsieur, je ne suis pas compétente. Il y a quinze ans que je suis veuve. »

Une jeune femme intervient. Elle ne se déplace jamais sans un appareil de radio portatif qu'elle appelle « mon transistor », comme elle dirait « mon caniche ».

Il arrive que son transistor rencontre un autre transistor. C'est toujours l'autre qui cède.

Elle demande à mi-voix : « C'est donc important ?

— Quoi ?

— Que Soustelle soit à l'Information ? ».

On racontait, pendant l'occupation, l'histoire de ce monsieur qui passait avec son jeune fils devant un poste à essence désaffecté. L'enfant demandait : « Papa, à quoi ça sert ? ». Et le père répondait, las : « Ce serait trop long à t'expliquer. »

Soustelle, ce serait trop long à lui expliquer.

Françoise Giroud.

Les « Cahiers » de Barrès

Je lis avec retard, en revenant de voyage, l'article de « L'Express » du 12 juin, où M. François Mauriac suppose que j'aurais pris sur moi de modifier le texte d'un article ancien de Maurice Barrès, avant de le publier dans le recueil intitulé « N'importe où hors du monde ».

Non content de cette première attaque, M. Mauriac demande si « la même rigueur critique » a présidé à l'établissement des quatorze volumes des «Cahiers» publiés après la mort de Maurice Barrès.

M. Mauriac atteint ainsi, derrière moi, Mme Maurice Barrès, qui publia les onze premiers tomes des « Cahiers ». Il atteint aussi la maison Plon qui assure l'édition de l'œuvre de Maurice Barrès. Et tout cela sans le moindre commencement d'enquête ni de preuve.

M. Mauriac me connaît depuis quarante-huit ans. Il lui était facile de m'interroger s'il désirait un éclaircissement sur un texte quelconque de Maurice Barrès. S'agissant de l'article sur lui, paru dans « L'Echo de Paris » du 21 mars 1910, je lui aurais montré l'exemplaire de ce journal où Maurice Barrès a porté de sa main les corrections incriminées.

Ces corrections sont faciles à comprendre : Barrès qui avait l'intention d'incorporer cet article de journal à un livre, en a fait disparaître ce qui « datait » trop lourdement. Il a donc substitué au titre du premier livre de M. Mauriac « Les Mains jointes » le titre « Mûrir », il a écrit au début « un jour » au lieu de « l'autre jour ». Enfin, il a rayé les dernières lignes écrites au futur, pour les remplacer par la phrase écrite au présent qui a déplu à M. Mauriac.

Bien entendu, je tiens ce document à la disposition de M. François Mauriac, des photographes de « L'Express » et de tout expert graphologue que l'on souhaiterait charger d'un tel examen.

PHILIPPE BARRÈS.

[*Je n'ai attaqué personne. J'ai posé une question à propos d'un texte modifié — et modifié à mon détriment. Si tardive que soit la réponse de M. Philippe Barrès, je m'en rapporte à sa parole qui vaut pour moi plus que toutes les expertises. L'invraisemblable est donc vrai : Maurice Barrès a lui-même remplacé cette belle fin prophétique et qui donnait tout son sens, toute sa portée à l'article, par un mauvais ravaudage !*

Le chagrin que j'en ai éprouvé n'a rien qui puisse blesser M. Philippe Barrès : il montre, au contraire, le prix que j'attache encore à ce qui fut la plus grande joie de ma jeunesse. J'admirais tant Barrès et son œil d'aigle m'avait distingué dans la nuit !...

Dois-je ajouter que je n'aurais pour rien au monde voulu offenser la mémoire de Mme Maurice Barrès ? J'ignorais d'ailleurs qu'elle avait elle-même préparé l'édition des « Cahiers ». Quant aux éditeurs, ils ne sauraient évidemment être tenus pour responsables des erreurs ou des fautes de cet ordre.

Mais ici il n'y a eu ni faute ni erreur. Simplement un souvenir qui m'était cher entre tous se trouve désormais terni. Il faut se dépouiller de cela aussi dont nous nous persuadions que le temps écoulé l'avait à jamais préservé de toute atteinte et répéter une fois de plus les mots que Barrès avait déchiffrés un jour sur une tombe en Espagne : « Cinis, et pulvis, et nihil ». — FRANÇOIS MAURIAC.]

Avec le professeur Kastler

L'article du professeur Kastler est de ceux qui font honneur à la pensée.

Au milieu de l'écroulement des valeurs auquel nous assistons, l'Université, sans enfler la voix, mais fermement, fait savoir aux généraux et à leurs caporaux qu'elle entend être au premier rang de ceux qui défendraient la liberté et la justice jusqu'à la mort s'ils y attentaient.

Face à toutes les tyrannies, l' « intelligentsia », toujours, a relevé le gant ; et toujours elle a vaincu. Qui sait si les nobles paroles de Kastler n'apparaîtront pas, avec un peu de recul, comme un moment solennel de notre histoire ?

Docteur AYME,
Arles-sur-Rhône.

14 Juillet, du Japon

Nous, journalistes japonais, participant au Congrès des Journalistes du Japon, sommes particulièrement préoccupés des activités des journalistes français dans la situation politique actuelle. A cette heure, sachant que vous combattez très courageusement pour la défense de la liberté de la parole et de la démocratie, nous vous envoyons, de tous nos cœurs, des encouragements pleins de respect.

Défendez, de toutes vos forces, le drapeau de la démocratie ! Nous vous appuyons en vous envoyant cet appel des mers si lointaines.

Genzaburo YOSHINO,
Directeur du Congrès des Journalistes du Japon.

14 Juillet, de Londres

En ce 14 juillet, les soussignés, dans l'esprit et le cœur de qui la France a toujours occupé une place spéciale, désirent exprimer à tous les démocrates français leur profonde solidarité dans l'épreuve qu'ils traversent. Depuis longtemps, nous redoutons tout comme vous que les tentatives pour nier les légitimes aspirations du peuple algérien ne menacent la démocratie française. Nous savions que vous étiez les porte-parole des Français les plus éclairés lorsque vous vous refusiez à vous associer à des actes qui portent un grave préjudice à la réputation de la France (...)

Par votre intermédiaire, nous adressons ce message de solidarité et de sympathie à tous les Français et Françaises qui sont résolus à défendre leurs libertés.

COMMITTEE FOR FRENCH DEMOCRACY,
London.

Parmi les signataires :
RITCHIE CALDER, JAMES CAMERON, BASIL DAVIDSON, MICHAEL FOOT, PAUL JOHNSON, JOHN FREEMAN, KINGSLEY MARTIN, VICKY.

Le « Bloc-Notes » dédicacé

J'ai acheté un exemplaire du livre de François Mauriac « Bloc-Notes ». En tant que lecteur régulier de « L'Express », je viens vous demander si je pourrais, par votre intermédiaire, obtenir que M. Mauriac me dédidace cet exemplaire ?

Georges SEMINEL,
Bayonne.

[*Nous avons transmis cette demande à M. François Mauriac. Il a bien voulu accepter de dédicacer son dernier livre « Bloc-Notes » à tout lecteur de « L'Express » qui lui fera parvenir son exemplaire par l'intermédiaire du journal* (91, *Champs-Elysées, Paris. Service « Bloc-Notes »*.]

Et encore dans notre courrier...

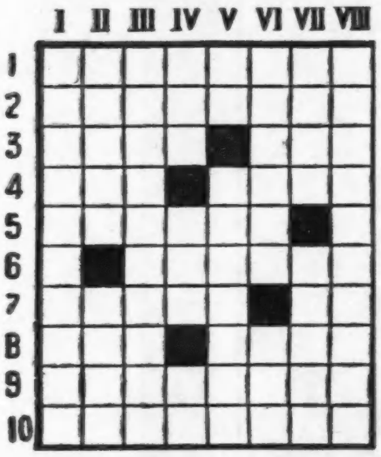
La Société Française de Psychanalyse nous informe que :

Le colloque international de psychanalyse, présidé par J. Lacan, avec la collaboration de D. Lagache, J. Favez-Boutonier, F. Delto, A. Hesnard, se tiendra à l'abbaye de Royaumont les 10, 11, 12 juillet.

Légion d'honneur

M. Marcel Bleustein-Blanchet, président de la Société Publicis, a été promu commandeur de la Légion d'honneur à titre exceptionnel. Pendant la guerre, M. Bleustein-Blanchet qui avait rejoint les Forces françaises libres en 1943, avait servi comme adjoint au général Corniglion-Molinier à l'état-major de l'Air, puis comme chef des services de presse du général Kœnig.

Mots croisés n° 143



HORIZONTALEMENT : 1. Genre de vie fort éloigné de la Trappe. — 2. S'occupe des bâtiments et de haut. — 3. Se portent. Ni de Cicéron, ni de Virgile. — 4. Mérita une bonne note. Sa politique est toujours scabreuse. — 5. Cet arbre peut à la rigueur concurrencer la canne. — 6. On en compte près de 40.000 en France. — 7. Epithète plus élogieuse pour un portefeuille que pour un cerveau. Pour marquer la propriété de la première personne. — 8. Prêt à tomber ou, au contraire, dans une autre acception, modèle de solidité. Porté, notamment, par Carnot. — 9. Répandre, sans ordre trop rigoureux. — 10. Sert à la fabrication des cierges.

VERTICALEMENT : I. Façon de tuer celui qui excède la longueur désirable. — II. Doux, tant qu'il est partagé. Cognât, comme ne dit pas l'académicien. — III. N'afflige pas ceux qui sont comme des pots. — IV. Son enfance ne doit pas nous arrêter. Plus foncé aux extrémités. Il faut parfois le remplacer par un son. — V. Pronom parfois péjoratif ou même méprisant. C'est parfois travailler à la ruche. — VI. Dominé par le perroquet. Celui des beaux jours n'est pas le plus sûr. — VII. Faire perdre. Un peu plus au sud que Hambourg et un peu plus à l'est que Cologne. — VIII. Dans la hiérarchie des dépenses, n'occupe pas toujours un rang aussi élevé que dans celle des besoins.

Solution du n° 142

NUITS DE LA REPUBLIQUE
Tous les étudiants républicains sont invités par le Comité national étudiant contre le fascisme au bal :
Nuit du 13 au 14
Après-midi du 14
Nuit du 14 au 15
Rue de l'Ecole-de-Médecine (métro Odéon)
Bar - Buffet - Attractions

COMMUNIQUE

Le Comité médical de Défense républicaine annonce son adhésion au Comité de résistance contre le fascisme, fondé notamment par Daniel Mayer, Claude Bourdet, François Mauriac, Jean-Paul Sartre et André Voguet, dont le secrétaire national est Louis Fournier.

Envoyer les adhésions au secrétaire du comité : Dr Paul Bloch-Laroque, 15 bis, rue Marcel-Allégot, Bellevue (Seine-et-Oise).

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques

Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :

100 francs par numéro

Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

Recherchons ETUDIANTS ou autres personnes désireux de recueillir des abonnements pour « L'EXPRESS » **COMMISSION 30 %** Ecr. au journal L'Express 29, rue de Marignan, Paris

SECRETAIRE MEDICALE expér. recherchée pour serv. radiologie 1er sept. M.G.E.N., 5, r. du Ct-Lamy, Paris-XIe - VOL.09.09

DEMANDES D'EMPLOIS

Dame quarant. exc. prés. éduc. instr. gde facil. d'adaptat. accepterait emploi vente, réc., etc. pend. 2 à 4 sem. entre le 15 juill. et le 15 sept. Ecr. n° 1986, L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e.

RESPONSABLE RELATIONS HUMAINES ET **FORMATION du Personnel** 7 a. exp. ds entr. 3.000 pers. ch. sit. comp. préf. prov. Sans urg. Ecr. L'Express 1987, 29, r. Marignan-8.

CONSTRUCTIONS NEUVES

PASSY RUE D'ANKARA Bon standing - Prix modéré - 2 pièces : 7 Mill. 3 pièces : 9 M 2. Travaux 3e étage. Livr. déb. 59 **TRAKTIR** 22, avenue Victor-Hugo POI. 21-70

VACANCES (Locations)

APPARTEMENTS meublés confortables à louer pour août dans agréable village Var à 20 km. de Saint-Raphaël. S'adr. REY, not. le LUC (Var)

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
S.A. « L'EXPRESS »
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

L'EXPRESS

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Le chemin parcouru

LA rentrée de M. Jacques Soustelle au gouvernement, aussi attendue qu'elle ait été, constitue un événement. Elle a une signification et des conséquences d'une grande ampleur. Elle n'indique rien de nouveau sur l'orientation du général de Gaulle, qui avait depuis plusieurs semaines — depuis son premier voyage à Alger — décidé de prendre M. Soustelle à ses côtés. Mais elle révèle, sous de Gaulle, une situation politique impressionnante, à plusieurs égards.

∴

1° Il n'y a plus de partis politiques en France — sauf le P.C.

Au moment où le général de Gaulle négocia avec les représentants des partis (M.R.P., indépendants, socialistes, radicaux) les conditions de sa prise du pouvoir, il fut obligé de leur fournir un certain nombre d'assurances et de garanties. M. Pierre Pflimlin, M. Guy Mollet, M. Vincent Auriol, M. Antoine Pinay furent les interprètes des éléments *favorables*, dans leurs partis, à la venue du général de Gaulle pour lui demander de manifester, sur deux ou trois points précis, son intention formelle de ne pas légaliser le coup d'Etat. Chacun d'eux demanda et obtint, avant tout, l'assurance qu'en tout cas M. Jacques Soustelle ne rentrerait pas au gouvernement. Pourquoi lui ?

(Dessin de Pierrot.)

Le rôle de M. Soustelle

C'est clair. Ou plutôt c'était clair il y a un mois, et oublié aujourd'hui. Quand le général de Gaulle a lancé à Alger sa fameuse entrée en matière : « *Je vous ai compris* », à qui s'adressait-il ? Aux Français d'Algérie, à l'Armée. Il reconnaissait la part — qu'on peut apprécier diversement, mais qui est incontestable — d'émotion sincère, d'inquiétude légitime, de tous les hommes, civils et militaires, qui sont là-bas au contact physique de la lutte et dont la vie difficile excuse ou quelquefois justifie le comportement passionné. A ceux-là il ne voulait pas faire grief de leur révolte. Et c'est à eux aussi qu'au Parlement on cherchait à expliquer le « tragique malentendu », pour dissiper leurs craintes, éclairer leur route. Mais à côté d'eux, derrière eux, il y avait les autres : les conjurés. Ceux qui, à froid, de Paris, cyniquement ont résolu depuis 1956 d'exploiter la source de violence et de passion que constitue la situation algérienne, pour servir leurs desseins politiques et leurs ambitions.

A leur tête : M. Jacques Soustelle. C'est lui qui mit sur pied, comme les dossiers du ministère de l'Intérieur l'ont révélé depuis, le réseau de l'U.S.R.A.F., financé par les collectes de M. de Sérigny fournies par les colons, et destiné à canaliser l'émotion des Français d'Algérie et les difficultés de l'Armée vers un soulèvement contre le pouvoir politique en métropole. Avec, à ses côtés, M. René Dumont (ancien de la D.G.E.R.), le colonel Paillole, M. Sanguinetti, les hommes de « Présence Française », M. Soustelle noyauta l'administration civile et militaire en Algérie, établit la liaison avec la métropole, anima, à Paris et Alger, les complots contre l'Etat.

Quand les interlocuteurs du général de Gaulle, à la veille de son accession légale, exigeaient que le futur chef du gouvernement prît l'engagement formel — ce qu'il fit — d'écarter M. Soustelle, ils voulaient dire par là : l'émotion d'Alger est compréhensible et il faut en tenir compte, mais les conjurations politiques à Paris sont des crimes contre la nation et elles ne doivent à aucun prix être légitimées.

Moins de six semaines plus tard, elles le sont, par l'entrée de M. Soustelle et voici l'événement : aucun parti politique, aucun leader politique de ces partis — sauf les communistes — n'a cru pouvoir manifester publiquement la moindre objection, la moindre réserve, le moindre sentiment. Ils sont pieds et poings liés, bouche cousue, empaquetés, emportés par la crainte de l'opinion, la menace de l'Armée, l'autorité du général de Gaulle : ils n'existent plus.

Cet énorme silence qui entoure en France l'arrivée de M. Soustelle au pouvoir, face aux cris de joie d'Algérie, est le silence de la mort. Non seulement les institutions formelles de la IVe République, mais la vie publique en France elle-même, la démocratie, est abandonnée, démantelée, morte.

∴

2° La prise en charge de la métropole par le Mouvement d'Alger entre dans sa phase active.

Aux yeux des Comités de salut public la nomination de M. Soustelle était une chose acquise ; ce qu'ils voulaient c'est qu'il ne fût pas nommé à n'importe quel poste officiel — en quelque sorte : pour le principe — mais bien au poste d'où il pourrait *servir* avec le plus d'efficacité le « Mouvement du 13 mai » : l'Information.

Depuis un mois, les motions des Comités de salut public, les émissions de Radio-Algérie, les communiqués des associations patriotiques réclament que soient mis au pas les seuls organes de liaison avec l'opinion qui demeurent après l'affaissement des partis politiques : la radio, la télévision, la presse. Les faits sont là qui montrent, sans contestation, que le choix de ce ministère pour M. Soustelle est le contraire d'un choix de hasard.

Des outils formidables

La semaine dernière, le Comité de salut public d'Algérie et du Sahara a pris pour thème central de sa réunion : « *Examen de la position de la presse métropolitaine au regard du Mouvement du 13 mai, et étude des voies et des moyens en vue de l'action à organiser.* »

Le lendemain encore, après plusieurs sommations du même ordre, le tout-puissant Comité d'Entente des Anciens Combattants, qui organisa les manifestations d'avril et de mai à Alger, publia le communiqué suivant :

« *Il suffit de constater... l'insuffisance du souffle patriotique des outils formidables que sont la Radio et l'Information pour craindre de voir l'esprit du 13 mai se consumer sur place en vase clos... Il faut donc achever notre révolution et, de régionale, la rendre nationale.* »

Un certain décalage

La Presse, la Radio, l'Information : voilà le dernier bastion dont il importe de se saisir si le « renouveau national » doit aller jusqu'au bout de sa mission. C'est là le mot d'ordre général à Alger depuis un mois. Et c'est aussi ce qu'a adopté comme thème de combat, en accord avec les organisations d'Alger, M. Jacques Soustelle, dont le dernier article publié (le 11 juin) explicite clairement la préoccupation essentielle. Le nouveau ministre de l'Information écrivait :

« *La métropole... abreuvée de mensonges a pris un terrible retard : d'où un certain décalage de l'opinion et le sentiment pénible que la mère patrie n'a pas clairement compris le sens du sursaut national du 13 mai... On éprouve à Alger de vifs regrets et surtout des craintes pour l'avenir quand on conçoit qu'une partie de la presse de la métropole... s'évertue à jeter le doute et le trouble, à mettre en question ce qui a été acquis... Il n'est pas exagéré de dire que les campagnes défaitistes en métropole, par leur violence impunie et leur persistance, ont grandement contribué à porter au paroxysme les craintes et les refus des Algériens et des militaires... Le référendum permettra au pays de se prononcer: encore faut-il qu'il se mobilise pour manifester sa volonté, que l'opinion soit éclairée, que les manœuvres de confusion et de division soient déjouées... Une page a été tournée. Il reste à écrire la suite.* »

Discipliner la presse, organiser la propagande à l'échelle nationale, placer en France l'Information à l'unisson de celle d'Alger, intégrer les âmes : le nouveau ministre en a désormais non plus seulement le souci, mais les moyens.

Ici se place la deuxième remarque fondamentale qu'en cette semaine de veille du 14 juillet on est conduit à faire sur l'état de la nation. Face aux commentaires triomphants des journaux d'Alger, la presse quotidienne de la métropole n'a pas eu *un mot* de critique à exprimer sur l'avènement de M. Soustelle à l'Information. Au silence de mort des partis politiques français répond, en écho, le silence terrorisé de *tous* les quotidiens français. Déjà fortement intimidés par la crainte d'être saisis en Algérie (avec les pertes financières que cela représente) les voici hypnotisés par le nouveau maître dont il ne faut pas encourir l'humeur et les sanctions.

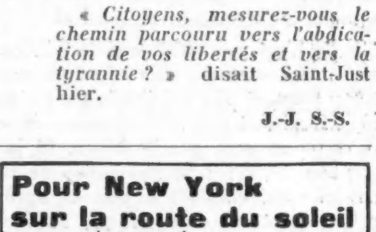
Le 16 mai, un député hors-la-loi s'évadait de France vers la sédition, en cachette de la police, entouré de l'émotion indignée du Parlement et des commentaires infamants de la presse. Moins de deux mois plus tard, à la veille du 14 juillet, le voici installé par le général de Gaulle à la tête de la propagande officielle : dans la France entière, pas un mot, pas un geste.

« *Citoyens, mesurez-vous le chemin parcouru vers l'abdication de vos libertés et vers la tyrannie ?* » disait Saint-Just hier.

J.-J. S.-S.

Vient de paraître le n° 25 de :
SOCIALISME OU BARBARIE
Au sommaire :
LA CRISE FRANÇAISE ET LE GAULLISME :
S. CHATEL et P. CANJUERS : La crise de la République bourgeoise.
F. LABORDE : La guerre « contre-révolutionnaire », la société coloniale et le gaullisme.
CL. LEFORT : Le pouvoir de De Gaulle.
P. CHAULIEU : Perspectives de la crise française.
TEMOIGNAGES :
Les ouvriers de Renault et Mors, les employés d'Assurance, les enseignants, les étudiants de la Sorbonne, Témoignages du Mans, Tribune ouvrière, la Manifestation du 28 mai.
DOCUMENTS :
Tracts publiés par : le groupe Pouvoir Ouvrier, Tribune Ouvrière, le Comité d'action révolutionnaire, les Etudiants de Socialisme ou Barbarie, un groupe d'employés.
En vente kiosques et libr. - 104 p., 200 F
42, rue René-Boulanger - PARIS (10e)
C.C.P. Paris 11.987 19

Pour New York
sur la route du soleil



DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE
PARIS, 49, avenue de l'Opéra - RIC 79-79
CANNES, Jetée Albert-Edward - Tél. 909-46, 929-86
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 552-77
MARSEILLE, 102, rue de la République - Tél.
PARIS, Bureau de frêt, 11, rue Tronchet - ANJ 02-40

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE RAPPORT DE GAULLE A SES MINISTRES

● Les officiers « du Bled » ont exposé au général de Gaulle pendant son dernier voyage à Alger la situation militaire. Il en a fait le résumé au Conseil de cabinet :

— le F.L.N. a décidé d'engager, lui aussi, la bataille du référendum. Instructions : « sidérer » les populations par le terrorisme urbain et les harcèlements ;

— les cinq « régions pourries » demeurent encore des bastions du F.L.N.

Mais :

— les bataillons F.L.N. ont éclaté : les sorties ne se font qu'en petits groupes de trois à quinze ;

— les munitions manquent aux fellagha : ils enfouissent dans des cachettes leurs armes automatiques ;

— la dissidence des Aurès (anciens partisans de Laghour Abbès et Ben Boulaïd) continue sans pour autant avoir perdu sa combativité contre les Français.

Le général de Gaulle a répondu :

— le référendum est un test vital pour le nouveau gouvernement. D'importants renforts seront envoyés avant la fin du mois. L'implantation devra empêcher le F.L.N. de « torpiller les élections » ;

— « les résultats me sont indifférents : je veux que les gens s'expriment, et librement. S'ils s'expriment, le monde saura qu'il y a quelque chose de changé en Algérie. La discussion doit être rétablie ».

Le général a demandé que l'armée s'engage sur l'honneur à assurer la liberté des élections. Il a ajouté qu'il ne verrait aucun inconvénient à ce que le F.L.N. se transforme en parti politique et fasse sa propre campagne électorale.

Conviction rapportée par de Gaulle à Paris : les deux tiers de l'armée sont avec lui. Le ralliement du dernier tiers dépend du déplacement de quelques grands chefs militaires. Ces derniers ont maintenu en état d'alerte le dispositif du 27 mai : des avions sont toujours prêts à partir pour la métropole avec des forces parachutistes.

M. BOURGES-MAUNOURY ECLAIRE SES ELECTEURS

● M. Bourgès-Maunoury qui, entre 1947 et 1958, a été trois fois sous-secrétaire d'Etat, neuf fois ministre et une fois président du Conseil, a envoyé à ses électeurs de la Haute-Garonne une lettre circulaire afin de justifier son vote, mal compris, « contre » l'investiture du général de Gaulle.

« Ce n'est pas, dit-il, que le général de Gaulle aspire consciemment pour lui-même au rôle de dictateur d'autant plus que j'étais à ses côtés à Londres et en France et que le compagnon de la Libération de 1944 ne peut pas l'oublier... Et je comprends fort bien les votes de résignation de beaucoup de nos amis qui votaient « pour » après de courts débats de conscience et qui, au fond, pensent comme nous... J'ai voté contre l'investiture du général de Gaulle, moi, son compagnon, qui forme les vœux les plus sincères pour qu'il réussisse... Nous pensons qu'en Algérie il est à même de recueillir les fruits d'un ralliement musulman qui vient couronner les efforts de tous. » C'est clair.

Le 25 mars dernier, M. Bourgès-Maunoury déclarait avec la même simplicité : « Il serait impossible de sauvegarder l'Algérie et notre influence en Afrique et dans le monde à travers le bouleversement de notre régime. Le régime et l'Algérie sont donc liés pour le meilleur et pour le pire, l'un ne résisterait pas à la perte de l'autre. »

LA BIBLIOTHEQUE DE L'OFFICIER MODERNE

● Les officiers de réserve — à partir du grade de lieutenant — sont invités depuis quelques mois à faire un stage de perfectionnement à l'école militaire de Saint-Maixent. Ce stage est entièrement consacré à la guerre psychologique. Voici, selon les chargés de cours de ce stage, les « documents de base » qui sont obligatoires pour l'officier de la guerre psychologique :

— « Œuvres choisies de Mao Tsé-toung » (Ed. Sociales).

— « Journal d'un combattant vietminh » (Ngo Van Chieu. Ed. du Seuil).

— « Indochine : une leçon de guerre révolutionnaire » (Colonel Lacheroy. Déf. Nat.).

— « Marx et marxisme » (André Piettre. Presses Universitaires de France).

— « Le Viol des foules » (Tchakhoutine. Gallimard).

— « L'armée populaire dans la guerre et la révolution » (J.-B. Tito. Livre yougoslave).

— « La révolte d'Israël » (Manachin Begin. Plon).

(U. F. P.) (Agip.)

MAO TSE TOUNG M. BOURGÈS-MAUNOURY

Deux auteurs à relire.

— « La Tunisie et la France » (Habib Bourguiba).

— « La propagande politique » (Domenach. P.U.F.).

— « L'aventure de l'homme occidental » (Denis de Rougemont. Albin Michel).

— « La guerre en question » (Jules Monnerot. Gallimard).

— « L'Etoile et la Croix » (F. Dufay. Ed. Casterman).

— « Beating the guerilla in Corea » (John Beebe. Military review. Déc. 55).

— « Histoire de la révolution russe » (Gérard Walter. Gallimard).

« LE 14 JUILLET » PREMIER NUMERO

● Une nouvelle revue, « Le 14 Juillet », qui vient de publier son premier numéro, réunit des intellectuels de gauche de plusieurs tendances généralement opposées.

Les surréalistes (André Breton, Benjamin Perret) y retrouvent les existentialistes (Marcel Péju, secrétaire général des « Temps Modernes », Jean Pouillon), les trotskysants (Claude Lefort) et des anciens communistes (Edgar Morin, Marguerite Duras, Robert Antelme, J.-F. Rolland). C'est Dionys Mascolo qui dirige cette nouvelle publication.

Leur lien commun : le refus. Ils refusent à la fois le régime des colonels et celui du général de Gaulle. Marcel Péju et Jean Pouillon résument : « L'opposition entre de Gaulle et Alger n'est que de méthode ; elle est entre la duperie et la violence. »

SOUSTELLE VICTIME DE KRIM BELKACEM

● Le reporter américain Stanley Karnow rapporte cette semaine, dans l'hebdomadaire « Time », l'histoire que le chef militaire F.L.N. Krim Belkacem lui a racontée au cours d'un voyage en avion de Tunis à Tripoli.

En 1955, l'un des agents musulmans de M. Soustelle, alors gouverneur général de l'Algérie, entra en contact avec un officier F.L.N. et lui proposa d'établir un mouvement à l'intérieur du F.L.N. lui-même. Les Français devaient procurer les armes et l'argent pour l'unité secrète à constituer. Cette unité ferait semblant d'être loyale au F.L.N. le jour, mais en fait, dès la nuit tombée, combattrait le F.L.N. Les chefs du F.L.N. l'apprirent et décidèrent d'utiliser cette occasion en « jouant le jeu ».

Pendant près d'un an, Krim et ses subordonnés organisèrent de fausses batailles les uns contre les autres et sur les champs de bataille ils laissaient pour morts des Algériens exécutés comme traîtres, après les avoir revêtus d'uniformes F.L.N.

Enfin, en 1956, Krim mit fin à la comédie et ordonna aux 450 soldats — en principe pro-français — de détruire les postes militaires français qui les avaient ravitaillés en armes. Pendant une année, M. Jacques Soustelle et ses services ont ainsi, sans le savoir, armé la rébellion kabyle.

ALGERIE : CINQ TACHES NOIRES

● Selon les renseignements officiels, les cinq taches de la rébellion en Algérie sont :

En Oranie : les monts des Traras, autour de Nedromah et de Tlemcen.

Dans l'Orléansvillois : le massif de l'Ouarsenis et la chaîne du Dahra ou monts de Ténès.

En Kabylie : la vallée de la Soummam, la chaîne du Djurdjura et la partie est de l'Atlas blidéen (Palestro et Tablat).

Dans le Constantinois : la presqu'île de Collo, zone interdite depuis un an.

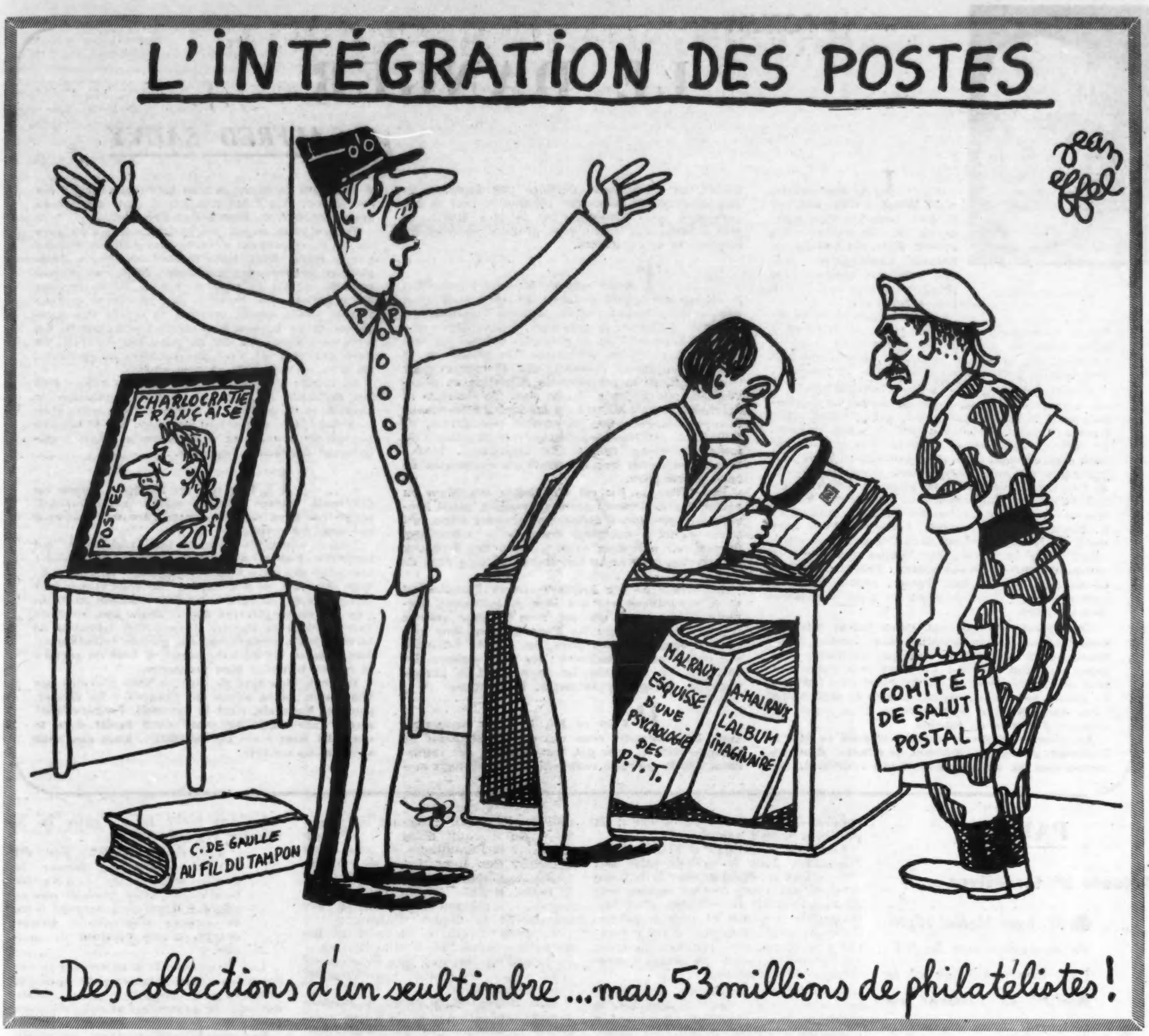
Les Aurès : et leur prolongement naturel vers la Kabylie, la chaîne du Hodna.

Enfin, la région de Sétif — bien que calme en apparence — est considérée par l'état-major comme la « plus pourrie politiquement » de toute l'Algérie.

Ces « zones refuges » de l'A.L.N. sont essentiellement des régions montagneuses, d'accès particulièrement difficile (aucune voie de communication). Le quadrillage militaire y est très éparpillé et trop léger.

(Service Cartographique de « L'Express ».)

L'implantation F.L.N. en Algérie.



LE GOUVERNEMENT FAIT UN BON CHOIX

● La fixation du prix du blé doit être décidée avant la fin du mois. Ce sera un test important pour juger de la politique économique du gouvernement. Il semble que son intention soit de limiter la hausse à environ 7 % du prix de l'année dernière (3.350 fr. le quintal) alors que l'application des décrets Gaillard amènerait une hausse de 10 à 12 %.

Cette décision en entraînera d'autres très importants (prix de la betterave le 15 septembre et prix du lait le 1er octobre). La politique agricole du gouvernement hérite d'une situation difficile : il doit choisir entre les faux-semblants et la facilité qui furent de mise jusqu'à ce jour et une fermeté qui ne manquera pas de mécontenter nombre de producteurs.

Il faut en effet décourager certaines productions céréalières pour lesquelles les prix de revient marginaux sont en France très supérieurs aux prix mondiaux et encourager les productions animales assurées de débouchés importants en France et hors de France.

MITTERRAND : LE SYSTEME C'ETAIT L'ARMEE

● Dans le numéro de juillet de « La Nef », M. François Mitterrand analyse ce que fut « l'Armée dans le système » et écrit notamment : « De qui l'Armée se plaint-elle ? De 1946 à 1958, elle a obtenu les crédits, le matériel, les hommes qu'elle demandait. Depuis longtemps, son budget n'était plus examiné qu'en bloc par les commissions parlementaires et cependant des centaines de milliards ont été consacrés chaque année à la guerre d'Indochine et à la guerre d'Algérie sans aucun contrôle que celui des états-majors.

« Les opérations d'Indochine ont été menées par Thierry d'Argenlieu, Vallery, De Lattre, Navarre, Salan, Ely et plusieurs d'entre eux détinrent en outre les pouvoirs civils. Juin et Guillaume ont gouverné le Maroc durant cinq années avant que Boyer de La Tour, responsable de la Tunisie, au temps de Mendès France, y vienne aménager la dernière transition.

« En Algérie, Lorillot et Salan ont assumé le commandement sans discontinuité et les responsables politiques s'appelaient dans le même moment Soustelle et Lacoste... »

M. GUY MOLLET ET L'ARMEE REPUBLICAINE

● Au cours de la conférence d'information du parti socialiste, M. Guy Mollet déclara « que si le général de Gaulle n'était pas venu au pouvoir la France aurait connu une guerre d'Espagne sans armée républicaine ».

M. Guy Mollet oublie qu'au moment du déclenchement de la rébellion franquiste, l'Espagne n'avait pas non plus d'armée républicaine et que M. Santiago Casares Quiroga, ministre de la Guerre, se trouva dans la même situation que MM. Moch et de Chevigné : les commandants des treize régions militaires de la péninsule ne répondirent à aucun de ses appels. Ils étaient tous franquistes.

L'armée républicaine fut constituée par Miaja et Companys, qui réquisitionnèrent les arsenaux et distribuèrent les armes au peuple. Les premiers « soldats » républicains avaient pour uniforme des bleus de travail.

HOLMES

Coupés dans des tissus de classe français et importés, HOLMES vous propose sa collection de vêtements FRAIS et LEGERS

22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS - PAS 57-03

Pierre-Henri Simon

LA FRANCE A LA FIÈVRE

Les maladies de la conscience française

Un vol. 500 fr. SEUIL

FORUM

LE DANGER

par ALFRED SAUVY

ALFRED SAUVY

LA démocratie, a dit Winston Churchill, est le plus mauvais des régimes... à l'exception des autres. Formule hautement actuelle, à méditer par ceux qui oublient combien les républiques sont belles sous les empires.

80 % des Français, c'est entendu, ne souhaitent pas une revie du fascisme ; mais beaucoup d'entre eux peuvent en venir à accepter par lassitude, ignorance, insouciance, le loup habillé, devenu Guillot, berger de ce troupeau.

Au sujet des régimes et des Constitutions, il a été souvent discuté du degré de liberté ou de pouvoir qu'il fallait accorder aux gouvernants, mais beaucoup moins du mode de sélection des hommes. Le suffrage universel ne promeut pas que des génies, c'est entendu ; sur six cents parlementaires, il y a certes des médiocres, comme aussi des galeux. Si l'argent tenait moins de place, la sélection serait meilleure. Mais enfin, telle qu'elle est, les démocraties ont vu poindre des hommes éminents : F. Roosevelt, W. Churchill, Adenauer, Paul Reynaud, P. Mendès France, dans l'époque contemporaine. Mais en France un homme politique est rarement apprécié de son vivant : Poincaré, Briand, Clemenceau étaient loin d'avoir, auprès de leurs contemporains, l'auréole dont les pare la génération suivante.

Ne jugeons, en tout cas, qu'en valeur relative. Comment se fait la sélection dans l'autre « système », celui des comités dits, par antithèse classique, de salut public ? Ce n'est plus l'aléa qui, dans une masse assez médiocre, « sort » les hommes de valeur, par les lois vigoureuses de la probabilité, c'est une sélection systématique à rebours qui s'exerce d'échelon en échelon.

Au premier stade, le combat sélectif se fait à l'intérieur de chaque individu. Il élimine, dans les profondeurs du subconscient, toute velléité de réfléchir, se retranchant derrière une barrière de slogans mentaux. Dans une réunion de huit ou dix personnes ainsi armées, c'est la plus fruste, la plus bornée, qui a les plus grandes chances de dominer et de l'emporter.

TROIS milieux forment aujourd'hui le champ sur lequel s'exerce ce qu'il faut bien appeler la sélection : conservateurs traditionnels, Français d'Algérie et militaires. Dans chacun des trois, la fermentation se poursuit, suivant un mécanisme à peu près implacable. De même que le fasciste méprisant l'emporte sur le conservateur bon enfant, de même chez les Algériens en effervescence et en juste émoi, c'est fatalement la mentalité féodale sudiste qui triomphe, bien connue des psychosociologues, sinon des psychiatres, et fruit d'une réaction biologique contre la menace du milieu inférieur. Quant aux militaires... hélas ! Disons seulement que les meilleurs continuent de faire leur métier.

Pour tous, le jeu est d'exploiter des idées ou plutôt des sentiments aussi sommaires, aussi brutaux que possible, d'utiliser le tambour même s'il sonne creux : « Algérie française », « Bradeurs d'empire », « Dieu le veult », sont des formules excellentes, propres au but essentiel : empêcher de penser.

L'aversion de ces hommes envers l'intellectuel et le scientifique est dès lors parfaitement normale. Même ceux qui ont reçu quelque culture rejoignent fatalement les Poujade dans leur animosité. Dans tous les pays, ces mêmes attitudes ont eu les mêmes victimes : les Oppenheimer, les Einstein, les Langevin. La science est la grande ennemie, puisqu'elle affranchit les hommes.

DANS ce lot, les plus dangereux sont, bien entendu, ceux qui croient se parer de quelque culture, ceux qui, par exemple, ont vaguement appris quelques rudiments de psychologie moderne, dans sa forme la plus barbare, « lavage des cerveaux », etc. L'Information d'Alger est placée sous l'autorité de Bouvard et Pécuchet.

De nos jours, le pouvoir, la domination d'un pays sur un autre peuvent s'exercer par d'autres moyens que la force. Avec mille bombes atomiques, l'Angleterre ne reprendra pas l'Inde ; mais... les Indiens parlent anglais et vont à Oxford. Se battre sur les attributs, les hochets du pouvoir a quelque facilité sénile quand montent la marée démographique et les besoins économiques et culturels. Un pays sous-développé est un pays sous-instruit, un pays sous-instruit n'est pas un pays indépendant. Et il en sera de plus en plus ainsi.

Si, depuis dix ans, répétons-le, nous avions ripé 100 milliards de la guerre vers la formation de savants et de maîtres de toutes sortes, notre pouvoir dans le monde serait immense. Un fétichisme paysan de la carte et de la borne a réduit tragiquement l'influence française.

IL faut que les Français, même indifférents, même riches, même conservateurs, réagissent avec vigueur contre l'ère des ganaches qui nous est préparée.

« Ah ! n'insultez jamais une république qui tombe ! » Pensez à ce qui peut la remplacer : ascension des plus bornés, décadence nationale du type espagnol ou bas-empire, chômage étendu par incapacité d' « intégrer » les deux millions de Français nés en supplément depuis douze ans, recul de l'architecture et victoire du pompier, triomphe de la bistrouille, émigration des grands scientifiques, tout cela au cri de « Du social, il faut du social » et autres formules bien pensantes.

Il serait bien tard de dire : « Nous n'avions pas voulu cela ; nous avons été trompés. » Le danger, pour les Français, c'est le sommeil, l'engourdissement, l'anesthésie jusqu'au réveil tardif dans la cage. La liberté est en ballottage, mais nos yeux sont grands ouverts.

A. S.

PARTIS

Attente et tentatives

● M. Guy Mollet règne de nouveau sur la S.F.I.O. Les radicaux et le M.R.P. se mettent en sommeil. Des regroupements s'ébauchent. L'armée et les communistes se préparent.

LORSQUE, la veille de l'investiture du général de Gaulle, M. Guy Mollet constata que la majorité des députés et que la majorité des membres du comité directeur de la S.F.I.O. désavouaient son attitude, il annonça qu'il démissionnait de son poste de secrétaire général.

Puis il se reprit. Les rapports des fédérations de province le rassurèrent : de nombreux militants, ainsi que de nombreux syndicalistes de Force Ouvrière, l'approuvaient d'avoir préféré de Gaulle au Front populaire. La mise en congé du Parlement, l'approche des vacances l'aidèrent : la politique faisait relâche...

Lorsqu'il empoigna à deux mains, dimanche, dans la grande salle des fêtes d'Issy-les-Moulineaux, la tribune décorée des trois flèches rouges traditionnelles, M. Guy Mollet était sûr de gagner une fois de plus la partie. Il devait même regretter d'avoir remplacé le congrès — renvoyé au mois de septembre — par une simple « conférence d'information ».

A sa manière habituelle, il se chargea avec éclat des responsabilités qu'on ne lui reprochait plus d'avoir assumées. Justifiant le rôle qu'il jouait depuis un mois, il s'écria :

> « *Si c'était à refaire, je recommencerais, mais cette fois avec beaucoup moins d'angoisse.* »

Pourquoi M. Guy Mollet connaîtrait-il l'inquiétude ? On a évité, comme il dit, « une guerre d'Espagne sans armée républicaine ». On a un gouvernement constitué dans la légalité. On a des représentants de la S.F.I.O., à commencer par le secrétaire général, dans le ministère. On a enfin et surtout un parti socialiste débarrassé — provisoirement — du doute politique.

Dans le même camp

M. Jules Moch et M. Robert Lacoste sont dans le même camp contre les « colonels » : le premier oubliait qu'il avait accusé le second, au lendemain du « coup d'Alger », d'avoir assassiné la République. Et cinq cents délégués (les deux tiers de l'assistance) applaudissaient à tout rompre le même Robert Lacoste dont, il y a quelques semaines seulement, ils demandaient le départ d'Alger.

Le parti socialiste est entré en hibernation. Et si les « minoritaires » d'aujourd'hui ne sont pas exactement ceux d'hier, ils restent apparemment très minoritaires.

Les autres formations politiques connaissent, elles aussi, le même « relâche ». Comme les parlementaires, les militants prennent leurs vacances.

Ni place de Valois, au siège du parti radical, ni rue de l'Université où est installé le Centre des Indépendants, ni rue de Poissy au M.R.P., on ne veut s'inquiéter des bruits qui retentissent autour des « regroupements ».

Sous le patronage

Le patronage gaulliste est bien entendu très recherché. Plusieurs mouvements nouvellement nés se réclament de lui. A l'Hôtel Matignon, on dit qu'aucun ne peut se prévaloir d'un monopole : la malheureuse expérience du R.P.F. a suffi.

Des hommes comme MM. Alduy et Juskiewenski (S. F. I. O.), de Lipkowski (U. D. S. R.), Naudet et Clostermann (radicaux), Robert Buron (M.R.P.), le colonel Barberot (gaulliste) ont lancé le « Centre de la réforme républicaine ».

> « *Nous ne voulons pas,* dit M. de Lipkowski, *laisser la droite seule crier « Vive de Gaulle ! ». Nous voulons que le général, à qui l'on ne peut faire de procès d'intention, tienne compte d'une opinion de gauche.* »

Le mouvement n'entend pas se substituer aux partis politiques. Il donnera son investiture à des candidats qui se présenteront sous d'autres étiquettes.

Les républicains-sociaux, restes du R.P.F., comptent sur leur fidélité affirmée à de Gaulle pour attirer de nouveau la clientèle électorale. M. Chaban-Delmas a lancé le « Mouvement pour la Ve République », dont les statuts disent que cette formation doit disparaître « en principe » au lendemain du référendum. Les républicains-sociaux n'en multiplient pas moins les contacts avec les modérés dans l'espoir de sceller de fructueuses alliances aux élections prochaines.

MM. Edgar Faure, René Pleven et André Morice ont abandonné pour quelques semaines leur projet de « Rassemblement libéral ». Ils sont dans leur circonscription où ils préfèrent préparer leur réélection.

Ils ne pourraient d'ailleurs rassembler grand monde. M. Henri Queuille lui-même, fondateur avec M. Morice des « radicaux dissidents », n'a-t-il

MAURIAC
de l'Académie française
BLOC-NOTES
1952 - 1957
Flammarion

Ne parlez pas de la jeunesse
avant d'avoir lu
LA
NOUVELLE VAGUE
de
FRANÇOISE GIROUD
nrf

pas déjà préparé son retour chez les radicaux valoisiens ?

M. Georges Bidault, lui, caresse depuis longtemps le projet ambitieux de « faire éclater le M.R.P. ». Il vient, pour y parvenir, de lancer la « Démocratie chrétienne de France ».

Cette initiative ne semble pas inquiéter le M.R.P. qui sut toujours se garder de s'offrir le label confessionnel qui, en France, n'a jamais attiré de grands succès électoraux à ses détenteurs. On pense, rue de Poissy, que si M. Bidault parvient à détacher du parti une dizaine de députés et quelques centaines de militants, il pourra s'estimer satisfait.

L'union à gauche

Au milieu de cette agitation encore assez désordonnée, une tentative paraît mieux organisée, plus représentative. Elle correspond aux aspirations de nombreux hommes de gauche qui, refusant de suivre le parti communiste, condamnent la politique appliquée depuis 1956 par le parti socialiste.

M. Daniel Mayer, en sa qualité de président de la Ligue des Droits de l'Homme, lançait récemment un appel aux démocrates, les « conjurant de s'unir pour faire face en commun aux difficultés de la situation française ».

Un certain nombre de personnalités politiques ont répondu à cet appel : des radicaux avec M. Mendès France, des socialistes avec M. Depreux et M. Charles Lussy, des représentants de l'U.D.S.R. avec M. Mitterrand, de l'U.G.S. (Union de la gauche socialiste), avec MM. Claude Bourdet et Gilles Martinet, le groupe « Reconstruction » de la C.F.T.C., la Fédération de l'Education nationale, des dirigeants de la « Jeune République », etc.

Une réunion constitutive s'est tenue lundi à la Ligue des Droits de l'Homme. Le mouvement a choisi le nom d' « Union des forces démocratiques ». Les promoteurs de ce rassemblement vont maintenant définir la marche à suivre d'ici à l'échéance politique du référendum.

Bien entendu, le succès de cette initiative dépend dans une très large mesure des concours qu'elle trouvera au parti socialiste. Celui-ci, on l'a vu, est pour l'instant plongé dans le sommeil. C'est en septembre que pourrait se produire un réveil.

Pour l'instant, et pour tout l'été, le champ de bataille politique est en vérité abandonné — sauf par les communistes et l'armée. Les deux forces extrêmes se préparent pour l'épreuve qu'elles prévoient, l'une et l'autre, d'ici à l'automne. Et c'est le général de Gaulle qui, par sa volonté ou son refus d'alerter l'opinion sur le danger extrême que court le pays, détient la clef. Le rôle de conciliateur, de temporisateur qu'il a choisi, son silence et sa prudence devant les préparatifs d'Alger, confirment l'opinion dans son désintérêt pour « la politique ».

JEAN FERNIOT.

CE JOUR-LA

Le 14 juillet 1936

● ***Un million de Parisiens entre la Bastille et la Nation et les premières nouvelles d'une insurrection en Espagne.***

POUR l'anniversaire de la prise de la Bastille, le gouvernement de Léon Blum a invité les Parisiens à fêter la victoire électorale et la victoire syndicale du Front Populaire au pouvoir depuis le 4 juin.

Déjà, l'année précédente, à l'appel du Comité international contre la guerre et le fascisme, présidé par Romain Rolland et Henri Barbusse, 500.000 Parisiens ont défilé de la Bastille à la Nation et Daladier, Blum et Thorez ont proclamé la solidarité des trois grands partis dont ils sont les leaders.

> « *Attendez les élections ! Vous verrez !...* »

disaient les adversaires.

On a vu : la gauche unie, avec plus de 5 millions de voix, a écrasé les formations de droite. Au lendemain des élections, le 4 mai, Léon Blum déclare : « *Le parti socialiste est prêt* ». Un mois plus tard, le « Front » est au pouvoir et des millions de républicains, en France, poussent un soupir de soulagement.

Une course contre la montre

En effet, la gauche et la République viennent de gagner une prodigieuse course « contre la montre » engagée contre la droite et le fascisme et qui a tenu la France et le monde entier en haleine.

Quels étaient les adversaires ? D'un côté, la droite et, très puissantes, les Ligues. Parmi celles-ci le mouvement « Croix de Feu » du colonel de La Rocque, groupe plus de 200.000 adhérents dont 50.000 combattants «actifs» qui défilent volontiers, à 15 ou 20.000 et en colonne par huit, sur les Champs-Elysées ou rue de Rivoli ; « l'Action Française », aux troupes admirablement entraînées pour les combats de rue, compte 40.000 hommes de choc ; les « Jeunesses patriotes » dont le chef est Pierre Taittinger, dans la seule région parisienne disposent de 3.000 combattants à toute épreuve ; au nombre de 10.000 les « Francistes » de Bucart se réclament ouvertement du national-socialisme.

De l'autre côté de la barricade, le P.C. et la S.F.I.O. alignent leurs militants et leurs « jeunesses » en uniforme.

Depuis le 14 juillet 35, les ligueurs ont mesuré la puissance du mouvement républicain et ont gagné en agressivité ce qu'ils ont perdu en assurance. Ils ne sont plus si sûrs que le temps travaille pour eux et veulent forcer les événements avant que la gauche ne leur oppose le barrage de son unité.

« 15.000 cadavres »

En attendant les élections — dont chacun sait qu'elles seront décisives — la gauche, en pleine gésine pour mettre au monde son unité, s'interroge et compte ses troupes :

> « *Si la République était attaquée, il y aurait pour la défendre les 15.000 gardiens de la paix, de la Préfecture de police et, s'il le fallait, 15.000 cadavres* »,

déclare avec peut-être plus de courage que de certitude le secrétaire général du Syndicat des gardiens de la paix.

M. Pierre Cot se demande :

> « *Que fera l'armée ?* » et écrit : « *Le seul risque serait de voir les chefs se jeter dans l'aventure. En pareil cas, la presque totalité des officiers suivrait... Que la propagande fasciste ait porté sur nos jeunes officiers, rien de plus vrai...* »

Et M. Pierre Cot envisage l'hypothèse suivante :

> « *Les ligues sont appelées à participer au pouvoir. Il faut alors imaginer M. Pierre Laval (ou son successeur) et M. Lebrun, demandant son concours au colonel de La Rocque pour ramener la prospérité dans le pays, assurer le succès de la politique de déflation et mettre à la raison les mauvais garçons du Front Populaire... Mais supposons un gouvernement qui veuille se maintenir à tout prix et qui, mis en minorité par le Parlement, fasse appel aux Ligues... Un coup de force réalisé contre la volonté populaire, à l'aide des Ligues, briserait les reins du pays. Et pour longtemps. Les chefs de l'armée le savent et ce m'est une raison pour ne pas croire à la folie du président Lebrun et de X.* »

(Cossira.)

LA PLACE DE LA BASTILLE LE 14 JUILLET 1936
On avait eu chaud.

Pétain

Et Pierre Cot conclut :

> « *Rien n'empêcherait M. Albert Lebrun de confier à un homme, pris en dehors des luttes politiques, les soins d'assurer l'ordre. Tout le monde applaudirait. D'autant plus que M. Lebrun pourrait faire savoir, s'il sentait la nervosité de l'opinion, sa volonté de rendre le plus tôt possible le pays juge de ses destins. C'est à la France à dire si elle veut conserver le régime démocratique ou adopter le régime fasciste.*
>
> « *Un tel homme existe-t-il ? Oui. C'est le maréchal Pétain. Avec lui, aucun trouble à craindre ! Un mot aux anciens combattants, un geste d'énergie et l'ordre est assuré et le calme renaît.* »

Que fera la Garde républicaine forte de 15.000 hommes ?

> « *Dans la confusion du conflit, lui sera-t-il possible de reconnaître ses tâches ?* »

interroge, peu optimiste, un officier.

M. Joseph Barthélémy se demande, lui,

> « *si le président de la République pourrait maintenir l'ordre* »

et rappelle le mot de Clemenceau selon lequel le chef de l'Etat est « *un mutilé constitutionnel* ».

Malraux et Soustelle

Au Congrès de la culture, le 25 juin 1935, en présene de Gide, Barbusse, Rolland, Thomas Mann, Chamson, Giono, Aragon, etc... Malraux déclare :

> « *Il y a une communion possible avec le peuple ; non dans sa nature (il n'y a jamais communion de nature) mais dans sa finalité, en l'occurrence dans sa volonté révolutionnaire.* »

Et Barbusse :

> « *Oppression des populations plus faibles — proches ou exotiques — oppression du travail par le capital. Les victimes sont solidaires entre elles et solidaires de ceux qui subissent le même sort dans toutes les régions du globe...* »

L'hebdomadaire « Vendredi », organe des écrivains membres du « Comité de vigilance contre le fascisme » imprime — sous la signature d'André Gide — l'éloge de Léon Blum et M. Jacques Soustelle s'écrie :

> « *Parallèle au grand mouvement politique et social du Front Populaire, ou plutôt ne formant qu'un de ses aspects, se déroule dans notre pays un vaste mouvement culturel. Sa devise pourrait être celle-ci : ouvrons les portes de la culture ! Dans tous les domaines, le peuple de France prend conscience de sa tâche historique !* »

∴

Dans cette atmosphère d'exaltations, de menaces, d'avertissements, de →

PAR TOUS LES TEMPS
FILM
VERICHROME
PAN

Kodak

craintes et d'espoirs le Front Populaire a finalement arraché la victoire et ses troupes unies ont « fait la décision ».

Le défilé

14 juillet 1936 ! Un million de Parisiens défilent de la Bastille à la Nation. Dans la tribune officielle, côte à côte, au premier rang, Blum, Thorez, Daladier, Delbos, Salengro, poing levé, saluent la foule. Les Jeunesses socialistes défilent au pas cadencé, en chemise bleue et cravate rouge. On remarque les ajistes (Auberges de la jeunesse) sac au dos et en short. On acclame les chars allégoriques de la C.G.T. On chante « *La Marseillaise* » et « *L'Internationale* ». Des groupes s'essaient à retrouver les pas de « *La Carmagnole* »...

Plus tard, le camarade Léon Blum, président du Conseil, ira assister à une représentation du « Danton » de Romain Rolland aux arènes de Lutèce et applaudira lorsque Jacques Grétillet-Danton attrapera la tête de Capet, sanglante et décollée, par les oreilles et fera mine de la lancer au peuple.

Dans la soirée, au stade Buffalo, sous la pluie et en présence de 40.000 spectateurs, Maurice Thorez assistera à « L'Apothéose de Marat »...

Demain, les rues de Paris seront jonchées de tracts, de drapeaux rouges en papier, d'insignes perdus. Demain, dans leurs journaux, les Français liront le compte rendu des fêtes et les premières nouvelles concernant « la révolte de l'Armée » qui vient d'éclater en Espagne...

J. C.

ALGÉRIE

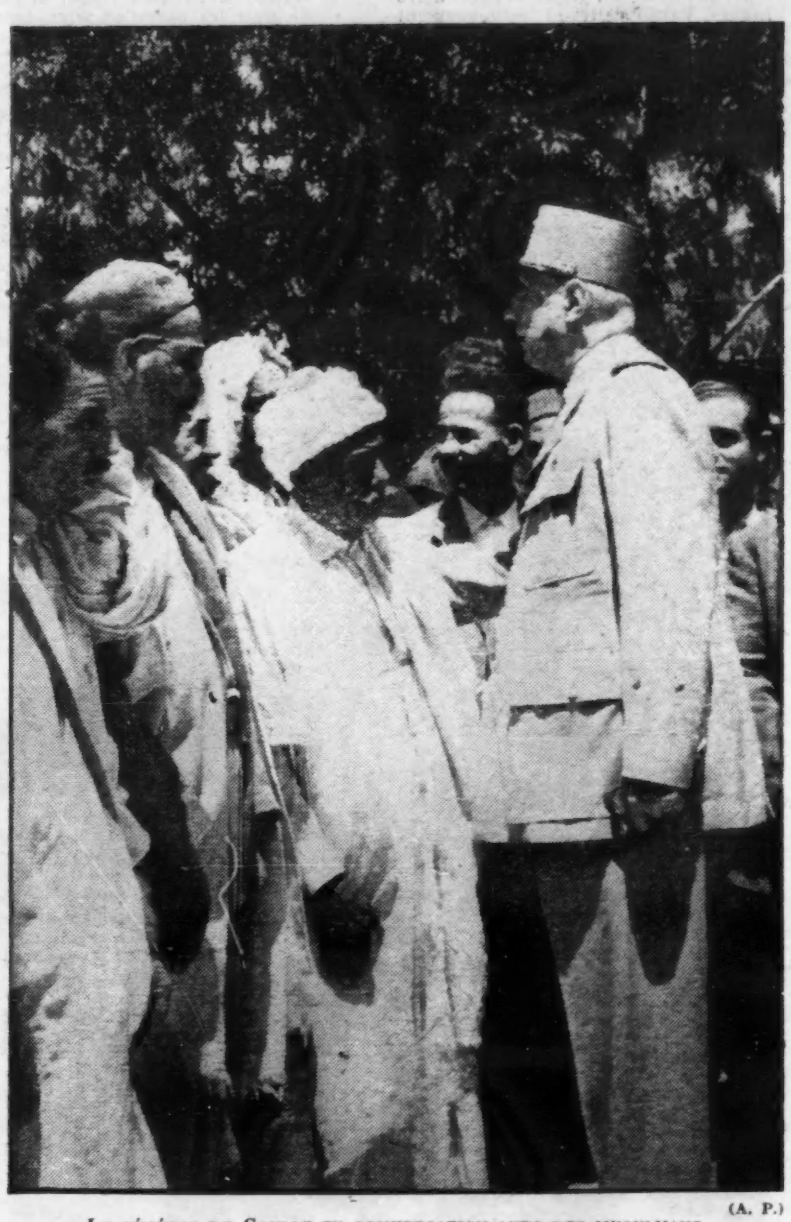
Un gaulliste parle

● ***Jean Daniel a rencontré, sur leur demande, les leaders « gaullistes » d'Alger. Voici, dans les termes mêmes de l'un d'eux, ce qu'ils ont à dire.***

« CET été que nous vivons, pendant que la majorité des Français prennent leurs vacances, c'est peut-être une des époques les plus décisives pour la France depuis la Libération. Il y a deux manières de voir les événements, surtout lorsque je m'adresse à vous : ou bien, sincèrement et par nécessité d'action, vous dites qu'à Alger il n'y a que des fascistes, vous essayez de braquer Paris contre Alger, la métropole contre l'Algérie, les forces « républicaines » contre l'armée et vous ne voyez dans tous les hommes du 13 mai que des factieux, des fascistes, bref des rebelles à mater. Ou bien, vous pensez qu'il faut rapprocher Alger de Paris, et Paris d'Alger, vous estimez que l'intérêt national n'est pas, ne peut pas être de mettre l'armée au ban de la nation — surtout quand cette armée se nourrit de la mobilisation du contingent et que le problème consiste d'abord à connaître les intentions véritables des révolutionnaires du 13 mai pour pouvoir canaliser au profit de l'autorité de l'Etat un grand élan.

« Il fallait se soulever »

« Avec ceux qui ont adopté la première attitude, ce n'est pas la peine que je discute. Mais je veux néanmoins dire ceci à leur intention : il fallait



(A. P.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE EN CONVERSATION AVEC DES MUSULMANS
« Un homme dont le F.L.N. a parlé comme d'un homme d'honneur. »

y penser avant le 13 mai, ou le 13 mai ou encore quelques jours après. Vous n'avez pas défendu votre Etat républicain non pas parce que vous avez manqué de courage, mais parce que vous le détestiez autant que nous. Vous n'avez pas trouvé l'enthousiasme des grands sursauts nationaux. Ce n'était pas 1936. Moi j'ai connu 1936, à cette même époque précisément, aux environs du 14 juillet, j'étais avec Jacques Soustelle, le monde entier savait qu'il se passait quelque chose à Paris. Une grande tradition française qui retrouvait un souffle révolutionnaire. Aujourd'hui, si ce souffle-là n'est pas de votre côté, ce n'est pas par hasard. C'est simplement parce que le peuple de 1946 à 1958 a vu avec précision que c'étaient ses propres guides, les héritiers de 1936, les républicains, qui avaient tué la République. Pour nous, les fossoyeurs de la IV^e, ce sont Pleven, Queuille, Lacoste, Guy Mollet. Des hommes de gauche en somme. Des antifascistes. C'est pendant qu'ils étaient en train de tuer la République qu'il fallait se soulever.

« Pour les autres, ceux qui prennent la situation au sérieux, qui veulent essayer de construire au lieu de diviser, de limiter les dégâts plutôt que de les étendre, je voudrais leur faire comprendre notre position, à nous, les gaullistes d'Alger.

L'expérience de P.M.F.

« Pendant toutes ces années la France est tombée en décadence, nous n'avons fait que nous fortifier dans la pensée que si de Gaulle ne revenait pas, c'en était fini du pays. Pendant une époque, le rêve gaulliste a failli s'éteindre complètement. Ce fut quand M. Mendès France a pris le pouvoir ; il y avait un sursaut national. Toute la France était mendésiste, nous savions que de Gaulle approuvait Mendès, et puis il n'y avait qu'à le voir gouverner : c'était un homme qui méprisait au fond de lui-même les parlementaires, qui décidait seul et presque sans ses ministres, il avait de l'efficacité, du style. Après son départ, la décadence française a été encore plus grande. Et nous sommes devenus furieusement antimendésistes, parce que nous ne pouvions pas comprendre que lui, qui était victime du système au lieu de s'acharner contre le système, était partisan d'une politique coloniale que la France ne pourrait jamais mener à bien. Pourtant il en avait eu l'expérience : sa politique tunisienne avait débouché sur Edgar Faure et Pinay. Il avait été renversé pour libéralisme, il était remplacé par des bradeurs.

« Et les Français d'Algérie ont vu ensuite de tristes spectacles en Tunisie et au Maroc. La négociation devenant l'abandon, l'exil des Français, le fait qu'en métropole on ne pensait pas à recaser ces exilés. Alors, quand on leur disait que la seule solution envisagée par le système, c'était une solution à la tunisienne, appliquée par ce système, ceux-là mêmes qui avaient approuvé la politique de Carthage entraient en fureur et écoutaient tous les arguments des colonialistes, tous ceux qui leur avaient dit que cette politique était néfaste. Au fond Mendès France a essayé avec la Tunisie de faire un exemple révolutionnaire, mais ceux qui l'ont suivi ont transformé cet exemple en échantillon de ce qu'il ne faut pas faire.

« Il y a longtemps que... »

« Nous autres, gaullistes, il y a longtemps que nous avons deviné que c'est en Algérie qu'auraient lieu tous les bouleversements. Ce n'était pas sorcier, vous me direz. Mais enfin, le système marchait et les hommes politiques se comportaient comme si tout cela pouvait durer indéfiniment, comme si on pouvait tromper l'armée impunément. A ce sujet, il faut que je vous dise ce qui sépare le gaullisme, même le gaullisme de gauche, des autres, c'est que nous ne séparons pas l'armée de la nation et quand la nation est en guerre, l'armée c'est la nation elle-même. Il n'y a pas un drame de l'armée, une crise de l'armée, un malaise dans l'armée, il y a la décadence de la nation et puis c'est tout.

« L'armée c'est une partie du peuple, qui a été mobilisée et qu'on peut parfois rendre réactionnaire si on la sépare de la nation. Mais ce n'est pas elle qui prend l'initiative. Alors, cela peut vous expliquer que nous y regardons à deux fois avant de nous couper de l'armée, tout d'abord nous essayons de la comprendre, nous avons à réparer le mal que d'autres ont fait, à tenir les promesses que d'autres n'ont pas tenues.

Les colonels et les autres

« Et maintenant, la situation présente. D'abord le 13 mai. En gros, mon avis est précisément que c'est l'armée qui l'a provoquée. En tout cas, sans elle ce n'était pas possible. Le reste ne compte pas. Il compte si peu que l'armée ne s'est pas gênée pour expulser des biaggistes ou des poujadistes. Donc c'est l'armée. On dit beaucoup de choses sur les colonels, des choses présentées de façon trop romantique quand elles sont vraies, ce qui n'arrive pas toujours. C'est vrai que l'Indochine a marqué. Le colonel Bigeard portera toute sa vie l'empreinte des conversations qu'il a eues avec le général Giap pendant sa captivité, après Dien-Bien-Phu. En Algérie, avec le chef rebelle Ben Mhidi, il a joué le rôle de Giap. Le colonel Trinquier se souviendra lui aussi toute sa vie des maquis Thaï où il a été parachuté. C'est vrai aussi que l'histoire que le colonel Thomazo raconte avec le plus de plaisir, c'est comment un officier japonais a dispersé seul une foule hostile de 80.000 personnes. Ces hommes ont appris les méthodes du siècle pour faire la guerre. Les méthodes que les armées modernes emploient. Vous pouvez regretter de faire partie de ce siècle, pleurer sur le raffinement des méthodes, mais vous n'allez tout de même pas reprocher à des hommes de guerre de s'instruire, de s'adapter et de ne pas vouloir être vaincus !... Il faut savoir ce que l'on veut : c'est une expression que l'armée emploie depuis dix ans. Savoir ce que la nation française veut. Et comme elle n'a pas réussi à l'apprendre, elle a décidé un jour de le savoir, elle, au nom de la nation. C'est le 13 mai. Là, ça devient grave, parce qu'elle décide de l'imposer et parce que tout ce qu'elle veut n'est pas forcément bon, et maintenant qu'il y a de Gaulle, il faut reprendre l'armée en main. Et cela est particulièrement difficile parce que, hélas ! il n'y a pas que les colonels. Contrairement à ce que vous pensez, ce n'est pas là le problème. Il y a tous les lieutenants et les capitaines, de tout jeunes gens, pour qui le nom de de Gaulle ce n'est pas aussi important que pour les autres, mille fois moins important que pour nous. De Gaulle c'est, pour eux, la gloire d'une ancienne génération : le vieux soldat qu'on vient chercher pour sauver la patrie...

« Mais en plus, le 13 mai, il y a eu autre chose. Voyez-vous, seuls les té-

QUESTIONS ACTUELLES

Jacques DUQUESNE

L'ALGÉRIE OU LA GUERRE DES MYTHES

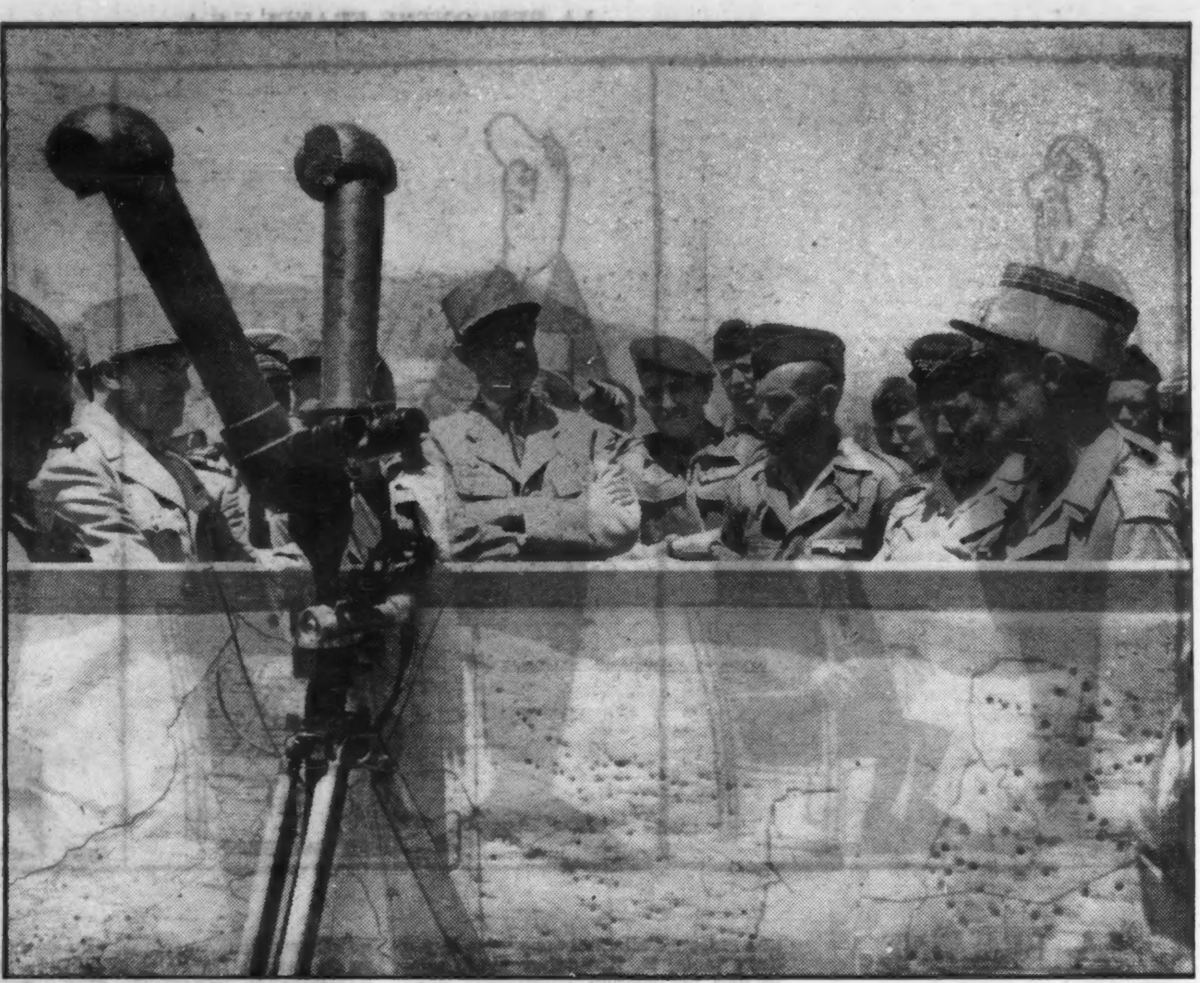
1 vol. 600 Frs

...pour comprendre les évènements du 13 Mai

DESCLÉE DE BROUWER

moins peuvent savoir. A Paris, dans n'importe quel milieu, on ne s'est pas rendu compte. Je suis le premier à vous dire que les Comités de Salut Public ne sont que les produits de ces fameuses « hiérarchies parallèles » que le Vietminh a enseignées à notre armée : l'encadrement de toutes les couches sociales, écoles, syndicats, organisations familiales, etc. Le jour venu, on mobilise tout cela et si le travail de propagande a été bien fait, cela est relativement facile. Mais l'extraordinaire enthousiasme, le sursaut bouleversant, l'élan, la joie, la volonté, tout cela a été d'une spontanéité vraiment *révolutionnaire*. Parlons d'abord des Européens : ils ont fait leur nuit du 4 août. Pour toutes sortes de raisons, bien sûr : par peur, par conscience soudaine que c'était ou cela ou l'indépendance (faite par le système, c'est-à-dire mortelle pour eux), par défoulement, tout ce que vous voulez, mais ils ont pris l'engagement d'abolir leurs privilèges, ils se sont *convertis* ce jour-là.

« Au Comité de Salut Public d'Alger, il y a des difficultés, nous ne cherchons pas à les minimiser. La dernière, vous la connaissez, le général de Gaulle a proposé à M. Farès d'être ministre et le Comité a profité de l'absence des quatre gaullistes pour prononcer une motion d'hostilité. Nous sommes séparés, mais sur une seule question : il y a ceux qui, comme nous, font confiance au général de Gaulle, et les autres, qui doutent que le général puisse réaliser nos objectifs. Ils disent qu'il compose avec le système. Nous, nous disons qu'il essaie de maintenir le régime. Mais le régime, autant le dire, les autres s'en fichent. La République, cela leur est égal, ils ne sont même pas contre, ils sont pour n'importe quel Etat qui applique avec décision « les objectifs ».



(A. P.)

Le général de Gaulle en conférence avec des militaires
« Il y a aussi tous ces jeunes gens : lieutenants et capitaines. »

« Des arguments de boutiquiers »

« Evidemment, il s'agit de l'intégration. Cinquante-trois millions de Français à part entière, égaux en droits et en devoirs, un seul Etat, une seule monnaie, plus de douane, une seule administration. Rien que des Français de Dunkerque à Tamanrasset. La dernière chose à leur dire, à dire à l'armée, et à nous dire, à nous autres gaullistes, c'est que « c'est trop cher », ou que « économiquement c'est irréalisable ». Là, vous pouvez craindre la réaction fasciste. Parce que si la nation française est faite de boutiquiers qui ne supporteraient pas une baisse du niveau de vie, si c'est au nom de Pinay qu'on brime les colonels, alors c'est que nous ne valons plus rien.

« Il reste à savoir si cela est réalisable *politiquement*. Non pas du point de vue *économique*, mais *politique*. Maintenant, je vais vous parler des musulmans. Le 13 mai, il y a eu, avec nous, les anciens combattants. De ceux-là, vous pouvez sans doute dire qu'ils sont toujours avec nous — ce qui, soit dit en passant, est un éclatant hommage à l'armée. Vous pouvez même dire la même chose pour des hommes transportés par camions le premier jour, mais les autres, les centaines de milliers d'autres qui se sont ralliés parce que ceux qui avaient été contraints de venir sont retournés dans leurs douars et ont dit autour d'eux : « *Il arrive quelque chose. Nous ne savons pas encore très bien ce que c'est, mais les Européens et l'armée française ne nous persécutent pas, ne nous méprisent pas, ils nous accueillent, ils disent que nous sommes leurs égaux, que nous sommes des Français comme les autres, que nos salaires vont être augmentés, que nos enfants iront à l'école, qu'il n'y aura plus jamais de distinction entre eux et nous et que c'est le général de Gaulle qui garantit que toutes ces promesses sont tenues.* »

« Vous ne pouvez pas savoir la portée d'un tel langage dans le bled, chez des gens affamés, qui se sont crus abandonnés, qui finissaient simplement par se demander quand la France « lâcherait » comme elle a fait ailleurs.

« Le fait est changé »

« Or la plus grande partie de la propagande politique du F.L.N. était fondée sur la dénonciation de l'injustice. Soudain, un mouvement comme il ne s'en était pas vu depuis les débuts de la conquête française en Algérie leur promet et la dignité et l'égalité. En plus, ce ne sont pas des promesses comme les autres, celui qui les formule au nom de la France est un homme dont ils ont entendu parler par les chefs F.L.N. eux-mêmes comme un homme d'honneur. De Gaulle, pour eux, c'est à la fois l'autorité qu'ils aiment (car les Arabes — comme d'ailleurs les autres peuples, mais peut-être plus encore — ont besoin de respecter le chef) et la justice qu'ils réclament.

La guerre ? Et après ?

« Les autres arguments, qui sont sérieux, concernent la pacification, la revendication nationale d'une petite partie des Algériens et les coalitions des nations arabes qui sont contre nous. La guerre n'est pas terminée. D'autres vous diront qu'il y a des ralliements, qu'il y a un affaiblissement sérieux de la puissance d'attaque du F.L.N., que les frontières sont pratiquement obturées, etc. Tout cela est vrai et j'y crois. Mais enfin la guerre n'est pas terminée et il est bien possible qu'elle ne le soit pas avant le référendum. Alors je vous demande : « Et après ? ». Depuis quand juge-t-on de l'objectif d'une guerre sur la difficulté qu'il y a à vaincre totalement ? C'est aussi écœurant que l'argument économique. C'est cela, vous voyez, qu'on peut appeler le défaitisme.

« Au F.L.N., le général de Gaulle a fait toutes les ouvertures possibles. Il est même allé beaucoup plus loin que les membres du Comité de Salut Public d'Alger ne souhaitaient, vous le devinez, mais pas tellement plus loin que ne le voulait l'armée. Si les chefs du F.L.N. comprennent leur intérêt, et surtout l'intérêt du peuple algérien, ils entreront en contact avec nous pour qu'on puisse construire ensemble l'Algérie nouvelle. Le général de Gaulle ne veut fermer la porte à rien. Il a tort ou raison. Nous, gaullistes, nous lui faisons confiance. D'autres, non. Là-dessus, nous sommes divisés et les divisions peuvent être graves. D'autant qu'il y a parmi les chefs militaires et politiques des fascistes déclarés et des aventuriers. Au premier rang de ceux-là, nous plaçons celui qu'on appelle à Alger « le général chinois », jouisseur, manœuvrier, c'est le général X... Mais nous nous entendons tous sur un seul point, c'est que, *pour le moment*, la seule mystique qu'on puisse opposer à la mystique de l'indépendance, c'est la mystique de l'intégration.

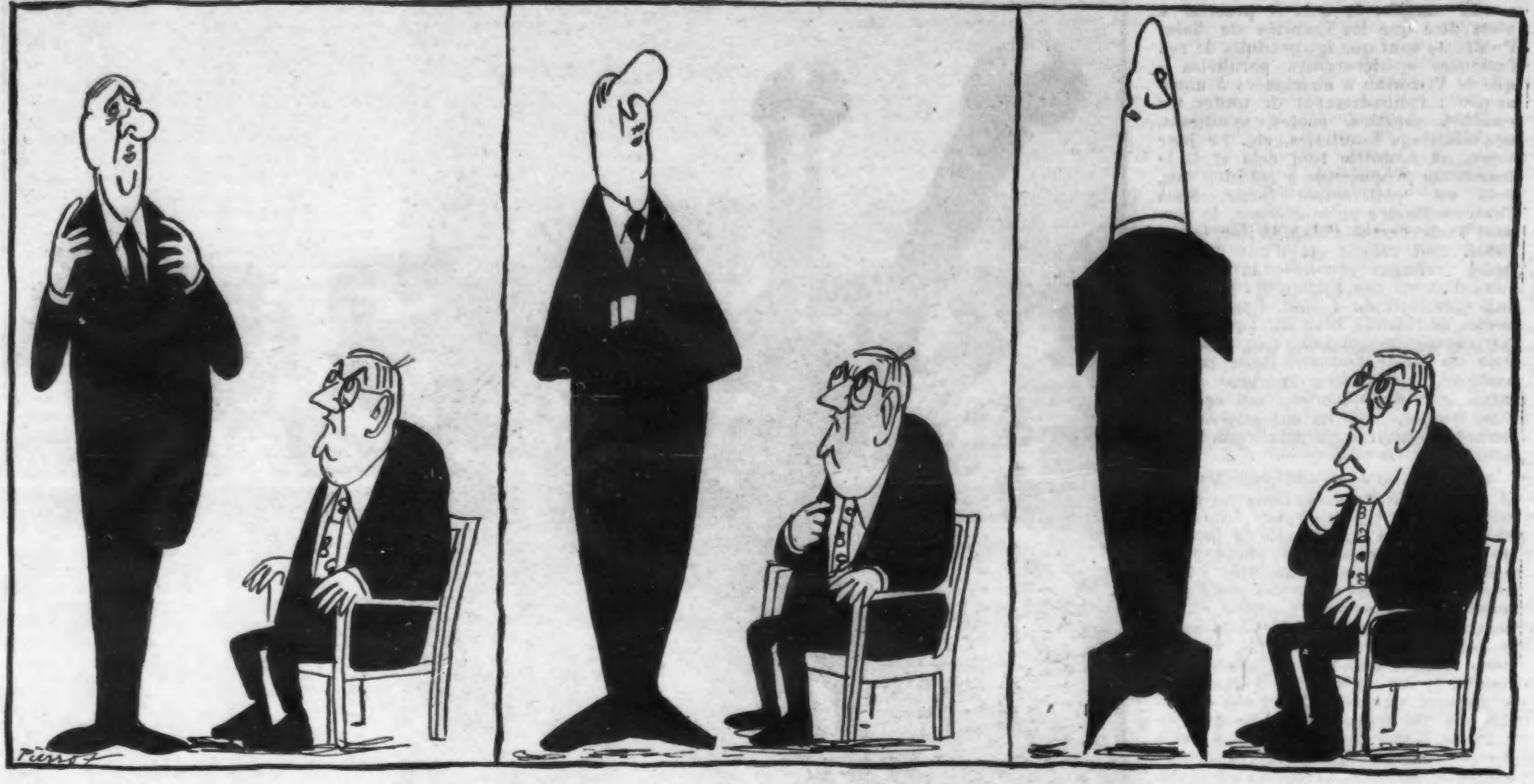
« Il faut que chacun en Algérie, en France, dans le monde entier, soit persuadé une fois pour toutes que c'est la France qui prend en charge le peuple algérien, que quarante-trois millions de Français ont décidé de tout partager avec dix millions d'Algériens et qu'ensuite, reconnaissant la personnalité originale de l'Algérie, les cinquante-trois millions décideront tous ensemble du statut particulier ou du degré d'autonomie qui devra être conféré à la nouvelle province.

« Cela, c'est mille fois plus important que tout le reste. Si les Tunisiens et les Marocains, les Américains et les Russes sont persuadés que la France ne cédera jamais, qu'elle n'entend pas laisser l'Algérie s'intégrer à une communauté islamique ou à un Maghreb arabe parce qu'il y a sur la terre d'Algérie d'autres hommes que les Arabo-musulmans, mais que cependant elle a décidé sur cette même terre de faire régner la justice et la fraternité, alors il y aura un moment d'arrêt dans le monde et on respectera l'œuvre française. On a bien respecté les républiques musulmanes associées à la Chine ou à la Russie. Alors ? Est-ce qu'il faut qu'il y ait une dictature pour ne pas tomber en décadence ? Nous allons finir par le faire croire aux militaires et leur donner précisément les réactions fascistes que nous craignons. »

[*Cet entretien a eu lieu quelques jours avant l'importante réunion du Comité de Salut Public de mardi à Alger. A cette réunion les gaullistes furent désavoués et les militaires invités à se retirer. Le Comité a même décidé de ne plus soumettre ses motions à l'agrément des chefs militaires. Tout cela montre que, quoi que m'en ait dit mon interlocuteur, l'épreuve de force devra avoir lieu non pas à cause d'une opposition républicaine au général de Gaulle, mais bien parce que le général n'arrive pas à se débarrasser de certains de ceux qui l'ont appelé. Pour le reste, il manquait surtout à mon interlocuteur une juste appréciation du nationalisme algérien — même quand ce nationalisme est outrancier. Aussi les conclusions qu'il tire d'une analyse souvent lucide débouchent-elles encore sur l'impasse de la pacification.*]

J. D.

LA RENCONTRE FRANCE-U.S.A.



(Dessin de Pierrot.)

LA SEMAINE

SAMEDI et dimanche derniers, M. Dulles s'est entretenu avec le général de Gaulle. La principale entrevue a duré deux heures et demie. De retour à Washington, M. Dulles s'est vivement défendu d'avoir « demandé à M. de Gaulle de ne pas produire d'armes atomiques ».

M. Macmillan, de son côté, s'est énergiquement défendu d'avoir « *approuvé les projets atomiques français. Je me suis borné à écouter le général.* » A Rome et Bonn également, la « bombe française », plusieurs mois avant sa naissance, alimente conjectures et craintes (lire ci-dessous diplomatic).

● Les Occidentaux préfèrent éviter l'épreuve de force au Liban. M. Hammarskjoeld les y aide. Après inspection, il déclare « injustifiées » les allégations du président Chamoun au sujet de « *l'intervention massive de 3.000 Syriens* » dans la guerre civile du Liban. « *S'il y avait eu intervention, nous l'aurions remarqué* », ajoute le chef des observateurs de l'O.N.U.

L'internationalisation de la guerre civile libanaise paraissant ainsi exclue de part et d'autre, un compromis local, le départ de M. Chamoun et le retour du Liban à la neutralité deviennent probables.

● Après plusieurs pas en arrière, c'est un petit pas en avant qu'a accompli M. Kroutchev. Dans une lettre au président Eisenhower, il propose une conférence d'experts sur la prévention d'attaques-surprises. Il y a deux mois, M. Kroutchev avait rejeté une proposition américaine dans le même sens. Pourquoi la reprend-il maintenant ? Parce qu'il a abandonné l'espoir d'une prochaine conférence « au sommet », estime-t-on à Washington.

DANS LA COLLECTION

« Tout le monde en parle »

SIRIUS

LE SUICIDE DE LA QUATRIÈME RÉPUBLIQUE

Un vol. 120 pages .... 300 fr.

La Quatrième République est morte
De quelle maladie ?

SIRIUS, pseudonyme de M. Hubert BEUVE-MERY, directeur du MONDE nous le dit en une analyse passionnante, avec sa lucidité et son courage habituels. Nous avons ici, concentrée en des pages denses et de lecture pourtant facile, la réflexion la plus profonde et la plus sereine que l'on puisse porter sur les événements du 13 mai. C'est du grand journalisme

LES EDITIONS DU CERF

DIPLOMATIE

La bombe française

● ***Le secret des conversations de Gaulle-Dulles a été percé par les chancelleries européennes. Bonn, Rome et Bruxelles s'inquiètent des nouvelles ambitions de la diplomatie française.***

DEPUIS la campagne de murmures orchestrée il y a quatre ans, par la diplomatie allemande, italienne et beneluxienne, contre M. Mendès France, aucun chef de gouvernement français n'avait été l'objet d'autant de craintes et de suspicions, de la part de ses alliés européens, que l'est depuis une semaine le général de Gaulle.

Ce n'est plus de vouloir faire une politique personnelle à l'égard de l'U.R.S.S. qu'on le soupçonne aujourd'hui. Les longs monologues qu'échangèrent, samedi et dimanche derniers, MM. de Gaulle et Dulles ont pleinement dissipé cette crainte-là. Mais une autre lui a succédé : la France est soupçonnée de vouloir établir, avec les Britanniques et les Américains, un « directoire à trois » au sein de l'Alliance atlantique. Elle entendrait devenir le « suzerain » de l'Europe continentale et chercherait à court-circuiter Bonn et Rome dans toute négociation internationale.

Eliminer l'Allemagne ?

L'Italie, qui revendique depuis deux ans un siège dans le collège directeur qui définit, en fait, la politique mondiale des Occidentaux, s'inquiète de ces aspirations françaises à la grandeur. Mais les plus inquiets sont les Allemands qui, depuis trois ans, exercent un droit de regard et de veto sur les moindres détails de la politique occidentale envers l'Est. Ils suspectent la diplomatie gaulliste de vouloir « éliminer l'Allemagne de l'échiquier atomique » et priver la Bundeswehr des armes nucléaires qu'elle reçoit d'Amérique, afin de faire de l'armée française la seule force nucléaire du continent. C'en serait fait de « l'égalité des droits » entre partenaires de la « petite Europe ».

C'est autour des projets atomiques français que s'est cristallisée la méfiance germano-italienne. Et si M. Dulles a préféré ne pas heurter ces projets de front, leur répercussion sur la politique internationale est d'ores et déjà réelle : la position française devient un obstacle à l'accord Est-Ouest sur l'arrêt des explosions nucléaires; elle remet au point mort les conversations qui se déroulent à ce sujet, à Genève ; elle vide de toute portée la victoire que les « pacifiques », aux Etats-Unis, ont remportée, le mois dernier sur les « durs » (MM. Strauss et Teller) pour faire adopter le principe d'un arrêt mondial des expériences atomiques.

Trois précédents inquiétants

Le général de Gaulle, en effet, qui voit dans la bombe le moyen indispensable d'une grande politique, s'oppose à cet arrêt qui lui interdirait l'entrée du « club atomique », tant que l'une de ces deux conditions ne sera pas remplie :

— arrêt de la fabrication et liquidation des stocks d'armes nucléaires dans tous les pays ;

— ou communication de secrets américains permettant à la France de fabriquer ses bombes sans les essayer.

La première de ses conditions est irréalisable : elle supposerait un accord préalable sur le désarmement dans tous les domaines. Or, pareil accord (dix ans de négociations infructueuses l'ont prouvé) ne peut être obtenu d'emblée. Le seul espoir d'avancer vers un accord général est de commencer par une mesure immédiatement applicable et contrôlable (par exemple l'arrêt des explosions) afin de créer le climat pour des accords ultérieurs.

Quant à la seconde condition, elle se heurte à l'opposition farouche du Congrès américain. On y entend des arguments comme ceux-ci :

« *A trois reprises au moins*

nous avons eu la preuve que le gouvernement français ne contrôle pas ses officiers, et que ceux-ci ne l'écoutent qu'à condition qu'il fasse leur volonté. Après la destitution du sultan Mohamed V, l'interception de l'avion de Ben Bella et le bombardement de Sakhiet, quelle garantie avons-nous que des généraux français ne passeront pas à l'action atomique lorsqu'ils jugeront une conflagration mondiale indispensable ? »

6 kilos de plutonium

L'opposition du Congrès, il est vrai, ne peut empêcher la France de fabriquer ses propres bombes ; M. Dulles l'a reconnu publiquement. Mais elle peut empêcher la France d'avoir, avant longtemps, des armes atomiques utilisables. Que vaudraient, en effet, les bombes françaises produites sans le concours américain ?

Ces bombes, d'après les experts techniques, seraient du type « Nagasaki ». Autrement dit, elles nécessiteraient 6 kilos de plutonium, contre 1,3 kilo pour les projectiles américains actuels de même puissance. Elles seraient donc techniquement et économiquement onéreuses. En raison de leur forte charge de plutonium, leur puissance ne pourrait être réduite au-dessous de 20 kilotonnes. Cette circonstance, ajoutée aux fortes retombées radioactives consécutives à l'explosion, rendrait ces projectiles inutilisables sur un champ de bataille. Des années et des centaines de milliards seraient donc nécessaires avant que les premières bombes « de prestige » deviennent un facteur militaire réel.

Durant ces années, toutefois, les autres nations ne resteraient pas inactives. Elles déploieraient le maximum d'efforts pour entrer à leur tour dans le « club atomique » dont la nécessaire continuation des essais français aurait maintenu la porte ouverte. L'ordre de leur entrée a déjà été calculé par des experts : après la France, il y aurait l'Australie, puis la Chine, puis l'Allemagne, puis la Suède, la Suisse, le Japon, Israël, etc. Or, de ces nations, deux ont un potentiel au moins égal à celui de la France : l'Australie et l'Allemagne pourraient progresser au moins aussi rapidement qu'elle vers la production en série de bombes perfectionnées.

Deux issues

Au bout du compte, la France risquerait donc de se retrouver non pas l'égale des super-puissances, mais puissance moyenne parmi d'autres. De fait, M. Strauss, ministre de la Défense allemand, a affirmé catégoriquement, dans une récente interview avec le député travailliste Crossman, que si la France produisait des armes nucléaires, l'Allemagne en ferait « inévitablement » autant. Elle accepterait de grand cœur, aujourd'hui, d'être exclue du « club atomique » ; elle n'accepterait plus d'en être exclue demain, lorsque la France y aurait fait son entrée.

N'y a-t-il donc d'autre alternative pour celle-ci que de « rentrer dans le rang » soit par le renoncement, soit par la relance de la course aux armes nucléaires ? Il semble que si ; deux issues sont offertes.

La première est préconisée par les travaillistes britanniques.

« *Les armes nucléaires, disent-ils, ne sont pas indispensables à une grande politique. Attlee n'a pas eu besoin d'elles pour obtenir en* 1951, *le limogeage de MacArthur ; elles n'ont pas évité à Macmillan, en revanche, l'échec de l'expédition de Suez. C'est en renonçant à la bombe précisément que la France peut gagner le plus haut respect du monde : il lui suffirait d'exiger que son renoncement soit imité par toutes les autres nations, à l'exception de l'U.R.S.S. et des Etats-Unis. Pour nous-mêmes, cet appel serait irrésistible.* »

La seconde issue, envisagée, semble-t-il, par le gouvernement de Gaulle, est une variante de l'idée britannique : elle consisterait à marquer, par une ou deux « explosions de prestige », l'aspiration française au rang de puissance mondiale, pour proposer aussitôt après l'arrêt des fabrications nucléaires françaises en échange de la fermeture définitive du « club atomique ».

Militairement, la France demeurerait ainsi une puissance atomique toute symbolique ; diplomatiquement, elle prendrait le rang de « puissance atomique à part entière ». Mais il faudra plus que de l'habileté au gouvernement français pour que les autres nations acceptent cette solution qui consacrerait une supériorité française imméritée à leurs yeux.

MICHEL BOSQUET.

(Camera Press.)

LES PRÉSIDENTS NASSER ET TITO
En pensant à Moscou.

YOUGOSLAVIE

Tito contre-attaque

● ***Réduit à la défensive lors de sa première querelle avec Moscou, Tito réagit contre sa deuxième disgrâce par une contre-offensive de grand style.***

(D'un correspondant à Belgrade.)

MARDI dernier, après une semaine de discussions à deux, le maréchal Tito et le président Nasser accueillaient à Brioni le ministre des Affaires étrangères grec, M. Evangelos Averof. Poursuivant chacun des objectifs différents, ces trois « petits » de la politique internationale savaient qu'ils allaient repartir de Brioni avec des armes nouvelles pour leur lutte contre les Grands.

Le maréchal Tito était sans doute le plus heureux. Il y a dix ans, lors de la première offensive stalinienne contre la Yougoslavie, il avait dû se contenter d'une stratégie défensive : vigilance sur les frontières et acceptation de toute aide étrangère, d'où qu'elle vienne. Aujourd'hui, devant l'offensive de Kroutchev, Tito adopte une tactique toute différente. Il ne se contente plus de parer les coups mais lance une contre-offensive de grande envergure dont la rencontre de Brioni est la première étape.

Il ne fait aucun doute que la visite du président Nasser en Yougoslavie est considérée à Moscou comme un défi. La « Pravda » n'a consacré à ce déplacement qu'un communiqué de cinq lignes dans sa rubrique « nouvelles brèves ». Quant au « Deutschland » de Berlin-Est, au « Rude Pravo » de Prague et au « Jen Min Pao » de Pékin, ils ignorent totalement le séjour à Brioni de celui qui était il y a deux mois l'hôte d'honneur du Kremlin.

Un pavé de l'ours

Pourquoi le président Nasser s'est-il résolu à ce geste « inamical » envers la Russie ? Parce qu'il est inquiet du développement de la situation au Moyen-Orient. Selon les Yougoslaves qui ont pu l'approcher pendant son séjour, il est convaincu que l'aggravation de la guerre froide au Moyen-Orient, si elle se poursuit, entraînera tôt ou tard une intervention militaire des puissances occidentales. Et il craint que son régime — qui n'a survécu que par miracle à l'expédition de Suez — ne soit la première victime d'une guerre chaude au Moyen-Orient.

Il redoute, d'autre part, que l'aide soviétique ne devienne pour l'Egypte un pavé de l'ours.

« *Les Russes se sont si solidement implantés en Syrie,* aurait-il confié au maréchal Tito, *que c'est Kroutchev bien plus que moi-même qui gouverne aujourd'hui cette province de la République Arabe Unie.* »

C'est ce qui explique, selon lui, l'intervention active de la Syrie dans l'affaire libanaise, qu'il souhaiterait pour sa part voir régler par un compromis.

Le Bikbachi estime qu'il est indispensable de soustraire le Moyen-Orient à la rivalité des deux grands blocs et que le meilleur moyen d'y parvenir est de renforcer le prestige et la cohésion d'une troisième force encore inorganisée : celle des pays « non engagés ».

Nehru n'est pas venu

C'est pourquoi il s'est rendu d'abord chez le chef de file des « indépendants », le maréchal Tito. Ses ambitions, cependant, ne s'arrêtent pas là. Selon un journal égyptien, le président Nasser aurait l'intention de rencontrer dès le mois prochain le président de la République indonésienne, M. Soekarno, et d'organiser avant la fin de l'année une conférence des pays neutralistes à laquelle participeraient notamment le maréchal Tito, M. Soekarno, le président Nehru et le premier ministre du Ghana, le Dr. N' Krumah.

Pour les Yougoslaves, le regroupement du camp neutraliste est plus important encore que pour les Egyptiens. Il leur permettrait en effet de sortir de l'isolement diplomatique où l'U.R.S.S. cherche à les enfermer et de s'assurer des alliances solides qu'ils ne veulent ni ne peuvent conclure à l'Ouest.

C'est pourquoi le maréchal Tito a tenté d'attirer à Brioni, pour donner à la rencontre un caractère plus spectaculaire encore, le « troisième grand » des non-engagés, le président Nehru. Celui-ci n'a pas cru nécessaire d'effectuer spécialement le voyage mais il a promis de s'arrêter à Belgrade à l'occasion de la prochaine visite qu'il doit faire en Angleterre.

Des alliés contre la Turquie

A défaut du premier ministre indien, c'est le ministre des Affaires étrangères grec, M. Averof, qui est venu élargir la portée des entretiens de Brioni. Il y a introduit un autre problème sur lequel la Yougoslavie, l'Egypte et la Grèce peuvent former un front commun : l'affaire de Chypre.

Il ne s'agit pas pour le gouvernement d'Athènes de préparer sa sortie de l'O.T.A.N. et sa rentrée dans le bloc neutraliste mais de prouver à l'Angleterre que la Grèce n'est pas isolée diplomatiquement et qu'elle ne peut opposer des alliés sérieux à ceux que la Turquie s'apprête à chercher au sein du Pacte de Bagdad. Les Yougoslaves et les Egyptiens, de leur côté, sont tout disposés à soutenir le point de vue grec contre la Turquie et à resserrer leurs liens avec un pays qui conserve sa réputation de « bon partenaire atlantique ».

Pour les Yougoslaves, la visite de M. Averof représente aussi une autre victoire. Depuis longtemps, en effet, bien que la Grèce soit l'un des pays du monde où les communistes sont le plus cruellement traités, l'U.R.S.S. multiplie les ouvertures en direction d'Athènes. Le fait que les Grecs se tournent aujourd'hui vers Belgrade et non vers Moscou pour trouver un appui contre l'Angleterre peut faire réfléchir M. Kroutchev sur le « coût diplomatique » de son offensive anti-yougoslave.

DEAUVILLE
COURSES ● DEUX HIPPODROMES
14 juillet au 7 septembre (200 millions de prix)
31 août : Grand Prix de Deauville
GOLF (2 parcours) - Tennis - POLO
Tir aux pigeons
NORMANDY ✦ ROYAL
HOTEL du GOLF
● 1.450 CHAMBRES de LUXE ●

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
« POLYESSEF »
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-45

FAITS DIVERS

La colère de M. Amiel

● *Un professeur, d'un coup de revolver, tue un élève qui chahutait sous ses fenêtres. Crime politique ? Jean Cau, à Perpignan, a repris l'enquête depuis le début.*

VOUS connaissiez Amiel ?

— *Non.*

— Vous ne savez rien de lui ?

— *Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était prof' ici et qu'il a descendu Alain Rolland.*

Dans une salle, deux cancres vautrés sur les bancs essaient de fourrer à la hâte dans leur cervelle poreuse, à coups d'aide-mémoire, la gloire de Louis XIV et le régime des eaux en France.

— *Amiel, on l'a jamais vu. Il faisait les petits de la 6e à la 3e et, nous, on n'a pas le droit d'aller dans l'autre cour.*

Le lycée est désert. Les classes sont terminées. Mes deux cancres sont pensionnaires et préparent un oral.

En huit jours, ils ont acquis un tranquille mépris pour la presse parisienne que partagent nombre de Perpignanais.

« Les journalistes parisiens, ils arrivent, ne connaissent rien à la province, mettent leur nez n'importe où, repartent et écrivent n'importe quoi... »

J'ai beau prétexter mes origines et ma qualité d'indigène — dans ce lycée dont je connais tous les détours — on se méfie de moi : du moment que je suis *monté* à Paris, ça ne peut être que par goût du mensonge.

—*Je suis désolé,* me dit monsieur le censeur, *mais je ne vous dirai rien. Ici, au lycée, monsieur le proviseur, moi-même et tout le personnel avons arrêté comme ligne de conduite de ne rien déclarer.*

Je sors du lycée Arago. Le mur (de silence) est infranchissable. Les voisins du professeur Amiel? Mme D... me regarde avec une méfiance qui ferme ses traits :

« Nous ne savons rien. Nous n'avons rien vu, rien entendu. D'ailleurs nous n'étions pas là. Tout ce que je peux vous dire, c'est que M. et Mme Amiel étaient d'excellents voisins. Au revoir, monsieur ! »

O province, bouclée et fermée sur tes secrets ! Il s'agit, pour moi, de découvrir des traîtres au silence...

∴

Des villas blanches. Un quartier neuf. Des terrains vagues. La villa de M. Amiel se dresse à quelques mètres. Blanche elle aussi et les volets clos. Je suis assis sur le bord d'un trottoir en compagnie de Michel, de Dominique et du frère de la victime. Trois gosses de douze ou treize ans.

Au début, ils se contentaient de poser leurs yeux sur moi et de dire: « *Oui, non, oui... non...* » J'étais un grand, un adulte, un ennemi peut-être qui venait enquêter bizarrement *à la base.* Maintenant, ils sont en confiance et quand je leur ai demandé du feu, le plus naturellement du monde — entendant par là qu'ils étaient des grands et devaient fumer en cachette — ils ont décidé, en me tendant à la fois trois boîtes d'allumettes, que j'étais un copain à qui on pouvait tout dire. C'est Michel qui parle. Il a de grands yeux bleus et une voix qui n'a pas encore mué.

— *C'était la Saint-Jean. Il y avait plein de feux, de farandoles. On avait allumé un feu pas loin de la villa d'Amiel. A neuf heures et demie, la bande de Saint-Gauderic avait mis des pétards dans les boîtes aux lettres. On le savait. J'ai appelé Alain, il était à son balcon. Je lui ai dit :* « Tu descends, Rolland ? » *Quelle heure c'était ? Dix heures et demie ou onze heures. On était six, y'avait une fille. On est passés dans la rue et on s'est approchés de la boîte aux lettres d'Amiel pour voir si les pétards de ceux de Saint-Gauderic avaient explosé.*

A ce moment, y'en a un qui a crié : « Attention ! on nous a vus. Y'a quelqu'un ! » *comme on crie :* « Vingt-deux, les flics ! » *On est parti en courant. On a entendu les coups de revolver et la fille a crié :* « Attention ! y'en a un qui est tombé ! » *Alors, on est revenu. M. Amiel est sorti. On le connaissait pas, sauf un copain ; moi, je savais même pas que c'était un prof'. Alors, il nous a aidés à porter Rolland dans le vestibule de sa villa et un copain lui a dit :* « Vous avez tiré, monsieur ? » *Et il a répondu :* « Vous pensez bien que j'ai tiré à blanc. » *Alors sa femme est descendue. Elle était en peignoir et pâle, pâle. Il lui a dit :* « Donne-moi du coton et de l'alcool. » *Rolland avait mal. Il gémissait. Il saignait. Alors, on l'a pris pour le mettre dans la 203 de M. Amiel. Sa femme a dit :* « Attends, je vais te donner une couverture pour ne pas salir la voiture. » *Voilà.*

(Jauzac.)

ALAIN ROLLAND
« *Il était* vachement *sérieux.* »

— Vous n'étiez pas des élèves de M. Amiel.

— *Non. Un seul l'avait eu comme prof'. Dans le garage, M. Amiel lui a dit :* « Alors, toi aussi, tu t'amuses à faire du chahut ? »

— Vous le chahutiez parce qu'il était prof' ?

— *La nuit de la Saint-Jean, on chahute tout le monde.*

— Et avant cette nuit-là ?

— *On s'amuse à sonner aux portes.*

— A la sienne surtout ?

— *A des portes...*

— Et maintenant ?

— *On a vu la police. On nous a interrogés. On a fait la reconstitution. Ça a duré jusqu'à trois heures du matin et on avait sommeil.*

Michel s'arrête. Dominique et le frère d'Alain le relaient. Ils détestent M. Amiel qui a tué Rolland. Tous les gosses du quartier de Saint-Gauderic et des Arènes détestent M. Amiel. Ils tracent des têtes de mort sur les poteaux télégraphiques, inscrivent : « *A mort Amiel !* » sur les chaussées, promettent d'aller hurler à la porte du tribunal le jour du procès.

D'un côté, les adultes qui se taisent, les professeurs murés dans le silence et la consternation, les journaux locaux quasi muets, les honnêtes gens qui déclarent qu'il n'y a plus d'enfants, que les élèves du lycée passent leurs journées à jouer avec les appareils à sous du « Palmarium », que les parents n'ont plus d'autorité, que de leur temps la jeunesse n'était pas « pourrie », etc. ; de l'autre côté, le peuple des gosses, frères des « Enfants terribles » et des « Faux-Monnayeurs », Lafcadios du Café de la Poste, près du Castillet, qui caracolent sur leurs vespas frappées de pin-up décalcomaniées et alourdies d'inutiles sacoches constellées de clous, fument et boivent — à se remplir les yeux de larmes — comme des cascadeurs de western ; des élèves Dargelos en blue-jeans ou en culottes courtes, honteux de leur enfance et de leurs genoux couronnés. Petit peuple féroce et innocent, vicieux et candide. Les voilà tous solidaires.

Je sais, grâce à d'autres traîtres, que M. Amiel a trente-huit ans. Il est grand avec des yeux noirs. Son père était directeur des douanes et sa mère

JEU. — DITES-NOUS POURQUOI ?

EN 5 mois, l'hebdomadaire « Paris-Match » a consacré trois couvertures à la famille princière de Monaco. La raison d'une telle persévérance ne saurait être d'un autre ordre que commercial : Rainier et Grace « font vendre ».

Ils ne sont pourtant pas les souverains d'un Etat de « rang mondial ». Aucun problème n'existe entre Monaco et la France. Enfin, contrairement au couple impérial d'Iran, ou à Margaret et Townsend, leur bonheur est désormais sans histoire.

Pour quel motif le public français est-il donc si attiré par les deux jeunes souverains monégasques ?

Posez-vous la question et tentez d'y répondre en vingt lignes dactylographiées au maximum.

Les auteurs des dix meilleures réponses recevront, au choix, un disque microsillon longue durée ou un volume de la Pléiade.

Nous publierons les résultats de cette consultation.

"Je vous demande instamment d'assurer un succès triomphal à l'emprunt que nous allons ouvrir, première étape de notre redressement, première preuve de confiance nationale que vous vous donnerez à vous-même et, permettez-moi de le dire, que vous m'accorderez à moi qui en ai tant et tant besoin".
Charles DE GAULLE

RENTE
3,5%
A CAPITAL GARANTI
SUR L'OR

"A la veille du lancement de l'emprunt 3,5% 1952, j'avais adressé un appel. Cet appel a été entendu. Et les engagements pris par l'État ont été scrupuleusement tenus ; le pacte d'honnêteté entre l'épargne et l'État a été respecté. C'est le même appel que j'adresse aujourd'hui au Pays et c'est le même pacte que je propose aux épargnants".
Antoine PINAY

B

« dans l'enseignement ». Dans quelques mois, un avocat dira en secouant ses manches que M. Amiel a été élevé par sa mère et que son frère cadet s'est suicidé alors qu'il était encore un adolescent. Dans son box, tête baissée, M. Amiel aura honte qu'on le déshabille ainsi en public. L'avocat venu de Paris dira que son client, Catalan, appartient à une race têtue et coléreuse dont les violences sont aussi farouches que les remords. Dans son box, M. Amiel sera tout étonné qu'un avocat parisien en sache si long sur le « tempérament catalan ». M. Amiel avait l'intention de rester au pays pour y travailler, y vivre et y mourir. Il avait fait construire une belle villa et acheté pour se rendre au lycée situé là-bas, de l'autre côté de la Têt, une 203. Sa femme est professeur d'anglais, comme lui.

Mais la 203, la maison neuve dont il a pris possession il y a six semaines, ça coûte cher. Chaque mois, il y a quatre ou cinq traites à payer... Élever Nancy, qui a quatre ans, coûte également de l'argent. C'est pourquoi M. Amiel travaille et travaille beaucoup. Il est professeur au lycée Arago, interprète à l'aérodrome de Perpignan-Uabanère, il donne des cours par correspondance, il accepte toutes les leçons particulières : il se surmène et ne se couche jamais avant deux heures du matin. Lorsque Nancy pleure et qu'il est trop énervé, il l'enferme à clé dans la 203 et boucle la porte du garage pour ne pas entendre ses cris. M. Amiel est un nerveux.

⁂

Mes trois copains me présentent aux grands. Ceux-ci ont entre quatorze et seize ans. Ils portent des blue-jeans, et des maillots de corps blancs. Entre leurs dents, ils font sonner des tuyaux de pipes vides dont ils serrent le foyer dans le creux de la main. Jean-Luc D... et Bernard B... avaient M. Amiel comme professeur.

— *C'était une brute. Il frappait. Des gifles, des coups de poing, des coups de règle. A Prades, où il était prof avant de venir ici, il a à moitié arraché l'oreille d'un élève en lui jetant un dictionnaire à la tête.*

— Un bon prof ?

— *Oui... bon prof...*

— *L'autre jour, on lance une boulette au plafond. Quatre collés !* « Ça m'est égal si le coupable n'est pas parmi vous ! » *J'ai piqué huit heures de colle. Il rigolait, on croyait qu'il était de bonne humeur et puis, tout d'un coup, sans crier gare, pan ! Les colles qui pleuvaient. Et méchant avec ça.* « Hep, Machin ou Chose, comment dites-vous en anglais : « Je suis un idiot depuis ma naissance ? » *Toujours nerveux. Il avalait tout le temps des cachets ou des pilules blanches.*

— Vous le chahutiez ?

— *Non, on n'osait pas. On avait peur de lui. Un jour, sur trente collés, j'ai compté, il y avait quatorze « Amiel ». On chahute Clerisse, on l'appelle Léon... On lui met des réveils sous l'estrade. On chahute Perrin, le prof de math,* « L'Ivrogne », *et Brun, qu'on appelle Zéphirin ; mais Amiel, il était un des moins chahutés...*

Je sais que M. Amiel est un nerveux et un faible. Il n'aime pas les enfants. Il en a un peu peur.

Mme Amiel, petite personne austère et sèche, n'aime pas que son mari soit un faible. On dit d'elle qu'elle est « de l'ancien temps ». L'hiver, sur ses bas, elle porte socquettes. Elle est chaussée de souliers à talon plat et arbore des chapeaux-résilles fort désuets. Elle aime que son mari soit dur et autoritaire avec ses élèves. Elle le pousse à l'être.

⁂

D'autres garçons sont arrivés. Blue-jeans, pipes, vélos de course « à boyaux ». Je préside une assemblée turbulente et grave.

— *Descendre Rolland, il y est allé fort ! Il était vachement sérieux, Rolland, il sortait jamais.*

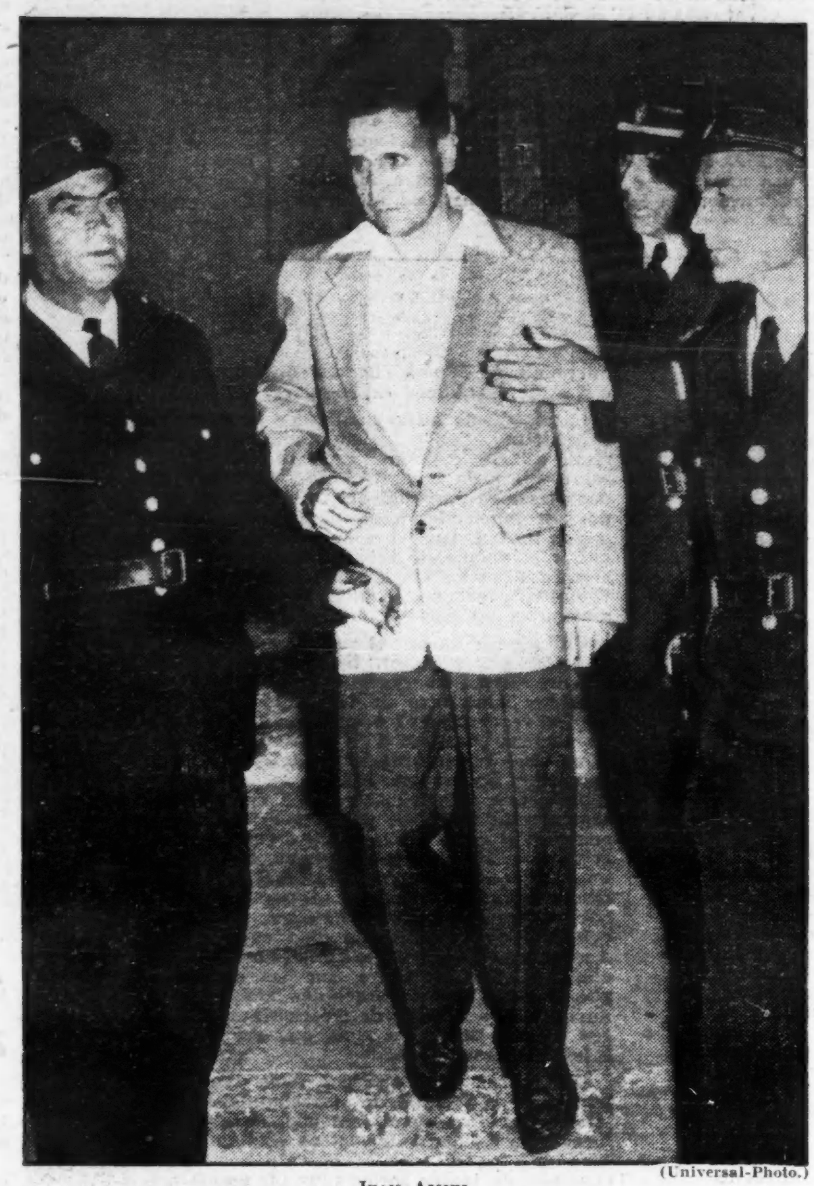
— Vous savez qu'on a parlé de politique, à propos de cette affaire. Il vous parlait politique, Amiel ?

— *Non. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il aimait pas les mecs rapatriés d'Afrique du Nord. Il leur disait :* « Si vous êtes venus ici pour ne rien foutre, valait mieux que vous restiez là-bas », *ou bien :* « On n'a pas besoin de fainéants en France ! » *Quand ça le prenait, il les traitait même de « Bicots » pour les faire râler.*

— *Oui, il nous traitait de « Bicots ».*

Et les yeux de Patrick, fils de rapatrié d'Afrique du Nord, flambent de colère.

Je sais que M. Amiel est socialiste, socialiste « mou ». Mme Amiel, communisante, était progressiste « dure ». L'un et l'autre s'indignaient de la présence à Perpignan et dans le département de tant et tant d'anciens colons. Ils n'aimaient ni la mentalité, ni les manières de leurs enfants élevés un peu à l'américaine. Ils les trouvaient grossiers, désinvoltes et paresseux. A quinze ans, ils ont des vespas, dépensent l'argent sans compter et donnent « le mauvais exemple » à leurs camarades qui, eux, sont « du pays ».



(Universal-Photo.)

JEAN AMIEL
Fou, le temps de tuer un enfant.

— Vous êtes nombreux au lycée, les élèves d'Afrique du Nord ?

— *De trois à quatre cents.*

C'est Patrick qui parle, maintenant.

— Vous aviez constitué un Comité de Salut public après le 13 mai ?

— *Non, après la grève des profs. Ça s'est passé comme ça : le proviseur a déclaré que les élèves de math-philo et de première devraient assister obligatoirement aux cours jusqu'au 11 juin sous peine de renvoi. Nous, on a dit* « Bon ! » *Mais on n'était pas contents parce qu'on ne pouvait pas réviser avant le bac. Et puis, le 30 mai, les profs se fichent en grève contre de Gaulle. Nous, on était en colère. On a formé un* « Comité de protestation » *et on a envoyé une lettre au proviseur et aux journaux. On trouvait un peu raide d'être obligés d'assister au cours sous la menace alors que les profs se mettaient en grève parce que ça leur plaisait.*

— Vous étiez furieux contre des profs en particulier ?

— *Contre Fardell... Il est myope et communiste. Prof d'histoire et de géo. Il tape tout le temps sur l'Eglise, l'armée et sur tous les partis, sauf le sien. Et puis Mas, prof de math, et Montantin, prof de français-latin. Il est noir de Guinée. On l'appelle « Blanchette » ou « Le Rouge ». Ah ! y'a encore Susimi, le surveillant général. Un fana, cui-là.*

— Et Amiel ?

— *Oh, Amiel il était pas communiste... Et il « faisait » la 6e, 5e et 3e.*

— Vous avez manifesté ?

— *On a écrit des lettres. On a gueulé devant le lycée et la Bourse du Travail.*

— Il existe toujours votre comité ?

— *Non... C'est fini. C'est les vacances.*

Après le 13 mai, un Comité de Salut public se constitue à Perpignan. Le « Bureau » se compose de MM. Rous et Rascagnère, ex-résistants gaullistes, de M. Giudicelli, arbitre de rugby, et de M. Junquet, ex-chef du défunt R.P.F. Ce comité de civils n'est, en fait, pris au sérieux par personne, et ses proclamations ou ses appels restent lettre morte.

Le sérieux, c'est le colonel de Gorse (commandant le 11e Régiment de parachutistes coloniaux, cantonné à Perpignan) qui le détient, mais ses paras ne bougent pas. Le colonel attend et les soldats à béret rouge se contentent de déambuler à travers les rues de la ville, ravis d'être mystérieux. Redoutés des uns, admirés des autres, ils en « rajoutent » dans le mystère et la décontraction. Rien ne se passe.

Les communistes, sous l'œil théâtralement impassible des paras, tiennent chaque jour de maigres meetings devant la Bourse du Travail. Je sais que M. Amiel, lui, continue de travailler très dur. Les Républiques passent ; les leçons d'anglais restent. Il suit mollement les événements, aiguillonné par sa femme. Le 30 mai, il est l'un des cent mille membres de l'enseignement à se mettre en grève. Les élèves « de droite » protestent. M. Amiel est un peu plus irrité et irritable. Il se promet de ne pas tolérer les chahuts de fin d'année. Les gosses, fussent-ils fils de colons, en classe d'anglais, ils les tient sous sa coupe.

Mais, autour de la villa, dans cette banlieue couverte de maisons neuves cernées de terrains vagues et qui est pour les enfants une merveilleuse jungle, impossible de distribuer des colles. Reste la menace.

— *Il y a une quinzaine de jours, il a montré son pétard à F... et lui a dit :* « Si vous venez faire les malins dans mon quartier, vous aurez affaire à ça. »

— *Trois jours avant de tuer Rolland, il avait tiré de loin sur des types.*

— *Il était toqué.*

Je sais que trois jours avant le crime, M. Amiel graisse son revolver 7,65 à canon court. Il le tient à portée de la main, garni de balles. La nuit de la Saint-Jean, lorsqu'il rentre chez lui, après avoir raccompagné des invités, il apprend ou constate que ces satanés gamins ont placé des pétards dans la boite aux lettres. Partout, dans le quartier, les feux brûlent, les pétards explosent. Chaque explosion fait crisser les nerfs à vif du professeur.

S' « ils » reviennent... « Ils » reviennent. A onze heures, il les voit qui rôdaillent autour de la maison et examinent la boite aux lettres. Alors, il surgit à la fenêtre et tire, un, deux, trois coups sur le groupe qui s'enfuit. Sans doute avait-il l'intention de tirer en l'air mais, au dernier moment, quelque chose, comme une main de plomb, pèse sur son bras, sur sa main, et il abaisse le canon de l'arme. Un gosse boule comme un lapin. Alors, dégrisé de sa colère, les nerfs cassés comme un ressort trop tendu, il dévale l'escalier et se précipite dans la rue.

⁂

Aujourd'hui, Alain Rolland est au cimetière et M. Amiel en prison. Une des « folies » de cette affaire — et non la moindre — est qu'elle est devenue politique.

On dit et on dira de plus en plus qu'un professeur aux nerfs en pelote et « républicain », poussé à bout par des élèves indisciplinés et «algériens», a tué volontairement ou par hasard un enfant.

En réalité, la toile de fond politique — oui, oui, je sais, elle existe... — est, *j'en émets l'avis formel,* mangée aux mites. M. Amiel croquait de l'ortédrine et lançait des dictionnaires à la tête de ses élèves avant le 13 mai. Les élèves chahutaient « Léon », « Zéphirin » et « L'Ivrogne » — et non Amiel — avant le 13 mai. Après cette date, la IVe République s'est écroulée et de Gaulle est arrivé au pouvoir... Peut-être, du 13 mai au 24 juin, M. Amiel est-il devenu un peu plus nerveux et certains élèves un peu plus teigneux...

Mais ici, attention ! les relations de cause à effet, réelles, cassent si l'on tire trop dessus. Pour ma part, j'estime qu'Alain Rolland n'est pas une victime de la montée du fascisme, et je crois que les allégresses d'un Front populaire auraient exaspéré M. Amiel — dans leurs démonstrations enfantines ou « jamesdeanesques », en classe ou dans la rue — aussi fort que les braiements de lycéens « algériens » ou que les pétards d'une apolitique nuit de la Saint-Jean.

M. Amiel était nerveusement délabré et coléreux de surcroît. Le temps de tuer un enfant, M. Amiel — sans cesse *disposé* à cette brève folie qu'est la colère — a été, vraiment, tout à fait fou.

JEAN CAU.

l'eau
qui fait du bien ...
VICHY ETAT
CÉLESTINS
digestive, agréable rafraichissante
Gde GRILLE
pour le foie
HOPITAL
pour l'estomac
vichy vous attend de mai à octobre

L'ESPRIT « PARA » [illegible]

J.-J. Thieuloy a vingt-sept ans. Il a terminé récemment son service dans l'armée d'Afrique : il a passé près de trois ans dans diverses unités parachutistes. Il fut incorporé au 18e R. I. P. C. (Régiment d'Infanterie Parachutiste de Choc); il servit ensuite au 35e Bataillon de Tirailleurs algériens parachutistes en zone opérationnelle de l'Est, à la frontière tunisienne ; puis de nouveau au 18e R. I. P. C., et enfin au 14e R. C. P. (Régiment de Chasseurs parachutistes).

Il a consigné ses impressions de « para » dans des carnets. Revenu à la vie civile, il nous a apporté les notes qu'il a rédigées sur la psychologie des paras. Il ne faut pas commettre l'erreur de systématiser : il y a maintenant en France 150.000 parachutistes de réserve et d'active ; parmi eux, on trouve, comme dans les autres armes, les tempéraments les plus divers. Ceux auxquels a été intimement mêlé J.-J. Thieuloy pendant plusieurs années sont les « activistes ». C'est une minorité — celle précisément qui a forgé le mythe « para », qui est maintenant un élément de la vie nationale. Voici ce que ces paras-là ont dans l'esprit, d'après l'un d'eux.

J'AI été versé dans un régiment aéroporté parce que j'avais pratiqué le parachutisme dans le civil. J'aime ce sport.

Parlementaires, professeurs, fonctionnaires, petits-bourgeois, avez-vous mesuré votre petitesse aux yeux du para qui vous guette, qui vous attend, les pieds en équerre, à la portière de la carlingue ?

Le para, lui, est vainqueur par définition. Dans le ciel. Vainqueur de la pesanteur : d'un bond, il a annulé l'attraction. Vainqueur de l'espace et des obstacles naturels. L'aviateur (le pilote et non « le gonfleur d'hélice ») fuit la pesanteur avec son engin. Il ne la défie pas : ce n'est pas un homme ! Le biffin, lui, marche, trime, se cramponne aux croûtes terrestres et aux racines : c'est une bête de somme. Mais le para est un ange. Il a violé la loi de nature. Il s'élève, il vole, il nargue les abîmes et la croûte terrestre.

Vainqueur de soi surtout. Tous les diplômes de l'Université ne valent sûrement pas à ses yeux cette victoire sur sa volonté : sauter dans le vide avec un sac dans le dos. Ne se jette pas dans le vide qui veut.

Il a la hantise du « Go ». Son honneur se joue à la portière. Il est hanté par la défaillance nerveuse, involontaire, par la peur de « se dégonfler ». Au stage de saut, cette obsession le mine, le survolte. La veille du premier saut, voire de n'importe quel saut, la psychose du « Go » (autour de laquelle se greffe la hantise du tibia cassé, de la voilure déchirée, du parachute mal plié et rebelle à l'ouverture ou de la torsade) le ronge. J'ai vu de grands gaillards, qui devaient s'illustrer dans les mechtas, ne pouvoir s'empêcher, la veille de leur premier saut, de pleurer et d'écrire à leur fiancée ou à leur mère, les yeux rougis, des lettres bouleversantes d'émotion.

Mais il ne s'est pas dégonflé : il voulait être para. Il sait que « pour faire partie de cette élite », il faut *en* avoir.

« Il n'y a que les bâtards qui se dégonflent. » Cette phrase est du lieutenant commandant ma promotion haranguant ses élèves, la veille du premier saut de stage.

Une race de seigneurs

Le para évolué (il y en a plus qu'on ne pense) vous dira que le *dégonflé* n'est pas forcément un bâtard, un impur, une mauviette, une lavette. (Certains dégonflés se sont illustrés au feu.) Que certains organismes, même bien équilibrés et puissants, sont physiologiquement incompatibles avec le parachutisme et qu'être para n'est pas un critère de supériorité. Il le dira sincèrement, mais aussi sincèrement il n'aura pas cessé de penser que celui qui a « passé la portière » a quelque chose de plus que celui qui s'est dégonflé.

Les quinze jours de prison qui attendent l'élève para « défaillant » ne sont, par eux-mêmes, pas infamants. Plus infamantes sont les injures de ses chefs, sous les yeux de ses camarades qui le regardent ramper sur les cailloux ou courir en criant : « Je suis un dégonflé, je suis un bienheureux. Je suis un dégonflé, je suis un bienheureux », autour de cette tour de départ d'où il n'a pu se jeter. Certains moniteurs se contentent de marquer la lettre « D » sur le dos des défaillants, mais j'ai vu un sergent-chef en obliger deux à se promener dans le camp de la Base-Ecole de Pau, avec, dans le dos, l'écriteau : « Je suis un dégonflé. »

Du deuxième classe au colonel (le grade importe peu d'ailleurs dans l'avion), le para sait qu'au stage de saut se forme une *race*.

« *Vous vous prenez pour une nouvelle race de seigneurs ?* », demanda un jour un officier *à képi* à l'homme de troupe *à béret* qui avait « oublié » de le saluer.

La plaque de métal numérotée qu'il porte sur sa poitrine — un parachute gonflé, ailé, lauré et étoilé — est le résumé de sa fierté, le fétiche sacré, objet de tous ses soins. L'angoisse, pendant le stage parachutiste, de n'être pas sûr de pouvoir la mériter a, pendant des nuits et des jours, torturé son cerveau. Enfin, il a décroché « la plaque de vélo » ! Il l'a copieusement arrosée selon un rite traditionnel. Il l'astique, il l'enjolive avec une doublure en cuir et, brillant ainsi d'un vif éclat, il l'épingle sur sa poitrine.

Une plaque de brevet sur sa poitrine, ce n'est toutefois pas suffisant. Il lui en faut d'autres, ailleurs. Il achète quelques-unes de ces reproductions miniatures de la plaque de brevet, à quoi se reconnaissent, à la boutonnière des civils, les anciens paras, et il en constelle sa personne. Il en visse sur le bracelet de sa montre, sur ses épaulettes. Sa cravate, il la fixera avec un autre fétiche, une épingle-macaron, ce macaron représentant une « aile de poulet » armée d'un poignard qu'il porte sur le béret, « entre l'œil droit et l'oreille », selon le règlement. A sa ceinture, une breloque : l'archange Michel terrassant le démon et, au revers, encore un parachute. « *Saint Michel protège les parachutistes.* » Autour du cou, une chaînette garnie d'un autre archange. A sa gourmette-matricule, d'autres médailles parachutistes. Sur sa valise, sur les sacs de son paquetage, d'autres parachutes ailés, gentiment dessinés. Il a à cœur de n'écrire à sa fiancée, à ses parents ou à ses amis que sur du papier à lettres parachutiste.

Les recrues qui arrivent dans un régiment para font la fortune des marchands de bimbeloterie militaire. Béret fantaisie, épaulettes doublées de plastique aux boutons éclatants, fourragère dite « fantoche », cravate à nœud fixe, écussons de toutes sortes plus ou moins autorisés, etc. A chaque contingent, trois bleus sur quatre laissent, chez le marchand d'insignes militaires, les quelques billets de banque qu'ils ont apportés à leur arrivée.

Le para fait retailler le béret qu'il perçoit avec son paquetage et qu'il trouve invariablement trop grand. Il le fait tremper plusieurs nuits ; il le casse ; il va jusqu'à le décatir afin de lui donner un je ne sais quoi d'ancien. Il passe des heures à remplacer les boutons dénolis de son blouson ou de son manteau trois quarts par des boutons étincelants. Le dimanche matin, la corvée du repassage lui est agréable. Le repassage du blouson a ses règles strictes qui consistent à tracer sur celui-ci des parallèles et des diagonales. Les plus avertis font coudre le pli de leur pantalon à l'intérieur, afin qu'il soit plus durable et plus visible. Faire rétrécir le bas de son pantalon de sortie est devenu chose fréquente, bien qu'illicite. J'ai connu un bleu, tailleur de profession, qui a écopé de quinze jours de prison pour avoir recoupé, selon les canons d'une mode trop étroite, le pantalon de ses copains.

Mâle du côté face

Aux lourdes « bottes de saut » noires, le para préfère les *rangers* fantaisie. Ils donnent de la classe à sa silhouette, surtout lorsqu'à leurs boucles tintent ces anneaux de grenade qui ajoutent au caractère martial. Mais les bottes de saut de l'Intendance ont aussi leur caractéristique para : le laçage, laçage dit « à la para » qui est loin d'être ordinaire.

L'insigne portant en grosses lettres l'inscription « Bataillon de choc » et cousu au sommet de la manche a son histoire. Autorisé un certain temps, mais devenu rare, je l'ai vu payé à prix d'or par des amateurs de panache qui n'auraient pas mis les pieds dans un bal ou un bistrot s'ils n'avaient eu, cousus à hauteur du deltoïde, ces mots magiques : « Bataillon de choc ». Ob[…] de trop d'abus et interdit, il n'a pas moins c[…] tinué d'être porté sur la tenue de sortie, m[…] fixé par des pressions, afin de pouvoir ê[…] retiré sur-le-champ lors des revues ou, dans [la] rue, à l'approche d'un gradé.

La chose n'est pas spéciale au para, mais e[…] est chez lui caractéristique : celui qui a « ch[…] les paras » se distingue par son instinct dy[…] mique, par des tendances possessives. Il ne s'[…] combre guère, le plus souvent, de métaphysiq[…] Il pense peu. Il lit peu (*Sélection*, policiers, il[…] trés, romans-photos, récits de guerre). Mais [il] sent, il voit. Et il sent qu'il est plus pro[…] de l'homme tel qu'il le voit (muscles, sexe, l[…] pour la vie) que du vôtre, tel que vous le co[…] vez (raisonnement, sentimentalité, etc.).

Pas de doute sur la similitude, à chaque insta[…] décelable chez lui, entre le désir de possess[…] par les armes et la possession par le sexe. […] guerrier jusqu'au bout ne pouvait pas igno[…] qu'il porte dans sa chair le symbole de la domi[…] tion, mais aussi celui de la servitude. Mâle […] côté face, femelle du côté pile, il sait que t[…] homme porte en soi cette dualité fondament[…] dont il se sert pour donner un sens à son com[…]

On n'est pas plus homosexuel dans les pa[…] que dans les autres armes. On l'est, bien s[…] davantage quand la promiscuité virile et l'is[…] ment s'accentuent. (J'ai nomadisé huit mois d[…] le bled avec une unité de tirailleurs algéri[…] parachutistes.) Ce qui est plus remarquable, c[…] que cette homosexualité est constamment à fl[…] de peau. Non pas une homosexualité qui vise […] but érotique, mais un but de suprématie. Sex[…] lité militarisée, qu'il brandit comme une men[…] parce que pour lui elle est à l'image de la […] de la guerre, du corps-à-corps : ou gloire, […] honte. Ce bellicisme charnel n'est-il pas au fo[…] la marque d'une santé exceptionnelle ?

Le para a trouvé son modèle sur la terre ar[…] (plus encore que sur la terre vietnamienne). […] pour le musulman, le sens des rapports a[…] autrui, métaphysiques, guerriers ou quotidiens, […] d'abord celui de l'homosexualité. Paras et […] lagha : guerre impitoyable, bien plus phy[…] que que raciale, qui montre sa vérité qu[…] le rebelle musulman fait subir à sa victime […] supplice de l'émasculation et le parachutiste ch[…] tien, sur la sienne, le supplice du pal.

Son ennemi intime

Qui cherche-t-il à atteindre ? Le combatta[…] Le rebelle en mal d'indépendance ? Non : le co[…] muniste.

Le para, soldat d'avant-garde, a pris conscie[…] du sens du monde moderne, de son rôle da[…] la guerre moderne qui est essentiellement pol[…] que. Il a appris à ses dépens à lutter contre […] ennemi qui se cache, qui se dérobe et qui […] frappe dans le dos. Un ennemi qui est mai[…] dans l'art de combattre à partir de rien, […] excelle dans une propagande et qui sait for[…] la population civile à devenir son alliée. Il y […] douze ans que les paras se battent corps à co[…] contre les communistes. Douze ans qu'ils appr[…] nent à faire de la contre-politique.

Le para a durement ressenti son éviction […] Viet-Nam. En Algérie, il est décidé à rester et […] vaincre. Par n'importe quel moyen, quitte […] s'allier avec l'Arabe : le musulman n'est pas s[…] ennemi. Il s'en fera un ami pour combattre s[…] ennemi intime, son ennemi physique. Ennemi […] n'ose pas dire son nom, qui n'ose pas se mont[…] en face, qui est partout et nulle part, envahiss[…] cancérigène : dans les salles de rédaction, da[…] les assemblées, dans les meetings, dans la rue […] jusque dans les états-majors. Ennemi qui, po[…] lui, est d'une virilité douteuse, mais d'une int[…] ligence démoniaque. Le para fait la guerre […] l'intelligence progressiste — organisatrice de […] bison, de défaite, de dégradation.

Il y a du fellagha dans tout intellectuel. […] en a-t-il pas même dans chaque civil ? On n[…] a appris à nous méfier du civil. Jeunes recru[…] on nous a asséné comme on a asséné […] toutes les jeunes recrues que j'ai vu défi[…] devant moi, des courts métrages du Service ci[…] matographique des Armées, tels que « Percy […] l'espion », qui enseignent et illustrent ce[…] vérité : « Le civil, c'est l'ennemi. »

⁂

« Paras, vous êtes les soldats d'élite. V[…] recherch[e]rez le combat et vous vous ent[…] nerez aux plus dures épreuves. La bata[…] sera pour vous le but suprême.

« Cultivez la vraie camaraderie ; c'[…] avec l'aide de vos compagnons que v[…] irez à la victoire ou à la mort.

« Soyez avares de paroles, incorruptib[…] L'homme agit et laisse aux femmes le […] caquetage. Ce dernier pourrait vous c[…]

...CRIT PAR UN PARA

STICK DE PARACHUTISTES EN ATTENTE DU SAUT, EN VOL
« Il a la hantise du « Go ». Son honneur se joue à la portière. »

(Dalmas - J.-P. Pradier.)

duire au tombeau. Soyez calmes et prudents, forts et résolus. La bravoure, l'enthousiasme, l'esprit d'offensive vous donneront dans l'attaque l'ascendant sur l'adversaire.

« En présence de l'ennemi, rien de plus précieux que les munitions. Celui qui tire sans nécessité, seulement pour se donner du courage, est un pleutre qui ne mérite pas le titre de parachutiste. Ne vous rendez jamais. Pour vous, ou la victoire ou la mort. Il n'est pas d'autre alternative. C'est une question d'honneur.

« Point de triomphe sans de bonnes armes. Soumettez-vous à cette loi : d'abord mes armes, moi-même ensuite. De chacune de vos entreprises vous devez saisir précisément la portée, afin d'être à même, si votre chef est tué, de la mener à bien à sa place. Contre un ennemi qui combat à visage découvert, battez-vous avec chevalerie. Face à la guérilla, restez humains.

« Tenez vos yeux grands ouverts. Elevez-vous à la hauteur des héros.

« Soyez aussi rapides que le lévrier, aussi résistants que le cuir, aussi durs que l'acier, et vous serez ainsi l'incarnation parfaite du guerrier. »

Ces instructions affichées à la porte des chambrées du Centre d'instruction de la caserne Niel à Toulouse, contiennent la substance de « l'esprit

Aux femmes le caquetage

L'esprit para? Quelle puissance d'envoûtement! Le jour est proche où les analystes d'une jeunesse qui, chaque année, par dizaines de mille, passe par les « Dakotas » et les « Nord 2.000 » des écoles de Pau et de Philippeville, ne pourront plus compter sans lui. (Cet engouement pour le parachutisme ne vient-il pas de l'Est, en particulier de l'U.R.S.S. où ce sport, éminemment populaire, est entré dans les mœurs ?)

Je ne parlerai pas des ravages causés par la déformation de l'esprit para sur une forte proportion de jeunes — appelés ou engagés — pour lesquels il devient vite synonyme d'esprit d'aventure, de violence.

Ce qui est plus remarquable, c'est le « travail » de l'esprit et de l'ambiance paras sur ceux qui, par formation, devraient être les plus sûrement immunisés. J'ai vu des ouvriers, syndicalistes ou même communistes militants, se laisser gagner par l'esprit « commando », l'esprit « choc ».

Le para peut tout. Il peut tout et il se permet tout parce qu'il sait qu'il n'est devenu para qu'au mépris du danger, de sa propre peur, voire de sa vie. Dans l'avion comme dans les djebels, il parie pour l'audace, pour le défi. Il est guerrier en soi. Sa loi, c'est la discipline. L'humanité, c'est la virilité. Sauter dans le vide est la pierre de touche de la vraie valeur, de la virilité.

Il n'aime pas les phrases, les parlotes, les assemblées. Sa vocation est d'y mettre bon ordre. Aux phrases, aux parlotes, aux assemblées, il oppose son corps et ses armes. Il est né dans un monde branlant, lézardé, déchiré — ce monde agonisant qui se trouve être républicain, petit-républicain. Les valeurs humaines, spirituelles, les principes démocratiques, les lois que vous avez votées dans un hémicycle vicié, qu'est-ce que tout cela qui pourrait être grand, noble, juste, mais qui ne sait plus se montrer que gélatineux et ridicule ? Qu'est-ce que tout cela pour le para qui a les poumons pleins d'air pur ?

La furie para. La colère du para est bien grande pour que lui, apolitique par devoir et extramétropolitain par métier, soit amené maintenant à exiger la suppression des partis.

Il y a douze ans qu'il verse du sang pour la patrie en luttant contre son ennemi d'enfance : le communisme. Douze ans qu'à ses yeux les partis, eux, ne se battent pas, *mais composent* au contraire avec ce même ennemi qu'il connaît mieux que les politiciens, physiquement. Sur la toile de fond de ses sacrifices, un « cirque parlementaire ».

Pour le para, le député est l'homme-femme, le sous-homme voué au caquetage et à l'inaction.

Le para a des mots, dont le sens n'échappe plus à personne, pour qualifier le député. Il l'appelle « tante » ou « pédale ». J'ai entendu notre vieux capitaine, pourtant plus humoriste qu'exalté, s'écrier en parlant des élus de la Chambre :

« Ces filles de joie, nous irons les rosser ! »

Dans l'esprit d'un para de carrière, ancien d'Indochine, le schématisme est encore plus net. Pour lui, « député », « journaliste », « intellectuel », « communiste », « fellagha » et « Viet » sont des termes qui ont une synonymie certaine — et qui lui inspirent la même répulsion physique.

Époque révolue

Malheur à ceux dont la faiblesse et la désunion ont contraint le para à se mêler des affaires publiques ! Dieu sait pourtant si le para se fout de tout ce qui est public ! Mais il a trop longtemps rongé son frein. Il a trop été témoin de l'impéritie des gouvernements pour ne pas être convaincu de la débilité incurable du « système » républicain.

Aujourd'hui de Gaulle. Le « collège des colonels », paras, est-il d'obédience strictement gaulliste ?

De Gaulle est l'homme d'une époque où, sous le drapeau de la Résistance, les patriotes de toute confession ont uni leurs efforts pour chasser l'envahisseur fasciste. *Époque révolue.* La disparition de de Gaulle du pouvoir en 1946 signifie aux yeux du para l'incapacité d'une politique d'union nationale et ouvre une époque nouvelle, la sienne, celle pendant laquelle il s'est formé : l'époque où la guerre révolutionnaire s'engage sur les territoires de la France et où le régime des partis révèle son impuissance à la mater.

De Gaulle : une grandeur nationale, mais statufiée. Un chef militaire style deuxième guerre mondiale, dépassé par le para qui a acquis une combativité neuve, qui a élaboré une stratégie d'essence nouvelle, voire une idéologie dans la guerre politico-révolutionnaire en Extrême-Orient, puis en Afrique du Nord.

De Gaulle : un homme politique. De Gaulle : l'homme de la réconciliation nationale, pour qui la notion d'*unité* prime celle de la lutte. Or, le para se sent porté, *mobilisé*, par son dynamisme, son sang neuf, sa gloire, son amertume, sa colère... Il ira jusqu'au bout de sa *mission.*

J.-J. THIEULOY.

ATOME

Mélusine, la pile-piscine

● *La nouvelle pile atomique de Grenoble a trois pères français.*

UNE nouvelle pile atomique française, Mélusine, vient d'être mise en service à Grenoble.

Cette pile qui utilisera comme combustible de l'uranium enrichi à 20 % (l'uranium naturel ne contient que 0,7 % d'uranium 235 qui est le véritable combustible) présente la particularité d'être une pile-piscine, c'est-à-dire que la protection du personnel n'est assurée ni par du graphite ni par de l'eau lourde, mais par une large épaisseur d'eau. La piscine mesure 11 mètres de longueur sur 5 mètres de large et 8 mètres de haut. Ce réacteur sera utilisé pour la recherche et l'expérience : l'Electricité de France édifie déjà une centrale atomique industrielle près de Chinon.

Bien que d'autres pays soient en avance sur la France dans ce domaine, c'est cependant elle qui est la première à ouvrir la voie. Pour le prouver, trois savants français des plus illustres, Halban, Joliot-Curie et Kowarsky, viennent d'intenter des poursuites contre le commissaire américain aux brevets et le secrétaire au Commerce :

> « *Nous avons,* disent-ils, *la priorité dans l'invention du principe de base des réacteurs nucléaires* (1939). *La demande de brevet, déposée en* 1940, *a été rejetée en* 1941. *Nous avons fait appel de cette décision devant le bureau des brevets, mais le secret atomique a obligé à étouffer l'affaire.* »

En 1949 le secret est levé. Les savants font aussitôt une nouvelle demande. Il n'y est donné aucune suite :

> « *Les savants n'ont pas fourni assez de détails concrets* », dit-on.

Ils avaient pourtant mis sur pied la théorie complète et indiqué dans quelles directions devaient travailler les ingénieurs chargés de la réalisation.

Ils espèrent que cette fois-ci le tribunal reconnaîtra leurs droits, ou, à tout le moins, ordonnera au bureau des brevets de reconsidérer l'affaire.

ARCHÉOLOGIE

Le doyen des amphithéâtres

● *Pour son bimillénaire, Lyon vient de recevoir un cadeau d'anniversaire fabuleux: un amphithéâtre plus vieux que le Colisée.*

EN 1930, le professeur Pierre Wuilleumier (actuellement professeur d'archéologie à la Sorbonne) vient d'être nommé jeune maître de conférences à Lyon. Il se plonge aussitôt dans les annales de la ville, riches en énigmes historiques.

La plus passionnante est, sans contredit, celle qu'y pose la juxtaposition au Iᵉʳ siècle avant J.-C. de deux villes, l'une la colonie romaine de Lugdunum, située sur la colline de Fourvière, l'autre la capitale fédérale des Gaules : Condate (« confluent », en celtique), sur la colline de la Croix-Rousse, et l'existence sur leurs territoires de monuments certifiés par les textes et restés introuvables. Notamment le fameux amphithéâtre « des martyrs », où les premiers chrétiens gaulois furent livrés aux bêtes.

Pierre Wuilleumier en cherche la trace dans les textes de l'historien grec Eusèbe, qui retrace les supplices des chrétiens en 177 :

> « *Dont les uns sont morts en prison, d'autres décapités, les autres livrés aux bêtes. Le lieu,* dit Eusèbe, *où ils ont subi la passion s'appelle Athanaco.* »

Voilà définie la situation de cet amphithéâtre, car, d'Athanaco, quand on est philologue, on tire « Ainay ». Or, il y a justement à Lyon un quartier qui porte ce nom. Tout de suite on y commence des fouilles. Leur résultat est absolument négatif.

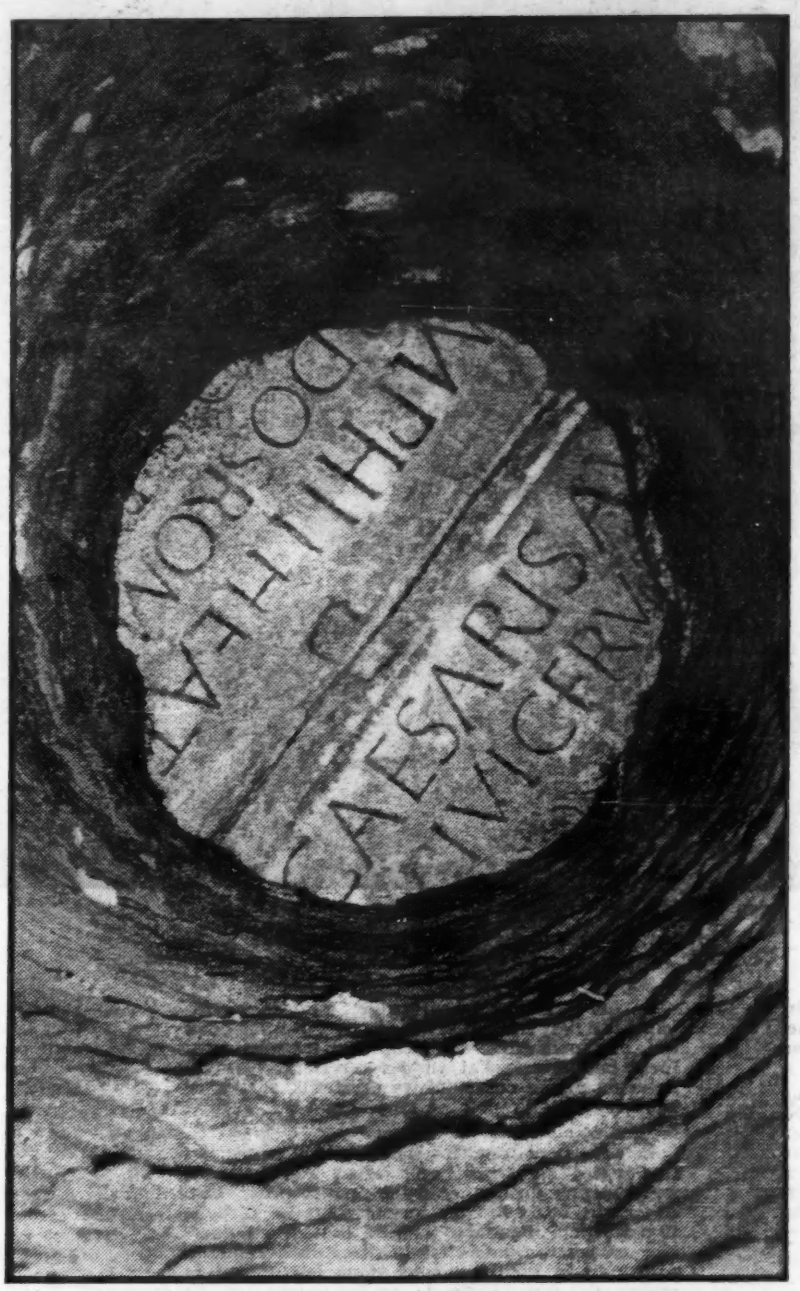
Pierre Wuilleumier interroge alors les textes du moyen âge et y trouve mention d'un « puy d'Ainay », situé sur la colline de Fourvière. Justement, un professeur de sciences, qui possède un jardin à cet endroit, a découvert des traces de murs romains. Tout ému, il fait des mesures, des sondages, les met en chiffres et déclare :

> « *Il y a là-dessous un monument, c'est une ellipse.* »

Donc, un amphithéâtre. Mais un voisin, architecte, déclare :

> « *Pas du tout, c'est un demi-cercle.* »

Donc, un théâtre.



UN ASPECT DES FOUILLES A LYON
En l'honneur de Tibère...

Le professeur Wuilleumier, appelé comme arbitre, décide d'en avoir le cœur net. Il convainc Herriot, court à Paris, à la Commission des Fouilles, à la Direction de l'architecture, aux Beaux-Arts, obtient des crédits, commence les travaux. C'est une révélation. Coup sur coup, on exhume, non pas un, mais deux monuments romains : un petit odéon couvert et un grand théâtre, magnifiquement conservé, cadre, depuis dix ans, du festival de Lyon.

Herriot se frotte les mains. Les Lyonnais se rengorgent. L'archéologie pavoise. Tout le monde, devant cette double découverte, a oublié l'objet initial des recherches : l'amphithéâtre perdu et toujours introuvable. Seul, M. Wuilleumier, alors titulaire d'une chaire à la Faculté de Lyon, reste perplexe.

Un lieu nommé Athanaco

Une fois de plus, il reprend Grégoire de Tours et Eusèbe. Soudain, la lumière jaillit. Tout le monde s'est trompé sur le sens de la fameuse phrase : « *Le lieu où ils ont subi la passion s'appelle Athanaco.* » Car on a toujours considéré qu'elle concernait seulement les martyrs « livrés aux bêtes », alors que rien ne permet de l'affirmer. Au contraire, elle doit avoir un sens beaucoup plus général et s'appliquer à tous les martyrs, ceux qui sont morts en prison comme les autres. Athanaco désigne donc une agglomération et nullement le lieu de l'amphithéâtre.

Il faut reprendre les recherches à zéro. Patiemment, Pierre Wuilleumier interroge pendant des années les vieilles chroniques, les inscriptions, les médailles. Tous les indices le conduisent vers l'emplacement de l'ancienne cité de Condate : la Croix-Rousse. Chose étonnante, une vieille rue à flanc de colline porte, tout naïvement, le nom de « Montée de l'Amphithéâtre ». Nul ne s'était jamais avisé de faire le moindre rapprochement avec l'introuvable monument.

En 1936, Pierre Wuilleumier entreprend des fouilles dans un jardin public de la Croix-Rousse. Les premiers trous creusés, il s'arrête, frappé de stupeur : un énorme édifice repose intact à quelques mètres sous terre. Fausse joie : il s'agit seulement d'une vaste citerne, construite au XIXᵉ siècle et dont on avait oublié l'existence.

Elle réserve cependant au chercheur la confirmation de son hypothèse, car dans les documents de l'époque les architectes déclarent avoir détruit pour la construire « les restes de la naumachie antique ». (Les amphithéâtres prenaient ce nom quand on les inondait pour y livrer des combats navals.) Cette satisfaction semble être la dernière, car Pierre Wuilleumier, découragé, arrête là son étude. En 1953, il quitte Lyon pour la Sorbonne.

Mais la partie n'est pas finie. Il laisse derrière lui deux disciples, Julien Guey, professeur d'histoire, et un imprimeur lyonnais, passionné d'archéologie, Amable Audin, qui reprennent les fouilles et arrivent à la certitude que des restes importants de l'amphithéâtre subsistent encore.

Tout cela n'est pourtant qu'hypothèse et nombreux sont les archéologues qui haussent les épaules et traitent Wuilleumier et ses amis de doux rêveurs. Quant aux Lyonnais, ils ont déjà deux théâtres romains et s'en contentent...

Certains pourtant ne sont pas indifférents aux fouilles: les ingénieurs de la voirie de Lyon, inquiets d'apprendre que les chercheurs ont été arrêtés dans leur travail par des poches d'eau. Craignant en effet que celles-ci ne provoquent un glissement de terrain, ils décident d'étudier à leur tour le sous-sol de la Croix-Rousse.

Il y a six mois, en janvier dernier, un ouvrier qui travaillait dans un des souterrains creusés remonte en déclarant avoir vu au-dessus de sa tête des pierres couvertes d'inscriptions, où il a pu déchiffrer le mot « César ».

Guey et Audin bondissent sur le terrain, dégagent deux dalles larges chacune de 1 m 50, portant trois lignes d'un texte parfaitement lisible. Le premier mot qui leur saute aux yeux est « AMPHITHEATR... »

C'est presque trop beau. Pierre Wuilleumier accourt de Paris, authentifie la découverte, de loin la plus importante de l'année dans le monde au point de vue archéologique. En effet, les deux dalles miraculeusement découvertes portent le texte presque intégral de la dédicace de l'amphithéâtre et révèlent sa date et son origine.

En voici la traduction :

> « *En l'honneur de l'empereur Tibère, le grand prêtre Caïus Julius Rufus, fils de Caïus, de la tribu de Santons, ses fils et son neveu ont élevé à leurs frais cet amphithéâtre, avec son arène et son podium.* »

Il y a 1.939 ans...

Tibère a régné de 14 à 37 après Jésus-Christ. La tribu des Santons occupait alors le territoire de l'actuelle Saintes, où un arc de triomphe, élevé en 19 par le même Caïus J. Rufus, commémore son accession au pouvoir à Lyon... Ainsi peut-on faire remonter à cette année 19 l'amphithéâtre de Lyon. Le plus ancien du monde (le Colisée a été construit en 59) et le plus vieux monument romain de France. D'après les calculs, il mesurerait près de 140 mètres de long.

Cette découverte, qui a fait sensation dans le monde de l'archéologie, a permis à Pierre Wuilleumier d'obtenir une victoire plus importante encore : il y a quelques jours, trente-cinq millions lui étaient affectés par la Direction Générale de l'Architecture pour le dégagement de l'amphithéâtre. Sur les instances du maire, M. Pradel, la ville de Lyon verse, de son côté, une somme égale. Les travaux vont commencer incessamment à l'amphithéâtre.

1.939 ans exactement après qu'un beau matin de l'ère gallo-romaine un nommé Caïus Julius Rufus en eut, de sa main, posé la première pierre.

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

VACANCES

Dix millions de valises

● ***De juillet à septembre, les vacances sont une détente pour les uns, un métier pour les autres.***

DE l'enquête menée en octobre dernier par la Direction générale du Tourisme et l'Institut national de la Statistique, il ressort que 10.000.000 de Français partent habituellement en vacances (les enfants au-dessous de 14 ans ne sont pas compris dans ces chiffres). Ce sont les professions libérales et les cadres qui partent en masse : 80 %. Les retraités, rentiers, etc., sont les moins remuants : 39 %. 56 % d'ouvriers et 62 % d'employés prennent leurs vacances hors de chez eux.

Mais où vont-ils ? Les statistiques, les éditeurs de guides et les syndicats hôteliers sont formels : à la mer (35 %) ; à la campagne (32 %) ; à la montagne (15 %) ; 9 % seulement sont des citadins impénitents. 8 % des campeurs itinérants. Quelques « curistes » (2 %).

Les « vacanciers » (le mot, inconnu des dictionnaires, semble désormais entré dans les mœurs) vont, on s'en doutait un peu, vers le soleil. Sur six millions de cartes vendues l'année dernière, Michelin a dû fournir plus de 300.000 exemplaires de la « 84 », c'est-à-dire de celle de la Côte d'Azur.

La tante campagnarde

Si la voiture fait chaque année de nouveaux adeptes (41 % en 1957 contre 24 % en 1951), la majorité des touristes voyagent encore par chemin de fer : la S.N.C.F. évalue à près de 5 millions le nombre de voyageurs transportés chaque été. Mais c'est du jour au lendemain que les chiffres changent : de 20.000 passagers par jour fin juin, à 100.000 pendant la première semaine de juillet.

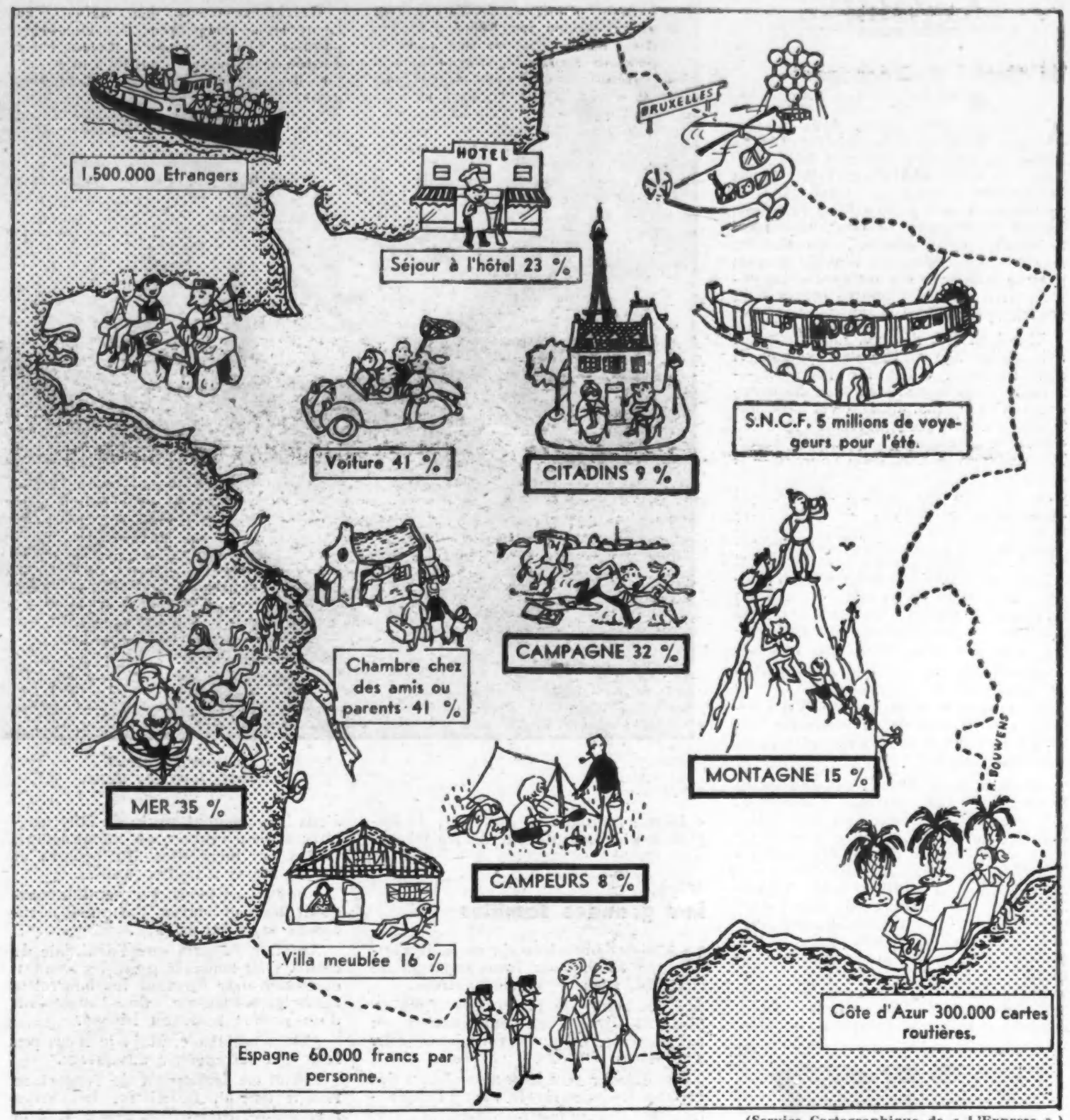
Où ces millions d'individus transportés, transplantés, vont-ils se loger? La plupart ont recours à une tante campagnarde et à sa « chambre à donner », ou partagent le pavillon d'amis de province. Cependant, le nombre des séjours chez des parents ou amis est en nette régression par rapport à 1951 (41 % au lieu de 51 %).

La villa meublée (elle a la faveur de 16 % des estivants au lieu de 9 % en 1951) et l'hôtel (23 %) ont profité de ce changement.

74 Français sur 100 partent en même temps

Numériquement, la France possède suffisamment d'hôtels pour héberger ses millions d'itinérants. Mais beaucoup de ces hôtels, conçus à une autre époque, ne correspondent plus à leur fonction actuelle, la « fonction-vacances », qui est d'accueillir pendant deux à trois semaines des familles entières et de leur procurer un véritable repos à des conditions acceptables pour tous.

Ce n'est pas seulement la faute des hôteliers : tant que les Français prendront tous leurs vacances en même temps, c'est-à-dire envahiront ensemble les trains, les hôtels et les plages entre le 15 juillet et le 1^{er} septembre, aucune amélioration ne sera possible. Actuellement, 74 % des Français partant en vacances le font pendant cette période, dont 51 % au mois d'août (cette concentration en août est plus sensible encore chez les ouvriers. 10 % seulement d'entre eux prennent leurs vacances hors saison).



(Service Cartographique de « L'Express ».)

GÉOGRAPHIE DES VACANCES
Le quart des Français dans la nature...

L'étalement des vacances sur *toute* l'année paraît difficile. Et si les congés d'hiver se sont multipliés ces dernières années, on a remarqué que les gens qui partaient pour les sports d'hiver, à Noël ou au Mardi-Gras, n'en prenaient pas moins, la plupart, des vacances d'été.

Le mouvement qui se dessine depuis quelques années en faveur du « partez tôt » a-t-il déjà donné des résultats ? Ils sont assez décevants. On ne possède pas encore de renseignements sur « l'opération 30 % » lancée par les hôteliers de dix-neuf stations qui proposent cette année des prix réduits aux touristes de mai-juin et septembre-octobre, mais les statistiques des agences de voyage et de la S.N.C.F. ne font apparaître que très peu de changements par rapport à l'année dernière.

L'assurance-soleil

Est-ce vraiment « *parce qu'il n'y a de soleil en France que six semaines par an* » ?

Oui, mais lesquelles ? Les spécialistes de la météo, consultés chaque année, se refusent à faire des prévisions pour l'ensemble des vacances.

« *Sur un mois*, disent-ils, *nos prévisions comportent déjà un risque d'erreur de* 35 % *à* 45 %. *Alors, vous dire s'il fera beau en septembre...* »

D'ailleurs, on peut toujours s'assurer... Il existe depuis quatre ans en France des assurances qui dédommagent les souscripteurs dont les vacances ont été compromises par le froid, l'absence de soleil ou la pluie. Le capital assuré représente les frais de séjour et la prime, 6 % de cette somme. Chaque lieu de séjour est conventionnellement rattaché à l'un des 92 postes météorologiques officiels, dont les moyennes sont prises comme chiffres de base. Les écarts défavorables entre les relevés quotidiens et ces chiffres de base donnent droit à des indemnités qui peuvent atteindre 100 % du capital assuré.

Frontières interdites ?

Cette année, le problème des vacances se pose, agrémenté d'un aspect nouveau : en effet, la suppression des devises aux touristes à l'étranger touche près d'un million et demi de Français qui avaient choisi la Grèce, l'Allemagne ou la Suède pour y prendre leurs vacances.

Un vent de catastrophe a soufflé sur les agences de voyage dont le chiffre d'affaires est brusquement tombé, en mai, à moins de 50 % de la normale. Une reprise est annoncée en juin et devant la menace que représentait cette crise pour les 340 agences licenciées et leurs 594 succursales, le ministère des Finances a pris, *in extremis*, une mesure en faveur du tourisme à l'étranger, en assimilant les agences de voyage aux entreprises d'exportation.

Chaud ou pluvieux, avec ou sans guerre, l'été 1958 ressemblera fort aux précédents : le quart des Français s'en ira, valise à la main, vers la nature entre le 15 juillet et le 15 août.

Mais cette année encore, des millions de vieillards, d'enfants, de travailleurs, ne partiront pas : parce qu'ils n'en ont pas les moyens, parce que l'absurde concentration des vacances oblige les uns à travailler double, tandis que les autres se reposent, parce que, malgré les efforts accomplis, pour 20 millions de Français congé n'est pas encore synonyme de vacances...

FILS et CABLES
•
Société I. E. P.
66, rue de la Montat, 66
SAINT-ETIENNE (Loire)
Téléphone : E 2 92 51

Dans vos déplacements, pour le week-end, en vacances... Emportez un « MARTIAL »
Martial le portatif idéal!..

Montages à lampes ou TRANSISTORS dont le modèle de poche PO-GO, et enfin le dernier cri de la technique transistor :
Le poste SANS CHANGEMENT DE PILE, utilisé aussi en auto sans installation spéciale
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande à CERT
34, r.des Bourdonnais, Paris-1er. Lou.56-47

VOYAGES A L'ÉTRANGER
Grâce aux nouvelles dispositions monétaires du gouvernement, applicables à la C.F.T. celle-ci peut encore accepter des inscriptions pour tous ses programmes d'ETE 1958
VOYAGES EN AUTOCAR
France - Italie - Espagne - Portugal - Yougoslavie - Suisse - Autriche - Allemagne - Belgique - Hollande - Pays Nordiques - Europe Orientale - U.R.S.S. - Pologne, etc.
VOYAGES INDIVIDUELS
Pour tous les pays du monde - Par tous moyens de transports et avec votre propre voiture (Délivrance de BONS D'HOTELS)
CROISIERES EN MER
Iles de l'Atlantique - Grand Nord - Méditerranée - Mer Noire - Adriatique - Mer Egée
SEJOURS DE VACANCES
France - Italie - Autriche - Espagne - Yougoslavie - Iles Baléares - Canaries - Madère - Golfe de Naples, etc.
ENVOI DE LA BROCHURE ILLUSTREE SUR DEMANDE
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
18, place de la Madeleine et 3, rue Vignon - PARIS (8e)
RIC. 77-09

LA SEMAINE

Un fiancé entreprenant

A quarante ans, après deux mariages, avec quatre enfants, Ingrid Bergman, toujours digne et belle, annonce son prochain mariage. Après le docteur Lindstrom (Suédois), le metteur en scène Rossellini (Italien), Ingrid Bergman épousera Lars Schmidt, un producteur de théâtre suédois qui commence à avoir la plus grande influence sur les spectacles parisiens. Il montera quatre pièces à la rentrée prochaine.

Blond, grand, discret, Lars Schmidt a le même âge qu'Ingrid Bergman. Il s'est intéressé d'abord à l'édition — faisant ainsi la connaissance de beaucoup d'écrivains. Mais c'est aux auteurs dramatiques américains qu'il se consacre vraiment : Arthur Miller, Tennessee Williams, Caldwell, etc — il organise des tournées avec leurs pièces, montant les spectacles, assurant la publicité. Bientôt, il achète les droits d'exclusivité de ces pièces et commence à les revendre dans les capitales étrangères. Son premier essai à Paris date de 1949 avec « Un Tramway nommé Désir », adapté par Jean Cocteau. La saison dernière, il a monté en France « La chatte sur un toit brûlant » et «Le Journal d'Anne Frank».

Lars Schmidt, qui tient de son père un sens des affaires assez précis, a également le sens du public. S'il s'occupe d'un spectacle, il veille de très près à la « composition de l'affiche », à la distribution.

Au mois d'octobre, il s'installera en France avec sa nouvelle épouse, et prépare une invasion en force des théâtres parisiens. Quatre scènes seront occupées par des spectacles Lars Schmidt: le Vieux-Colombier avec «La Hobereaute», d'Audiberti; les Ambassadeurs, avec « Deux sur une balançoire », de Paul Gibson (grand succès new-yorkais créé par Henry Fonda) avec Jean Marais et Annie Girardot ; Sarah-Bernhardt avec « Reviens au bercail », de Thomas Woolf, mise en scène de Visconti, avec Gaby Morlay, et la Gaîté-Montparnasse avec « Douze hommes en colère », de Reginald Rose adapté par André Obey.

(Agip.)

INGRID BERGMAN
A Paris tous les deux.

Les grandes familles

DANS les premiers six mois de l'année 1958, deux films ont totalisé ensemble plus de 900.000 entrées.

« Le Pont de la rivière Kwaï » (601.795 entrées et l'exploitation en exclusivité n'est pas terminée) et « Le Triporteur » (309.430 entrées).

Ces succès exceptionnels ont eu des conséquences naturelles sur l'imagination des producteurs.

Au début de l'année 1959, Pinoteau tournera « Le Fils du Triporteur » et Otto Preminger vient d'acheter pour la modeste somme de 70 millions les droits d'un autre roman de Pierre Boulle « Les Voies du Salut ».

Immédiatement après cette acquisition, Preminger s'est rendu en Thaïlande pour reconnaître les extérieurs de son prochain film.

TÉLÉVISION

Journal d'une expérience

Les spectacles parisiens ont pris leurs quartiers d'été : notre collaboratrice Michèle Manceaux a profité de cette accalmie pour faire connaissance avec la télévision.

Voici les réflexions que lui a inspirées une cure d'une semaine devant le petit écran.

LE premier contact fut assez désagréable. Où placer cet inesthétique et imposant objet avec sa face glauque, ses boutons dorés et ses antennes tentaculaires dans une pièce déjà encombrée d'un pick-up et d'une radio ? Ce n'était plus une chambre, mais un vertigineux tableau de bord. J'eus brusquement envie de faire marcher à plein régime, en même temps, toutes ces merveilles du progrès et de me sauver à toutes jambes.

Nous étions jeudi. La pendule marquait dix-neuf heures. J'allumais néanmoins sagement la T.V.

Aussitôt, j'appris que l'arséniate de chaux était mauvais pour les salades et comment se forment les bourrelets cicatriciels autour de l'insération d'un greffon taillé en biseau.

J'étais subjuguée. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir davantage.

L'Etat me demandait de l'argent, se faisait tentant, insidieux. Les belles réalisations françaises, grâce à mon bas de laine. Emission à la gloire de l'emprunt. En huit soirées, on devait solliciter mon obole avec plus d'insistance que douze tapeurs professionnels. Je me demande ce qu'aurait récolté Law s'il y avait déjà eu 950.000 postes de T.V. en France de son temps.

Un bouton sur la joue

Mais la speakerine apparaît. Souriante et bien coiffée comme la caissière du grand café, elle annonce le journal télévisé. Des messieurs se succèdent qui lisent des nouvelles. Pas mieux qu'à la radio. On est plutôt plus distrait. On écoute moins bien les nouvelles du Liban quand on remarque que Jean Rabaud a des boutons sur la joue.

Des séquences filmées illustrent de temps à autre les événements, mais il s'agit le plus souvent de ce que l'on appelle en langage journalistique « des marronniers ». Aujourd'hui, la Saint-Jean par exemple. Voici des scènes de la fête costumée de la Saint-Jean en Provence. Tournées hier ou il y a deux ans, elles seront encore bonnes dans dix ans. L'actualité dite « parisienne » est plus vivante. Au hasard des jours, on voit Michel Renault, retour de Russie, à sa descente d'avion, l'élection de miss Bac ou le vernissage des trésors du musée de Caen à la Galerie Charpentier, et puis, surtout, le sport, avec beaucoup de fidélité.

Les émissions sportives sont particulièrement réussies et la retransmission de Suède-Brésil de football ou du départ des « 24 heures du Mans » justifie et même glorifie l'existence de la T.V. aux yeux de la moitié au moins de la population. Le jeudi, j'eus donc encore droit à dix minutes de football, à un vieux film américain doublé avec Ginger Rogers, à une rétrospective des expositions qui précédèrent celle de Bruxelles. Emplie d'un pâté de connaissances hétéroclites, étourdie comme après une journée où l'on a vu trop de monde, ma tête bourdonne. Enfin j'éteins. Il fait délicieusement noir.

Forcer les entrées

Au bout de huit jours, le bilan des émissions de T.V. ne s'inscrit pas sur un mode aussi pessimiste.

« Les dernières volontés » d'Alfred Hitchcock, cuisant dans une grande bassine, goûtant son propre jus, en attendant d'être mangé par les cannibales, fut un remarquable moment de la T.V. Cette séquence de vingt-cinq minutes présentée par Hitchcock lui-même a montré tout ce que le petit écran pouvait apporter d'humour et d'intelligence à un spectacle.

Le « Magazine du temps passé » est fait de vieilles bandes d'actualités, de réminiscences historiques. C'est un « ce mois-là » animé qui reporte en arrière de façon amusante ou frappante.

« Le danger est leur destin », d'Igor Barrère, enquête-reportage sur la peur, fut aussi une émission attrayante. C'est une bonne idée d'entraîner le téléspectateur sur les pas du journaliste, de le faire pénétrer dans la salle de chirurgie, dans la cage aux lions ou dans la mine pour demander au praticien, au dompteur ou au mineur ses impressions secrètes. Tout ce qui permet au téléspectateur de pénétrer grâce à la T.V. dans un monde fermé, inconnu, insolite, tout ce qui lui donne la possibilité de forcer les « entrées interdites » est gagné d'avance.

« Lecture pour tous » est le type même de ce genre d'émissions. Les livres présentés par leurs auteurs semblent tous excellents et gardent assez de mystère pour qu'on ait envie de les lire.

Hélas ! reste le chapitre des émissions de variétés ! Présentés avec une grande indigence, ou dans le style

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet. Bal. 72-44
JEAN VALLIN

FOLIES PIGALLE
THEATRE - CABARET
Le plus beau, le plus riche de Paris
LA SENSATIONNELLE REVUE
de STRIP TEASE
« POUPEES A GOGO »
Attractions internationales
Mat. 15 h. - Soir. 21 h. 30 et 0 h. 30
Place Pigalle - TRU. 25-56

Restaurants

CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT..

DRAP D'OR DINERS SPECTACLE
Revue, Strip Tease, Attractions
58, rue Bassano - ELY. 04-31

LES PETITS PAVÉS Dîners - Soupers de 20 heures à 3 heures
4, rue Bernard-Palissy (Saint-Germain) - LIT. 99-58

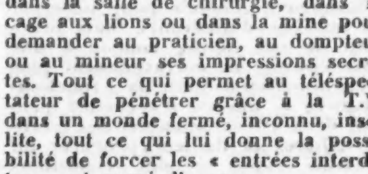
LIDO ELY. 11-61 UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ELY. 11-62 21h. DINER DANSANT 23h. LA REVUE
LIDO "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Fradey

MOCAMBO **** 12, r. Marignan ELY. 58-64
DINERS-SPECTACLE JOCELYNE JOCYA

LA PAGODE 57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Le Septième Sceau
d'Ingmar BERGMAN v. o.
13e SEMAINE

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
3e mois - SOMMARLEK
JEUX D'ETE - v. o. d'I. BERGMAN



PROMENADES PERMANENTES
de 9 h. 30 à 21 h. 45
NUITS ILLUMINEES
WEEK END AU LONG COURS
SOIRÉES du 14 JUILLET
LOCATION POUR RESTAURANT
Renseignements : BAL. 96-10

« bonne franquette », des numéros se succèdent sur fond de toile cirée ou de paravent chinois. On y prend un malheur extrême.

Les bêtes savantes

Il y a aussi les émissions de jeux, qui font fureur. Il est assez fascinant de voir comment un photographe de Lille peut consacrer sa vie à Courteline, un chef de service de la préfecture de police à l'aquariophilie, ou une monitrice de gymnastique à Brueghel l'Ancien.

Si ce n'était la gentillesse de Pierre Sabbagh qui interroge les candidats du « Gros Lot », les êtres humains prendraient facilement l'apparence de bêtes savantes faisant leur tour de cirque.

« Télé-Match », basé sur le même principe des questions-pièges, des primes qui se multiplient comme le grain de blé sur l'échiquier de l'Ancien Testament, raffine le jeu avec un certain sadisme. Les jambes peuvent sauver la tête, mais le malheureux professeur de géographie, qui devait accomplir sous la pluie un certain « temps » à bicyclette comme punition, pour n'avoir pas su l'âge moyen de la vie de la population hindoue, n'était plus qu'un cobaye. Jusqu'où irait-il ? De toute façon, pas plus loin que le voudrait la T.V. Il est toujours possible de trouver une question impossible.

Une amie encombrante

La T.V. chez soi, c'est un peu comme ces personnes collantes avec lesquelles on n'ose pas se brouiller définitivement. La T.V. distrait, c'est sûr. Même un peu trop. Elle accapare. On avale tout, puisque le meilleur peut toujours arriver. La T.V. est tyrannique. Plus de libre arbitre dans ces loisirs dirigés. Impossible de choisir. Il n'y a qu'une chaîne. Il faut consommer le menu.

Vous me direz que personne n'est obligé de manger tout. Soit, vous prenez vos distances. Vous décidez : « *Je ne verrai que les émissions qui me plaisent.* » Bien, mais alors vous devenez esclave de l'horaire. Votre vie s'organise autour de l'émission dramatique du mardi 21 heures et de « 36 Chandelles » lundi 20 h. 45.

Alors vous prenez vos grandes distances, et vous pensez : « *Je ne regarderai la T.V. que lorsque je n'aurai rien d'autre à faire* ». Vous tombez une ou deux fois sur la démonstration de la recette du goulasch ou sur une visite dans un haras de Normandie. A moins d'être gourmet ou turfiste, âgé, solitaire ou malade, vous ne regarderez plus jamais ce diabolique instrument qui vous met à sa merci.

Huit jours devant la T.V. comme un chien de garde, c'est évidemment une position un peu fausse pour juger. Après cela on ne peut faire autrement qu'aboyer.

MICHELE MANCEAUX.

VIERGE ÉLANCÉE DU XVII[e]
Elle vous attend en forêt d'Argonne.

JAZZ

Un festival qui s'annonçait mal...

LE Festival de Jazz s'est enfin ouvert, à Cannes, mardi soir.

On n'y croyait presque plus : pagaille, confusion, défections de dernière heure, démentis, scandales, campagnes de presse, etc. Deux questions : Qui viendra ? Qui ne viendra pas ? Résumons : pas assez d'argent pour afficher de grands noms, Armstrong par exemple, ou Duke Ellington, qu'on espère en France depuis des années. Des tergiversations surprenantes concernant la sélection de musiciens français — Yvonne Blanc, organisatrice, mais qui n'est pas ce que le jazz français compte, en tout sens, de mieux inspiré, y serait pour quelque chose...

En définitive, les nouveaux venus seront rares. On retrouvera, côté américain, le J. A. T. P. (Jazz at the Philharmonic) tel qu'à Pleyel il y a un mois et le M. J. Q. (Modern Jazz Quartet) tel qu'en lui-même. Côté français, tout le monde pratiquement, sauf, on se demande pourquoi, Persiany, Vasseur et Paquinet, ces deux derniers pourtant se consolant, et nous consolant, au « Palm Beach », qui n'est pas si loin.

Ce qu'on attend surtout, et ce dont on attend quelque chose, c'est d'abord la soirée de vendredi, concert « Nouvelle-Orléans ». Teddy Buckner à la trompette et Vic Dickenson au trombone, pour la première fois en France, avec les très connus Sidney Bechet, Albert Nicholas, Joe Turner, Sammy Price, Arvell Shaw et J. C. Heard, risquent de transformer cette manifestation en un triomphe du « Vieux Style » — auquel s'associeront aussi Claude Luter, André Reweliotty et Maxim Saury, rattrapé « in extremis ».

Vendredi soir, Donald Byrd, trompette, et le trio Bobby Timmon, avec Doug Watkins, basse, et Art Taylor, drums, apporteront en France, pour la première fois encore, l'écho du très jeune jazz contemporain.

Le même soir, une association très attendue, celle du Modern Jazz Quartet et du Jazz Groupe de Paris, réunira les noms de deux arrangeurs célèbres et complices : l'Américain John Lewis et le Français André Hodeir.

Cette prestation originale a toute chance de constituer le clou de ce festival — pour ceux qui savent écouter — plutôt que les duels de trompettes, pianos, saxophones, qu'on nous annonce pour la clôture.

FRANÇOIS MALLET.

EXPOSITIONS

Au hasard des routes

DECENTRALISATION d'été : comme chaque année, des expositions sont organisées un peu partout en France à l'occasion des grandes vacances. Les musées, les marchands, les collectionneurs prêtent leurs toiles pour que le public de province puisse les voir. Et les Parisiens ne sont pas les moins intéressés, puisque, devenus touristes, ils ont enfin le temps de flâner comme les vrais amateurs.

Au hasard des routes qui mènent vers le Nord, le Sud-Ouest et le Midi, nous avons relevé cette semaine quelques-unes des expositions qui justifient un arrêt, et, au besoin, un crochet :

● ERMITAGE DE SAINT-ROUIN (Meuse) en forêt d'Argonne : statues d'art populaire religieux du XII[e] au XVIII[e] siècle, provenant des communes de la Marne, de la Meuse et des Ardennes. Une heureuse réhabilitation du génie populaire (*jusqu'à fin août*).

● METZ (*jusqu'au 15 août*) et CALAIS (*du 15 août au 15 septembre*) : le « Miserere » de Rouault (*Musée municipal*).

● DIEPPE : rétrospective Corot (*Musée municipal, jusqu'à fin septembre*).

● ANNECY : la sculpture, de Rodin à Germaine Richier (*Musée municipal, jusqu'au 15 septembre*).

● LIMOGES : « Les Miaulétous et leurs amis ». Les « Miaulétous » sont les habitants de Saint-Léonard-de-Noblat, localité limousine dont Henry Kahnweiler, l'un des grands « inventeurs » de la peinture moderne, est citoyen d'honneur. Presque tous ses « poulains » ont été les hôtes de Saint-Léonard. Et notamment Suzanne Roger, André Beaudin, Elie Lascaux, dont les toiles entourent le portrait de Kahnweiler par Picasso. (*Musée municipal, jusqu'au 14 septembre*).

● CLERMONT-FERRAND : Relevé des fresques romanes d'Auvergne (*Musée municipal, jusqu'au 20 juillet* (1).

● ALBI : Berthe Morizot, dont on sait qu'elle figure, au premier plan, sur le fameux «Balcon» de Manet, mais qui est aussi l'un des impressionnistes les plus importants. Les expositions de l'ensemble de son œuvre sont rares (*Musée Toulouse-Lautrec, jusqu'à fin août*).

● CÉRET : Picasso (*Musée d'Art Moderne, jusqu'à fin septembre*).

● AIX-EN-PROVENCE : Plus de cent toiles de Jongkind et Boudin. Les « Maîtres de la lumière grise » au pays de Cézanne. (*Galerie Blanc, 44, cours Mirabeau, jusqu'au 15 août*).

● MARSEILLE : Modigliani. Les meilleures toiles qui figuraient à l'exposition de la Galerie Charpentier, avec, en plus, des dessins et des sculptures qui donnent une idée complète d'une œuvre dont les pièces principales ne seront pas de nouveau réunies d'ici longtemps (*Musée Cantini, jusqu'au 15 juillet*).

(1) Sur les églises auvergnates vient de paraître un excellent ouvrage illustré d'André Gybal : « L'Auvergne, berceau de l'Art Roman ». (*Ed. de Bussac, Clermont-Ferrand.*)

GALERIE LOUIS CARRÉ
GILIOLI
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
MANESSIER
AQUARELLES

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

GALERIE MAEGHT
« SUR QUATRE MURS »
BONNARD, MATISSE, BRAQUE, CHAGALL, KANDINSKY, BRANCUSI, LEGER, MIRO, GIACOMETTI, PICASSO, BAZAINE, TAL COAT

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

BIEDERMANN et HOTZ : deux pièces de Max Frisch par la Schauspielhaus de Zurich : deux courtes pièces peu accessibles au public qui ne comprend pas l'allemand, et dont l'humour est d'ailleurs probablement intraduisible en humour français. Mais une bonne mise en scène expressionniste, et de très bons comédiens : MM. Gustav Knuth, Boy Gobert, Mme Elsbeth von Ludinghausen. (*Au Théâtre des Nations.*)

CINEMA

L'HOMME QUI TUA LA PEUR : Un noir américain (joué par le grand acteur Sidney Poitier) apprend la dignité humaine à un blanc. (*Biarritz, Richelieu, Gaumont-Palace.*)

LA CITÉ DISPARUE : De Tombouctou au cœur du Sahara via Hollywood en folie. (*Raimu.*)

L'ODYSSÉE DU SOUS-MARIN « NERKA » : Clark Gable, Burt Lancaster à bord d'un submersible U.S. de premier choix. (*Berlitz, Wepler-Pathé.*)

UN AMÉRICAIN BIEN TRANQUILLE : Un film de J.-L. Mankiewiez d'après le roman de Graham Greene qui se déroule à Saïgon pendant la guerre d'Indochine. (*Ermitage, Max-Linder, Vedettes, Images.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

LE BAL DES MAUDITS : La guerre comme si vous la faisiez du côté nazi avec M. Brando, du côté américain avec M. Clift. (*Bonaparte, Rieflets.*)

LES BALLETS BOLCHOI : Si vous ne les avez pas vus à Paris. (*Ursulines.*)

L'ASSASSIN HABITE AU 21 : Fresnay dans le premier film de Clouzot. (*Rex-Colonie.*)

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : Une évasion réussie sous l'œil aigu de Robert Bresson. (*Vézelay.*)

L'ETERNEL RETOUR : Première apparition de Jean Marais. (Scénario de Jean Cocteau). Ce grand amour un peu légendaire fut un succès pendant la guerre. (*La Fayette, Montcalm.*)

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS : Pabst traduit à l'écran l'œuvre de Bertolt Brecht, Florelle y est inoubliable. (*Studio Bertrand.*)

RENDEZ-VOUS DE JUILLET : La jeunesse d'après guerre guettée par Saint-Germain-des-Prés et analysée par J. Becker. (*Caméra, Royal Maillot.*)

SOURIRES D'UNE NUIT D'ÉTÉ : Un chassé-croisé teinté d'humour et d'érotisme. Le plus « souriant » film de Bergman. (*Cardinet.*)

LA BLONDE ET MOI : Tashlin fait une caricature comique de la T.V. et des chanteurs de charme. (*Studio Raspail.*)

GILDA : pour retrouver Rita Hayworth, idole des G.Is. (*Actua Champo.*)

L'HOMME TRANQUILLE : L'odyssée d'un ex-champion de boxe décrite avec la sûreté de John Ford. (*Champollion.*)

MAIS QUI A TUÉ HARRY ? Une longue histoire de cadavre que le talent de Hitchcock rend passionnante. (*Ranelagh.*)

NINOTCHKA : Vues par Lubitsch., les premières relations Est-Ouest. avec Greta Garbo, agent soviétique à Paris. (*Celtic.*)

TORO : pour les aficionados. (*Acacias.*)

QUAND PASSENT LES CIGOGNES. — Le souffle d'Eisenstein et de Poudovkine retrouvé. (*Broadway, George-V, Vendôme.*)

LA SOIF DU MAL. — Le volcanique dernier film d'Orson Welles, poète maudit. (*Publicis.*)

MON ONCLE. — Jacques Tati fait en pointillé la satire du modernisme et crée un ton comique absolument original. (*Colisée, Marivaux.*)

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI. — En un mot, un chef d'œuvre. (*Monte-Carlo, Agriculteurs.*)

JEUX D'ÉTÉ. — Pourquoi le bonheur est-il toujours aussi éphémère que l'été ? Bergman décrit l'un de ces bonheurs morts à l'automne (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

LE SEPTIÈME SCEAU : Pourquoi sommes-nous sur terre ? Qu'est-ce que la mort ? A ces éternelles questions, Ingmar Bergman, par la bouche d'un chevalier du moyen âge, tente de répondre. (*Pagode.*)

L'EQUIPÉE SAUVAGE. — Un des films les plus importants de ces dix dernières années. Laslo Beuedek fixe dans les yeux de Marlon Brando l'angoisse de la jeunesse. (*Napoléon.*)

FANTASIA. — Par Walt Disney, la grande parade des animaux sur fond de grande musique. (*Plaza.*)

ET DIEU CRÉA LA FEMME. — La naissance de B. B. (*Scarlett.*)

AU THÉATRE

PLUS GRANDS MORTS QUE VIVANTS

par ROBERT KANTERS

ELECTRE
de Jean Giraudoux.
L'ECOLE DES FEMMES
de Molière, par la compagnie Jean Deninx, en hommage à Louis Jouvet, au Festival de Blois.

A deux pas du château où Henri III devant le cadavre de Guise se serait écrié : « Mon Dieu qu'il est grand, il paraît encore plus grand mort que vivant ! », ce n'était pas une mauvaise idée d'organiser le Festival de Blois pour rendre un digne hommage à ces morts dont la taille nous préoccupe, Louis Jouvet et Jean Giraudoux.

Tandis qu'à Paris, on publie deux ouvrages posthumes de lui, « Portugal » et « La Menteuse » (dont on a lu ici (1) la partie dramatique, « Les Gracques ») Giraudoux est avec Shakespeare l'auteur le plus joué de nos festivals d'été: «Amphitryon» à Bellac, « Sodome et Gomorrhe » à Lyon, « Electre » à Blois : comme la rampe à la Comédie des Champs-Elysées ou à l'Athénée, les étoiles s'allument dans le ciel de France, et les personnages de Giraudoux se mettent à marcher entre la colline de Fourvière et le château endormi aux bords de la Loire. Il a grandi, si on en juge à l'ombre qu'il projette ou à la lumière qu'il suscite. Est-ce cela que l'on appelle l'immortalité ? ou bien s'agit-il d'une immortalité de commande, et est-ce sa façon à lui de devenir académique ? Je n'oserais en décider. En écoutant la prose admirable d' « Electre » dans la cour toute classique de l'ancien évêché de Blois, je découvrais à nouveau que Giraudoux est de ces écrivains dont on pense : « Comme cela est bien dit » avant de penser : « Comme ce qu'il dit est vrai ». Et comme les formules ne sont plus neuves, elles risquent de paraître moins efficaces. Mais si elles ne sont plus neuves, c'est parce que nous les avons beaucoup écoutées. Créée en mai 1937, « Electre » est aujourd'hui tout juste majeure : et son grand mérite est d'avoir bien tenu compagnie, d'avoir appris beaucoup de choses à ceux qui atteignaient leur majorité au moment de sa naissance.

Le texte que les comédiens de M. Deninx nous restituaient avec joie et avec piété, il faut l'entendre deux fois : avec nos oreilles ordinaires qui jouissent de son élégance, de son esprit, de sa musique. Et puis il faut l'entendre avec les oreilles du dedans : Giraudoux, ce n'est pas Bernanos, ou Malraux, ou Mauriac, le théâtre de Giraudoux, ce n'est pas le théâtre de Brecht, et c'est même le contraire du théâtre de Beckett ou d'Ionesco. Mais que l'on entende bien ce qui se dit dans l'étroite marge entre la fatalité et la littérature où Electre plus qu'aucun autre personnage est enfermée, et je crois qu'on y trouvera l'effort le plus intelligent et le plus passionné pour parler du bonheur de l'homme d'une façon qui ne soit pas médiocre et en même temps des plus hautes vertus de l'homme d'une manière qui ne soit pas inhumaine.

L'équation du bonheur

Chaque fois que dans la politique, et dans la vie, le moment reviendra de chercher l'équation exacte du bonheur et de la grandeur, l'œuvre de Giraudoux sonnera midi. Et après tout, Henri III était présomptueux, ce n'est pas dix minutes, ni dix ans, ni quinze ans après la mort d'un homme que l'on sait s'il restera plus grand mort que vivant.

Pour Louis Jouvet, il a ses chances. Une exposition de portraits, d'autographes, d'affiches, de maquettes au château, une rétrospective de ses principaux films, la reprise de deux de ses grands succès au festival. Jouvet était bien servi. Les mises en scène de M. Deninx adaptaient les mises en scène originales au plein air avec beaucoup d'intelligence. Dans le jeu de M. Jacques Mauclair (le mendiant d' « Electre ») et dans celui de M. Robert Murzeau (Arnolphe), que de souvenirs, mais bien assimilés.

« En attendant que dans la nomenclature théâtrale, on appelle les Jouvet ceux auxquels il lèguera son emploi... » écrivait un jour Giraudoux : M. Murzeau en particulier l'a compris, et il a joué les Jouvet comme un emploi, fidèlement, mais sans esclavage, évitant certaines profondeurs dans le chagrin où il était dangereux de suivre le maître, n'évitant peut-être pas assez certaines grosses astuces du Robert Murzeau qui ne joue pas tous les jours du Molière, tant s'en faut...

Autour d'eux les rôles principaux étaient tenus d'une manière plus qu'honorable : M. René Arrieu, digne et juste dans ce méchant par bon sens, Egisthe ; Mme Lise Delamare, Clytemnestre à peine un peu bourgeoise; M. Michel Paulin dont l'emploi est les « Jean-Pierre Aumont » et qui pourrait y réussir ; Mlle Annie Lavedan, Electre intelligente et fine, à peine un peu sèche dans la voix et dans le jeu. Et il ne faut oublier ni Mlle Geneviève Fontanel, fort belle personne qui vient de réussir brillamment au Conservatoire et que nous retrouverons au Français l'an prochain, ni Mlle Anna Toniotti qui n'avait pas été très bonne en Agnès à l'Athénée et qui a pris ici une éclatante revanche.

Les autres mériteraient d'ailleurs d'être nommés : disons qu'ils n'étaient pas indignes de revêtir les costumes de Christian Bérard et que les deux nuits, douces au point que les « festivaliers » n'eurent guère besoin de leurs manteaux et de leurs fourrures, semblaient apporter aux vivants la bénédiction des grandes ombres...

(1) Voir « L'Express » n° 362 du 22 mai.

AU CINÉMA

"L'HOMME QUI TUA LA PEUR"

par SIMONE DUBREUILH

Un film de Martin Ritt (Raimu)

« IL existe deux sortes d'hommes, les hommes de dix pieds de haut (approximativement 3 m 30) et les larves ! Il faut forcément choisir entre les uns et les autres. Il faut forcément être l'un ou l'autre », déclare le docker noir de New York, Tommy Tyler, au jeune docker blanc, Axel North, déserteur de l'armée U.S., que maltraite et terrorise le contremaître Malik.

« A man is ten feet tall » (Un homme de 10 pieds de haut) est d'ailleurs le titre original anglais de ce film très beau, très dur, très humain signé de l'auteur des « Sensuels », Martin Ritt, et qui a remporté, à Bruxelles, le prix du Chevalier de La Barre (titre suffisamment explicite).

Une querelle d'homme

A première vue, mais à première vue seulement, on pensera à un démarquage de « Sur les quais », le très fameux, mais très douteux, film d'Elia Kazan.

En réalité, le film de Ritt est un anti-« Sur les quais ». Une œuvre rebelle. Une œuvre sans Dieu.

« Sur les quais » s'achevait, en effet, sur un invivable « modus vivendi » proposé par le prêtre. En fait, aucun litige n'était tranché ; l'antagonisme demeurait latent ; les plaies restaient saignantes.

Ici, au contraire, c'est l'homme et l'homme seul, qui vide sa querelle avec ceux qui l'exploitent, sans recours à aucun médiateur, sans que les mobiles de ses actes soient graissés aux saintes huiles.

Ici, l'homme domine sa peur — peur de soi-même, peur de l'autorité constituée, peur du châtiment, peur de perdre sa mauvaise place, peur des tribunaux — pour ne plus être une simple larve parmi d'autres larves, mais une cible de 10 pieds de haut !

« L'Homme qui tua la peur » est important à plusieurs degrés.

Parce qu'il est un document réaliste sur la vie des dockers, sur le port et dans les quartiers où ils habitent, sur le pouvoir des syndicats, la tyrannie des contremaîtres ; parce qu'il ne choisit pas pour messager de la vérité, du courage, de la dignité, un blanc, mais un noir. Un noir qui a cessé d'avoir le complexe de sa peau. Un noir qui traite d'égal à égal avec les dockers blancs. Un noir dont l'univers est bâti sur l'amitié, l'homme, ses droits et ses devoirs. Parce qu'il fait mourir, au service de ces droits et de ces devoirs, ce même noir. (Tommy sera assassiné à coups de crochet à décharger les balles de marchandises, pour avoir pris parti pour Axel contre Malik.)

Parce que le vaincu c'était, au départ, le jeune blanc et que sa rédemption il la devra à Tommy, à Tommy seul, à Tommy mort !

Et tant pis si, faisant face, on est soi-même écrasé, emprisonné, jugé pour assassinat. Alors Axel provoquera et tuera Malik puis se constituera prisonnier.

Le film de Ritt apparaît donc comme une grande leçon de dignité humaine antiraciste.

Mais il n'est pas que cela.

C'est un très beau film de vrai cinéma réalisé par un homme qui est de la lignée des Brooks, Huston, Dassin, Kubrick.

Ici, l'image prime le mot, le visage prime tout. En l'occurrence les deux visages de Sidney Poitier et de John Casavetes.

Sidney Poitier est ce jeune acteur noir que nous avons découvert dans « Le Carnaval des Dieux ». Pas un noir charmeur, aux dents blanches, broyeur de calypsos, pas un Harry Belafonte. Non, un noir comme les autres. Un noir américain tel que nous imaginons les héros de Langston Hughes. Un noir à la jeunesse misérable qui a réussi à rejeter honte et colère de sa peau et a fait de cette peau sa fierté, son orgueil, sa joie.

Sidney Poitier est un acteur-né. On aurait bien plutôt envie d'écrire : un homme qui saurait exprimer tous les moments de sa condition, sans jamais jouer !...

Ne fût-ce qu'à cause de Sidney Poitier, il faudrait voir « L'Homme qui tua la peur ».

Mais John Casavetes est, lui aussi, un acteur dépouillé et vrai.

Sans aucun doute : un très grand film-confession américain de plus, car — ne nous y trompons pas — le film de Ritt est transparent : Axel North, le déserteur, c'est l'Amérique blanche tout entière face au racisme, face aux agents provocateurs du racisme...

Mieux que les bandes dessinées

Pour « La Cité disparue », film américain en Technirama, Cinémascope et couleurs, la disparition seule apparaît, en effet, à conseiller. L'inénarrable aventure, débutée à Tombouctou — avec corruption d'un légionnaire français chef de la police — d'une prostituée apatride, d'un cow-boy transplanté devenu guide au Sahara et d'un Français chercheur de nécropole (ce dernier découvrira le squelette de son vénéré père licencieusement enlacé au squelette d'une femme sûrement de mauvaise vie et en concevra une grande amertume), cette aventure désopilante paraîtra puérile même aux amateurs de bandes dessinées !

Tout désert égal d'ailleurs, c'est aussi prétentieux, bien plus mauvais mais aussi bien plus drôle que « Œil pour œil ».

HOMMES

Georges Duveau

G. DUVEAU qui vient de mourir prématurément (il était né en 1903) était un des seuls représentants d'une lignée d'historiens qui remonte à Michelet et à Saint-Simon.

Sans doute la richesse de son tempérament d'écrivain tenait-elle à ses origines : avant de se consacrer à la science, il avait été un artiste. En 1921, il fondait « L'Œuf dur », revue surréalisante, avec Pierre Naville et Gérard Rosenthal. Puis il publia un roman-bilan de l'autre après-guerre : « Le Testament romantique ».

On y voyait un héros desséché et bavard : le modèle de ce personnage échappa à la littérature, devint le chef d'une grande unité militaire en Indochine et n'a pas cessé de faire parler de lui !

Sans courir à la poursuite de son personnage, Duveau entra dans le journalisme et participa en 1932, avec E. Mounier et G. Izard, à la fondation d' « Esprit ». Déjà, pourtant, il accumulait les documents pour sa thèse justement classique aujourd'hui : « La Vie ouvrière sous le Second Empire ».

Un historien non marxiste

« *Sachons user sagement de l'histoire. Un rationalisme qui nous coupe de nos racines est périlleux* », disait Duveau, voulant par là retrouver le sens d'une méthode scientifique qui ne dessèche pas le passé.

Son projet était plus vaste encore : derrière cet historien professionnel qui, aidé de son ami le poète Jean Follain, recherchait et publiait des biographies étranges, se cachait un des rares philosophes de la société qui se réclamassent de Proudhon. Dans une époque où les proudhoniens avaient une sorte de honte devant les marxistes, il sut rappeler que l'histoire ne s'intégrait pas tout entière dans des schémas rationnels, que le vieil Hegel n'avait, après tout, qu'ébauché une caricature du monde.

C'est pour cela qu'il préparait un grand ouvrage où il devait réhabiliter l'Utopie, c'est-à-dire le socialisme escamoté par les marxistes. Cette «Sociologie de l'Utopie » répondait curieusement aux tentatives des jeunes philosophes polonais dégoûtés du marxisme par ses conséquences staliniennes. Il vécut assez pour voir qu'il avait eu raison de chercher dans cette voie mal défrichée où il fait figure de novateur.

MÉMOIRES

Documents secrets

par Franz Hellens. Ed. Albin Michel. 409 pages. 1.350 fr.

LES Mémoires que M. Franz Hellens publie sous le titre de « Documents secrets » ont été écrits à trois époques différentes. Une édition de la première partie a même été faite en 1931. Maintenant, cette « histoire sentimentale de mes livres et de quelques amitiés » s'étend sur un demi-siècle. Les trois phases, très distinctes par le ton, ne nuisent pas à l'impression d'ensemble.

Le portrait, perpétuellement mouvant, que l'auteur fait de lui-même, de son évolution morale et de son œuvre, suffirait à rendre ces Mémoires intéressants, mais les pages consacrées à la « Nouvelle Revue Française » et à quelques écrivains sont d'un grand mémorialiste.

Il devint, en effet, l'ami intime de Jean Paulhan et de sa femme. André Gide, Schlumberger, Fargue, Claudel, Drieu, Eluard, Benda, venaient avec plus ou moins de régularité et conversaient sans emphase et à voix basse pour ne pas déranger le travail de Paulhan, lequel ne participait aux discussions que de temps à autre.

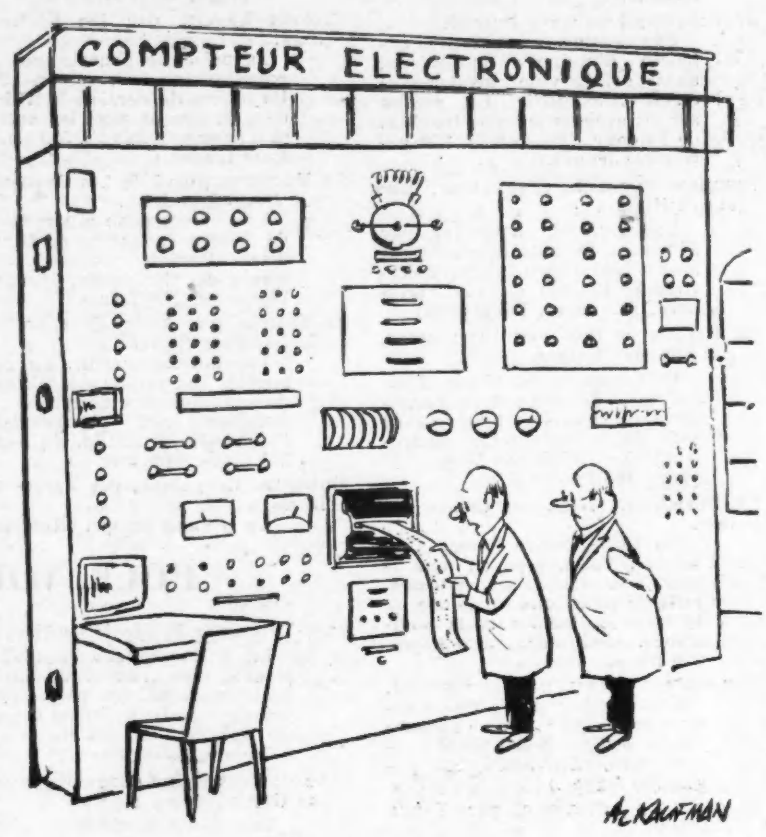
Plus encore que les hommes, M. Hellens analyse avec précision et clarté le rôle de la « Nouvelle Revue Française » et ses chances de survie dans l'esprit des générations à venir. Selon lui, le grand mérite de cette revue fut de refléter sincèrement son époque sans lui donner de directives. Aucun système ne présidait aux choix des dirigeants. Certains accusèrent la revue d'amateurisme et de dilettantisme, mais elle était assez forte pour mériter un peu le reproche et ne pas s'en porter plus mal.

M. Franz Hellens résume son impression par cette formule :

« *Tout ce qui est sorti de la « Nouvelle Revue Française » porte une marque, mais cette marque est invisible.* »

Les portraits d'écrivains dont ces Mémoires sont parsemés retiennent l'attention parce qu'ils sont étudiés en profondeur à la suite de réflexions mûries à loisir, dénuées de brillant, mais riches de substance. M. Franz Hellens décrit un Jouhandeau célibataire et un Jouhandeau nouvellement marié, Maurice Maeterlinck à Nice en 1917, André Malraux racontant à quatre collaborateurs de la « Nouvelle Revue Française » son prochain roman, « La condition humaine ». Il voit dans cet écrivain un homme qui a décidé de se surpasser et qui, s'il joue un rôle, entend le jouer dangereusement.

Enfin, M. Franz Hellens lui-même forme le centre de ces Mémoires. Cet écrivain connu n'a pas eu de succès auprès du grand public et c'est dommage. Sa vieillesse est un des plus beaux exemples de notre littérature : il suffit, pour s'en persuader, de constater qu'il a publié depuis quinze ans ses livres les plus importants : « Moreldieu », « Naître et mourir », « Lhomme de soixante ans » et, surtout, « Mémoires d'Elseneur ». Ces Mémoires donnent à l'œuvre entière un couronnement digne d'elle.



« Il demande des vacances. »

(Saturday Review of Literature.)

ESSAIS

Le poids de l'Afrique

par Charles-Henri Favrod. Ed. du Seuil, 416 pages, 990 francs.

UN proverbe, une anecdote, une cataracte de descriptions impressionnistes : comme un tableau de Sisley, les touches multicolores s'organisent, c'est un pays d'Afrique qui naît sous vos yeux. Quelqu'un vous a pris par la main, vous a prêté son temps, sa sueur, ses yeux ; quelqu'un qui s'appelle Charles-Henri Favrod et que vous prenez tout d'abord pour un reporter extrêmement doué et averti.

Vous pénétrez, par exemple, de confiance au Kenya : « A l'aérodrome, tandis que j'attends la délivrance de mes bagages, j'avise encore les pancartes du temps des lois d'exception : *Mau Mau want your gun..., Wanted for murder..., Warning...* Vingt-cinq livres d'amende pour qui se fait voler son arme. Conseil : attachez solidement votre revolver à votre ceinture et, la nuit, gardez-le sous l'oreiller... » Vous allez habiter à l'hôtel qui « vient d'expulser une Italienne sous prétexte qu'elle avait le teint nègre », vous trouvez autour de vous, « en veste de velours ou de tweed, les faces rougeaudes et vulgaires des fermiers, avec leur rusticité de cow-boy ou de vaqueiro », que, tard dans la nuit, vous surprendrez « affalés sur leur lit, la bouteille à hauteur de main, la porte ouverte ».

Savons et pacotille

Pour vous, aidé par une érudition aussi vaste que discrète, c'est la perception du fait colonial, de la réalité africaine qui s'organise après la prise de contact impressionniste. Vous amassez des outils pour comprendre, pour interpréter ce que voient vos yeux éblouis. Le reportage s'amplifie, s'approfondit de retours en arrière, le fait local s'alourdit des actions qui convergent vers lui de continents lointains. Vous découvrez, par exemple, l'importance pour l'Afrique de l'histoire du savon, le trust Unilever (1.500 milliards de francs de chiffre d'affaires annuel, 250.000 employés) et la *traite* qui suce la moelle de l'Afrique occidentale. Vous découvrez que les maisons de traite contrôlent le transport maritime, l'exportation et la distribution ; qu'elles vendent en Europe, sept fois plus cher qu'elles ne les ont achetés, les produits végétaux africains, qu'elles font payer aux Africains les produits d'Europe (surtout la pacotille) le double de leur prix métropolitain, qu'elles rapatrient toujours leurs bénéfices gonflés des protections et des subventions gouvernementales.

Alors, les réalités observées cessent de vous paraître naturelles ; elles ont été instaurées : « La population africaine est maintenant tributaire, non seulement de la pacotille, mais aussi des vivres que vendent les maisons de commerce... Provoquant l'épuisement des terres et l'effritement des sociétés traditionnelles, la traite explique l'insuffisance de la production en quantité et en qualité. C'est cette économie paresseuse qui a contribué à faire de l'Afrique un pays pauvre, en même temps qu'elle accréditait l'idée de sa misère irrémédiable et de sa somnolence. »

Continuez, parcourez avec Favrod vingt pays ou régions d'Afrique : à travers mille visages singuliers, à travers des biographies, à travers les particularismes locaux (« il y a davantage encore d'Afriques que d'Amériques ») ; à travers des dizaines d'histoires émouvantes, révoltantes, exemplaires ou absurdes (tels les cinq milliards investis dans une usine à papier, une route et un port, en Côte-d'Ivoire, avant qu'on s'aperçût que le bois nécessaire n'existait pas dans la région), vous découvrirez à pied, en jeep, en camion ou en avion, les lignes de force d'un continent qui pèse sur notre destin du poids de ses richesses, de sa misère, de nos propres fautes et de ses espoirs qui pourraient être les nôtres.

M. B.

ROYAUMES ENSEVELIS

par

H. et G. SCHREIBER

Les rois des **palais crétois**, les rois guerriers de l'**Ararat**, les **Scythes**, les **Incas**, etc.

UN MAGNIFIQUE VOL. AVEC 40 HORS-TEXTE, SOUS JAQUETTE ILL. 1.500 Fr.

BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

ÉDITIONS SOCIALES

La vérité sur « le coup de Prague »

J. VESELY

PRAGUE 1948

Un volume de 264 pages, grand format : 700 francs

Chronique des journées de février 1948 en Tchécoslovaquie par un témoin

SERVICE DE VENTE :
24, rue Racine - PARIS (VI°)

VIENT DE PARAITRE

Aux Editions Présence Africaine

Robert BOUDRY
Jean-Joseph Rabearivelo et la mort
Préface de Jean AMROUCHE — Prix 400 fr.
et
Jacques-Richard MOLARD
Problèmes humains en Afrique occidentale
Prix 1.000 francs

17, rue de Chaligny - PARIS (12°)
DORian 38-39

INITIATIVE D'UN ÉDITEUR POUR RÉDUIRE LE PRIX DES LIVRES

La vie augmente et bien peu de personnes ont, en 1958, les moyens d'acquérir fréquemment des livres et encore moins de se constituer un fond de bibliothèque. C'est précisément pour satisfaire aux exigences d'économie du public, que la Bibliothèque Mondiale a entrepris d'imprimer sur ses propres presses des ouvrages de premier plan, et de les vendre directement au Lecteur.

La Bibliothèque Mondiale met à votre disposition des centaines d'œuvres consacrées, adaptées à tous les goûts, appartenant à la plus authentique littérature classique et moderne, française et étrangère. Les prix défient toute concurrence. C'est ainsi qu'un volume relié de 250 pages, illustré, présenté avec raffinement, avec une typographie recherchée, vaut 300 francs.

Ecrivez à la Bibliothèque Mondiale, 8, rue de Berri, à Paris (8°) (service EX-84). Contre 6 timbres seulement, vous recevrez un très bel ouvrage spécimen de cette collection et une documentation détaillée sur les volumes parus et à paraître.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Histoires anciennes

par Christian MEGRET

Ces histoires anciennes n'ont rien d'ancien que les thèmes bibliques malicieusement choisis par Christian Mégret : la Tour de Babel, Judith et Holopherne... Par un spirituel anachronisme, le mystère de la confusion des langues se trame au cours d'une exposition universelle. Quant à Judith, patriote intransigeante, avant d'aller affronter Holopherne, elle refuse le marché noir, et ne veut se nourrir qu'avec les rations réglementaires... On a dit dans un hebdomadaire : « Ces histoires sont aussi peu anciennes que ne l'étaient les contes de Voltaire... » Certes, mais les héros de ce dernier sont-ils VRAIMENT des ingénus ?

La seconde dans Rome

par Françoise DORIN

Geneviève déteste les compromissions. Lorsqu'elle rencontre Alain, le beau, le fier Alain, elle n'hésite pas à lier son existence à la sienne. Mais Alain est un homme... rien qu'un homme. Son succès à la télévision, à l'écran, font de lui une vedette. Et pour devenir célèbre, que de compromissions. Plutôt que d'être la servante d'un homme, qu'elle craint de mépriser, plutôt que de voir celui qu'elle aime faire risette à la gloire de carton-pâte, plutôt que d'être la seconde dans Rome, Geneviève préfère rester seule...

Françoise Dorin décrit avec malice un milieu qu'elle connaît bien, avec tendresse un personnage qui lui tient à cœur.

JULLIARD

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.... 780 F.

NICOLAS BERDIAEV
ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE SPIRITUELLE

"Une œuvre qui peut être placée sur le même plan que les Confessions de Saint-Augustin ou de J.-J. Rousseau."
Kenneth Walker (SUNDAY TIMES)

BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

CINQUANTE LIVRES

Le critique le plus sincère cesse de l'être lorsqu'on lui demande de dire publiquement quels livres il convient d'emporter en vacances. Il y a les amis, qu'il est bien difficile d'oublier... Il y a les ennemis auxquels il est bien fâcheux de donner prise en avouant certains goûts mal notés à l'intérieur du clan auquel on appartient.

Alors « L'Express » a décidé de jouer cette année le jeu de la vérité et de vous dire sans détour : « Voici cinquante

CEUX QUI LISENT L'ONT DÉJA LU

L'HOMME SANS QUALITÉS, par Robert Musil.
Un des chefs-d'œuvre du roman contemporain, enfin accessible au public français. (*Ed. du Seuil*, 4 volumes, 2.052 pages, 3.120 fr.)

JUSTINE, par Lawrence Durrell.
Une femme mystérieuse entourée d'hommes mystérieux, dans cette ville mystérieuse qu'est Alexandrie. Un roman sur les aspects les plus troubles de l'amour. (*Ed Corrêa*, 278 pages, 990 francs.)

PREMIERS PAS DANS LES NUAGES, par Marek Hlasko.
Une série de nouvelles par l'écrivain le plus original qui s'est révélé depuis la guerre derrière le Rideau de Fer. (*Julliard*, 192 pages, 540 francs.)

LE RETOUR DE PHILIPPE LATINOWICZ, par Miroslav Krleza.
Ce roman nous révèle l'importance de cet auteur yougoslave qui dresse un tableau sans pitié de la monarchie austro-hongroise. (*Calmann-Lévy*, 230 pages, 885 francs.)

LE MÉTIER DE VIVRE, par Cesare Pavese.
En 1950, Cesare Pavese s'est suicidé. Voici, tenu au jour le jour, le journal de ses angoisses, mêlé de réflexions sur la vie, la littérature, l'amour et la souffrance. (*Gallimard*, 328 pages, 990 francs.)

UNE PIÈCE AU SOLEIL, par John Braine.
L'auteur fait partie des « angry young men ». Braine raconte l'histoire d'un Julien Sorel contemporain. (*Ed. Stock*, 285 pages, 750 francs.)

LE CHIEN DE LA TERRE, par Vance Bourjaily.
L'histoire d'un savant atomiste américain qui abandonne son travail après Hiroshima pour expier. Une critique sereine et amère de l'Amérique. (*Stock*, 272 pages, 750 francs.)

LE DOCTEUR JIVAGO, par Boris Pasternak.
La Russie de ces derniers quarante ans, vue par le plus grand poète soviétique vivant et un des rares continuateurs de la grande tradition du roman russe. (*Ed. Gallimard*, 652 pages, 1.600 francs.)

JE NE SUIS PAS STILLER, par Max Frisch.
Un homme veut nier son passé. Mais, en le refusant, il est obligé de faire un retour sur soi-même. Un des meilleurs romans allemands publiés depuis la guerre. (*Grasset*, 400 pages, 1.260 francs.)

L'IMAGE DANS LE TAPIS, par Henry James.
Trois nouvelles, parmi les plus significatives, du grand romancier américain.) (*Pierre Horay*, 230 pages, 595 francs.)

LA SAISON DU SOLEIL, par Shintaro Ishohara.
Le « mal de la jeunesse » n'est pas une spécialité de l'Occident. L'auteur de ce roman a connu au Japon un succès comparable à celui de Françoise Sagan. (*Julliard*, 212 pages, 600 francs.)

PARABOLE, par William Faulkner.
Faulkner transpose l'histoire du Christ au vingtième siècle. Son roman se déroule dans les tranchées pendant la première guerre mondiale. (*Gallimard*, 488 pages, 1.450 francs.)

CITOYEN BRYCH, par Jan Otchenachek.
La prise de pouvoir par les communistes à Prague en 1948. Un roman de derrière le Rideau de Fer, pas comme les autres. (*Ed. Français Réunis*, 560 pages, 1.450 francs.)

LA MENTEUSE, suivi de LES GRACQUES, par Jean Giraudoux.
Un court roman et une pièce de théâtre inachevée de Giraudoux. Parfait, comme toute œuvre de Giraudoux. (*Grasset*, 240 pages, 750 francs.)

LE TRAITRE, par André Gorz, préface de Jean-Paul Sartre.
Une autobiographie. Un examen de soi implacable à l'aide de trois grandes doctrines : le marxisme, la psychanalyse, l'existentialisme. (*Ed. du Seuil*, 315 pages, 800 francs.)

MODERATO CANTABILE, par Marguerite Duras.
Un roman court, étincelan. Marguerite Duras raconte ce qu'elle veut, comme elle veut ; dit par sa voix, tout s'anime d'une existence troublante et singulière. (*Ed. de Minuit*, 156 pages, 600 francs.)

JE JURE DE M'ÉBLOUIR, par Evelyne Mahyère.
Histoire du violent amour qu'une jeune lycéenne porte à sa maîtresse de mathématiques, une pieuse jeune femme qui finit par entrer dans les ordres. Ce scandaleux sujet est traité avec une exceptionnelle violence spirituelle. Son auteur, Evelyne Mahyère, devait se tuer à vingt-huit ans, poussée par le goût de l'absolu. (*Ed. Corrêa*, 240 pages, 570 francs.)

LES PAROISSIENS, par Jean Cau.
L'histoire de Saint-Germain-des-Prés dans les années qui suivirent la guerre, mais aussi l'histoire d'une génération, déchirée par la politique. Un roman à la fois triste et drôle. (*Gallimard*, 248 pages, 850 francs.)

LES EMBUSCADES, par Roger Grenier.
La génération qui vient d'atteindre la quarantaine. Roger Grenier évoque cette nouvelle « génération perdue ». (*Gallimard*, 260 pages, 650 francs.)

POUR VOUS INSTRUIRE

BLOC-NOTES, par François Mauriac.
Les « Bloc-Notes » de « L'Express », une tranche d'histoire contemporaine, vue par le plus grand écrivain politique de notre époque. (*Flammarion*, 407 pages, 1.500 francs.)

PANORAMA DES IDÉES CONTEMPORAINES, par Gaëtan Picon.
Une vue d'ensemble sur l'évolution de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie et des sciences au cours de ce siècle. Textes choisis expliqués. (*Gallimard*, 793 pages, 1.500 fr.)

PLUS CLAIR QUE MILLE SOLEILS, par Robert Jungk.
L'histoire des bombes A et H. Non seulement un livre scientifique, mais aussi une étude humaine sur les crises de conscience des savants qui les fabriquèrent. (*Arthaud*, 320 pages, 1.300 francs.)

L'ALITTÉRATURE, par Claude Mauriac.
Une nouvelle littérature romanesque est en train de naître sous nos yeux. Une excellente introduction pour amateurs, une source de réflexion pour spécialistes. (*Albin Michel*, 260 pages, 640 francs.)

LE TALON D'ACHILLE, par Manès Sperber.
Où en est la gauche ? Ce problème jamais épuisé traité dans une série d'essais brillants, par un ancien communiste qui a beaucoup lu et beaucoup vu. (*Calmann-Lévy*, 260 pages, 770 francs.)

DE L'ALIÉNATION A LA JOUISSANCE, par Pierre Naville.
Une étude profonde sur le mouvement de notre société en transition du capitalisme au socialisme. (*Marcel Rivière*, 514 p., 1.400 francs.)

LES BOURGEOIS CONQUÉRANTS, par Charles Morazé.
L'histoire du dix-neuvième siècle, vue par un historien original qui montre, au lieu de l'image conventionnelle d'un bourgeois repu, celle d'un conquérant à travers cinq continents. (*Armand Colin*, 490 pages, 4.900 francs.)

LA JEUNESSE D'ANDRÉ GIDE, par Jean Delay.
Gide, jusqu'à l'âge de trente-six ans, étudié par un de nos plus célèbres psychologues. (*Gallimard*, 2 volumes, 608 et 684 pages, 1.500 et 1.650 francs.)

SOCIOLOGIE DE LA LITTÉRATURE, par Robert Escarpit.
Vingt-cinq millions de Français lisent. Mais que lisent-ils ? Pourquoi lisent-ils ? Qu'espèrent-ils trouver dans un livre ? L'auteur répond à ces questions délicates après une enquête approfondie. (*Presses Universitaires*, 128 pages, 180 francs.)

NAISSANCE D'ISRAEL, par Chaïm Weizmann.
Le créateur d'Israël et son premier président raconte la lutte pour la création d'un nouvel Etat. (*Gallimard*, 550 pages, 1.750 francs.)

LES JEUX ET LES HOMMES, par Roger Caillois.
Un examen sérieux et brillant de l'importance des jeux, de la marelle jusqu'aux machines à sous, dans les différentes civilisations. (*Gallimard*, 306 pages, 750 francs.)

LES LIVRES SECRETS DES GNOSTIQUES D'EGYPTE, par Jean Doresse.
Une découverte aussi importante que celle des manuscrits de la mer Morte sur une secte qui contesta longtemps au christianisme son pouvoir sur les âmes. (*Plon*, 392 pages, 990 fr.)

Jean Sulivan
une confession sincère et fiévreuse
LE VOYAGE INTERIEUR

"Ceux qui aiment le bon vieux style "comme dans la vie" où les personnages parlent pour ne rien dire, seront déçus, les autres trouveront ce livre brûlant et sympathique"
R. M. ALBARÈS

PLON

"Une œuvre remarquable pour la plénitude de l'inspiration. On y trouve développés sans aucune tricherie et affectation deux des thèmes les plus gâchés d'aujourd'hui : l'inquiétude religieuse et la jeunesse".
ROBERT POULET

POUR LES VACANCES

titres. Ils composent une liste hétéroclite, mais qui a cependant son unité : pour une raison ou pour une autre, ces livres valent d'être lus. Selon que vos goûts vous inclinent vers tel ou tel genre, vers la découverte ou vers le classique, vers le difficile ou vers le facile, voici des raisons d'opérer votre propre sélection. »

Ce choix de cinquante livres porte sur la saison 1957-1958, mais nous avons omis de mentionner les livres que « tout le monde » a déjà lus, tels les prix littéraires de fin d'année et tous les romans qui étaient en compétition pour les obtenir.

On pourrait aussi s'étonner du grand nombre de romans étrangers et des quelques rares romans français choisis. Mais il ne faut pas oublier que les romans français paraissent surtout en automne, alors que le printemps est consacré aux traductions.

SI VOUS AIMEZ LES VOYAGES

AKU-AKU, par Thor Heyerdahl.

Le héros du « Kon-Tiki » a fait l'exploration de l'île la plus mystérieuse du monde. Ses découvertes dépassent toute attente. Un livre qui intéressera aussi bien les amoureux du passé que les fanatiques de l'aventure. (*Albin Michel*, 352 p., 1.800 francs.)

POUR L'ITALIE, par J.-F. Revel.

Le brillant polémiste s'attaque à tous les préjugés, même aimables, qui font de l'Italie ce qu'elle n'est pas. Un drôle, un mordant accès de colère. (*Julliard*, 268 pages, 750 francs.)

LE GÉNIE DES LIEUX, par Michel Butor.

Tous ceux qui ont aimé « La Modification » (prix Goncourt), qui rêvent de l'Orient désert, de la poussière grecque, goûteront ce livre. Salonique, Cordoue, Ferrare, Louqsor... Michel Butor y fait la lecture : celle de l'espace où nous vivons. (*Grasset*, 224 pages, 690 francs.)

JOURNAL DE BORD DE JEAN DE LÉRY, 1557.

Journal de bord d'un protestant qui s'embarque de Honfleur en 1555 pour rejoindre le Brésil. Jean de Léry se révèle avant la lettre un extraordinaire ethnologue et un savoureux écrivain. (*Editions de Paris*, 418 pages, 970 francs.)

VOYAGE EN OCCIDENT, par Wou Tch'eng-Ngen.

Ecrit au seizième siècle, cette Odyssée chinoise est aussi passionnante que celle de l'Occident, une lecture inépuisable pour jours pluvieux. (*Ed. du Seuil*, 2 vol., 932 pages, 3.900 francs.)

A LA DÉCOUVERTE DE L'ARABIE, par Jacqueline Pirenne.

Un pays à peine connu, mais riche d'histoire. Rares sont ceux qui connaissent l'Arabie : l'auteur, par ce livre, en multipliera le nombre. (*Le Livre contemporain*, 338 pages, 1.480 francs.)

L'AMÉRIQUE INSOLITE, par Yves Grosrichard.

Les Etats-Unis vus par un humoriste. (*Gallimard*, 232 pages, 800 francs.)

POUR VOUS DISTRAIRE

CRIME, par Meyer Levin.

La passionnante reconstitution d'un crime célèbre. Celui de deux jeunes gens de la haute société de Chicago qui, en 1924, assassinèrent pour le plaisir un petit garçon de quatorze ans. (*Ed. Stock*, 390 pages, 990 fr.)

LE DIVIN ARÉTIN, par Gustav Regler.

Mal famé pendant des siècles pour ses écrits légers, Arétin fut une des grandes figures de la Renaissance. L'auteur, tout en ressuscitant une époque, lui rend la place qui lui est due. (*Plon*, 326 pages, 990 francs.)

LE VÉRITABLE ABBÉ PRÉVOST, par Claire-Eliane Engel.

La vie passionnante — et inattendue — de l'auteur de « Manon ». (*Ed. du Rocher*, 302 pages, 1.230 francs.)

BUSSY-RABUTIN, LE LIBERTIN-GENTILHOMME, par Jean Orieux.

Cette vie de l'auteur de « L'Histoire amoureuse des Gaules » offre en même temps une histoire passionnante des grands du « Grand Siècle ». (*Flammarion*, 320 pages, 975 francs.)

LE GRAND HOMME GRIS, par Marie-Gisèle Landes (1).

Une très jeune romancière raconte l'histoire d'une très jeune femme qui se croit très indépendante et qui tombe très amoureuse d'un séducteur aux tempes grises. (*Gallimard*, 220 pages, 600 francs.)

LA CIOCIARA, par Alberto Moravia.

Un tableau de l'Italie, d'abord occupée par les Allemands, ensuite par les alliés. (*Flammarion*, 268 pages, 775 francs.)

LE LION, par Joseph Kessel.

Une petite fille et un grand lion. A mi-chemin entre Andersen et Hemingway. (*Gallimard*, 320 pages, 750 francs.)

LE MATIN VIENT ET LA NUIT AUSSI, par Jean Davray.

Le second volume de la série « Le Bruit de la Vie ». De l'époque du Front populaire aux débuts de la guerre. (*Ed. Plon*, 342 pages, 900 francs.)

PAS DE TEMPS POUR MOURIR, par Paul Vialar.

Un homme d'affaires. Son portrait manquait encore dans la « Chronique du vingtième siècle » de Paul Vialar. (*Del Duca*, 306 pages, 740 francs.)

LA NUIT DU « TITANIC », par Walter Lord.

Dans la nuit du 14 avril 1912, le plus somptueux paquebot du monde, le « Titanic », qui accomplissait son voyage inaugural, a coulé.

Walter Lord a passé plusieurs années à interroger tous les survivants du désastre, consulter chaque écrit, chaque document capable de le renseigner. (*Robert Laffont*, 204 pages, 993 francs.)

VACANCES A TOUT PRIX, par Pierre Daninos.

Le dernier Daninos. (*Hachette*, 290 pages, 675 francs.)

VINGT ANS DE SUSPENSE DIPLOMATIQUE, par Geneviève Tabouis.

L'histoire de l'entre-deux-guerres, vue par le petit trou de la serrure. (*Albin Michel*, 416 pages, 990 francs.)

(1) *N.D.L.R.* — L'auteur de cette note a les tempes grises... et l'auteur du roman est une fort jolie personne.

ALEXANDRE LE GRAND

ou

LE ROMAN D'UN DIEU

par

Maurice DRUON

La véritable signification du destin d'Alexandre de Macédoine à la clarté des prophéties et des sciences religieuses de l'Antiquité. Comment le plus grand conquérant de tous les temps fut également un créateur de civilisation, un messie et un demi-dieu.

Magnifique volume de 488 pages sous jaquette illustrée en couleurs, avec carte de la Grèce antique et itinéraire des expéditions d'Alexandre.

Prix : **1.200 francs**

del DUCA PARIS

ROGER GRENIER
les embuscades
roman
" Le grand livre que nous n'osions plus attendre ".
CLAUDE ROY (Libération).
" Un des meilleurs romans de cette saison qui est " aussi un roman d'amour ". JEAN BLANZAT (Le Figaro).
"Roman des plus intelligents, écrit dans une langue vive et claire". ROGER GIRON (France-Soir).
1 vol. 650
nrf

Vient de paraître...
MAURICE DUVERGER
DEMAIN LA RÉPUBLIQUE...
...mais laquelle ?
1 vol. 500 frs
JULLIARD

CLAUDE ROY
le malheur d'aimer
roman
"Rarement, on a pu lire des pages aussi "heureuses": la vie et l'écriture y conspirent pour un bonheur éternel."
Philippe Sénart (Arts).
"...une lumière vive, un frémissement tendu, une émotion grave qui nous fascinent sans le moindre artifice."
Alain Bosquet (Combat).
(1 vol.: 600 Fr.)
nrf

le nouveau livre de
PIERRE et RENÉE GOSSET
L'AFRIQUE, LES AFRICAINS
Tome II
1 vol. de 208 pages sous couverture illustrée 750 frs
JULLIARD

ÉCOUTEZ L'APPEL ANGOISSÉ d'Albert Schweitzer
PRIX NOBEL DE LA PAIX
dans
PAIX ou GUERRE ATOMIQUE
qui vient de paraître aux
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Un vol. in-16, 180 fr.

del DUCA
Paris
Vient de paraître :
HISTOIRES ACCÉLÉRÉES
Comprimés d'humain, éclats de vie coincés entre deux portes, flashes d'humour rose ou noir éclairant alternativement le contour et le cœur des choses. Cinquante minuscules histoires " à lire dans l'ascenseur ", un grand livre.
JEAN DAVIDSON
collection "le demi-siècle du roman"
dirigée par Pierre de Lescure

UNE ODYSSÉE INSIGNIFIANTE

par BERNARD PINGAUD

UN homme s'avance dans un couloir d'hôtel, précédé par la servante qui le conduit à sa chambre. A l'entendre, on pourrait croire qu'il est ivre, tant il a du mal à garder son équilibre et à progresser sans heurts. Mais la prière d'insérer nous révèle le mal dont il souffre : c'est un homme « en proie aux choses ».

Les choses ne sont pas seulement hostiles, dures, coupantes, comme nombre de romanciers nous l'ont déjà appris. Elles occupent aussi, semble-t-il, une place démesurée avec leur utilité. Dans cet univers encombré, on se faufile plus qu'on ne marche. Atteindre une fenêtre en longeant un lit et une armoire, se glisser derrière une table de salle à manger, dépasser un quidam insolent qui suit le même corridor que vous, sont autant de problèmes douloureux. On se prend les pieds dans les chaises, on glisse sur des tapis à la douceur traîtresse, on lutte pour ouvrir ou fermer des portes obstinément rebelles.

Qu'est-ce qu'un vivant ?

Tout cela ne serait rien si l'organisme n'opposait lui-même une sourde résistance aux ordres que la conscience lui donne. Plus encore qu'aux choses, le personnage dont Jean Reverzy nous décrit minutieusement la brève et insignifiante odyssée est en proie aux difficultés de son propre mouvement. Le moindre geste paraît exiger de lui des efforts considérables, parce qu'il mobilise des forces dont l'homme ne parvient pas à se rendre maître. Il n'est jamais tout à fait naturel : quand il ne se traîne pas, il vole.

« *Une science est à naître, qui se préoccupera de l'approche des vivants, de leur contact, de leur retrait, des mouvements de leurs corps et de leurs membres* », écrit l'auteur du « Corridor » (1), qui est médecin, en exergue à son roman.

Qu'est-ce donc qu'un vivant ? Une machine faite d'os, de muscles et de nerfs. Mais tout se passe comme si les articulations étaient mal huilées et comme si le conducteur ignorait le fonctionnement de la machine. D'où provient que ce récit, qui s'affirme scientifique, qui voudrait n'être qu'une description objective de la « solitude de l'homme », donne l'impression d'une caricature. Imaginez M. Hulot parlant par la bouche de Robbe-Grillet. Le narrateur du « Corridor » n'est pas sans parenté avec le charmant pantin inventé par Jacques Tati. Ses démêlés avec les chaises et les tapis sont moins effrayants que comiques.

Illisible

Comme M. Hulot, au surplus, ce pantin est un rêveur. Certaines séquences du récit, celles de l'escalier par exemple, font penser aux scènes ralenties dans lesquelles les cinéastes décrivent les rêves de leurs héros. Nul doute que Reverzy n'ait voulu marquer son histoire d'un signe onirique : le style épique qu'il emploie — style de la transfiguration inspiré de Faulkner ou de Claude Simon — l'indique clairement. Une des raisons de la gêne que l'on éprouve à la lecture du « Corridor » est cette contradiction entre les intentions du romancier et son écriture.

Il y a plus grave : c'est que le livre est illisible. Non qu'il soit inintéressant ou mal fait. Mais le plaisir laborieux que l'on peut y trouver reste strictement intellectuel. Il n'émane de ces pages aucune séduction, et l'on est bien loin d'une réussite esthétique.

Reverzy dira sans doute qu'il n'a pas voulu nous séduire. Mais la preuve reste à faire que la « science » qu'il annonce est susceptible d'inspirer une nouvelle littérature. Nous n'en sommes encore qu'au stade du laboratoire.

(1) « Le Corridor », par Jean Reverzy. Ed. Julliard, 132 pages, 450 francs.

HISTOIRE

L'apparition du livre

par Lucien Febvre et H.-J. Martin. Col. « Evolution de l'humanité ». Albin Michel, éditeur. 557 pages, 2.400 francs.

« *LE livre, ce nouveau venu au sein des sociétés occidentales, le livre, qui a commencé sa carrière au milieu du XVIe siècle, et dont nous ne sommes pas assurés, au milieu du XXe, qu'il puisse longtemps encore continuer à remplir son rôle, menacé qu'il est par tant d'inventions fondées sur des principes tout différents — le livre, quels besoins a-t-il satisfaits, quelles tâches accomplies, quelles causes servies ou desservies ?* »

Lucien Febvre ouvrait ainsi une vaste enquête qui aurait pu apporter des clartés nouvelles à l'histoire de la culture occidentale. La mort ne lui a pas permis de mener à bien cette tâche : il n'a rédigé que l'introduction et le plan de ce volume de la célèbre collection « Evolution de l'humanité » : « L'apparition du livre ».

Mythes et papier

C'est un des disciples de Febvre, H.-J. Martin, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale qui, aidé d'une équipe de spécialistes, a mené à son terme l'immense programme. Les grandes idées du maître sont respectées, le plan suivi ; il y manque seulement cet accent saisissant, ces lueurs parfois bouleversantes qui animaient les travaux de l'historien du XVIe siècle...

Du moins trouvons-nous dans ce livre sur le livre une analyse qui embrasse deux siècles de techniques, de passions et d'idées neuves. Qu'il s'agisse des lointains voyages du papier qui nous arrive de Chine, de l'apparition des premières presses, des difficultés techniques posées par l'invention nouvelle, de l'organisation des marchés du livre et de l'intelligence, les pages de l'ouvrage s'emplissent d'une sorte de rigueur épique.

Si Lucien Febvre eût vécu, il aurait assurément donné un développement plus puissant aux relations entre l'imprimerie et les idéologies nouvelles ; son programme l'indiquait : il voulait décrire la naissance des grandes idées passionnelles qui bouleversent l'Europe — la Réforme, la philosophie la littérature — à partir de l'instrument même qui les rend possibles. Plus sage, mais toujours rigoureux, le travail de H.-J. Martin analyse avec une clarté un peu froide le lien existant entre l'apparition du livre et les remises en question du XVIe siècle.

EN LIBRAIRIE

PARMI les livres mis cette semaine en librairie, ceux-ci retiennent à première vue l'intérêt :

ROMANS FRANÇAIS

PIERRE FISSON : La butte aux ronces (*Julliard*).

ARMAND LANOUX : Le rendez-vous de Bruges (*Julliard*).

MALEK HADDAD : La dernière impression (*Julliard*).

ESSAIS

EMILE HENRIOT : Au bord du temps (*Plon*).

NICOLAS BERDIAEV : Essai d'autobiographie spirituelle (*Corréa*).

POLITIQUE

VICTOR ALEXANDROV : Les héritiers de Souvarov (*Plon*).

JOHN GUNTHER : L'autre Afrique (*Gallimard*).

POESIE

JACQUES CHARPIER : Charles d'Orléans (*Pierre Seghers*).

BRICOLAGE

Il ne faut pas être grand clerc

IL est déjà difficile à Paris ou dans une grande ville d'obtenir d'un ouvrier spécialisé qu'il se dérange pour une réparation ou un travail de peu d'importance. A la campagne ou au bord de la mer, mieux vaut y renoncer.

Il est un certain nombre de petits travaux (que l'on devrait bien apprendre aux enfants à l'école, soit dit entre parenthèses) pour lesquels hommes et femmes de bonne volonté peuvent se passer des services de l'homme de l'art (qui est rarement libre quand on a besoin de lui).

Mme Express se propose de traiter en quatre chapitres l'essentiel des travaux de bricolage qu'il ne faut pas être grand clerc pour entreprendre.

Cette semaine : l'électricité

Contrairement à un bruit répandu par les intellectuels maladroits, la tête n'est pas inutile pour bricoler.

Par exemple, votre lampe s'éteint. Pourquoi ? C'est soit l'ampoule, soit la prise au mur, soit la prise de la lampe, soit le fil. Il suffit d'essayer une autre ampoule, une autre prise, etc., pour déceler l'origine du drame. C'est simple ?

Curieux alors que devant une panne de ce genre, tant de femmes (et beaucoup d'hommes) considèrent leur lampe comme s'il y avait un diable à l'intérieur.

Tout le monde devrait être capable de :

1) CHANGER UN PLOMB FONDU (pour les fusibles dits à tabatière) :

● Couper le courant ● Retirer le couvercle du coupe-circuit ● Desserrer les deux vis ● Placer le nouveau plomb en le faisant aller suivant la forme d'un « S » d'une vis à l'autre, à chaque extrémité ● Enrouler le plomb sous les rondelles et autour de chaque vis sans trop serrer la boucle ● Fixer le plomb en serrant les deux vis ● Remettre le couvercle ● Rétablir le courant.

ATTENTION : Ne jamais remplacer le plomb par un fil de diamètre supérieur ou par un fil de cuivre, sous peine d'incendie. Le fusible ne pouvant plus dans ce cas jouer son rôle de dispositif de sécurité.

2) MONTER UNE DOUILLE :

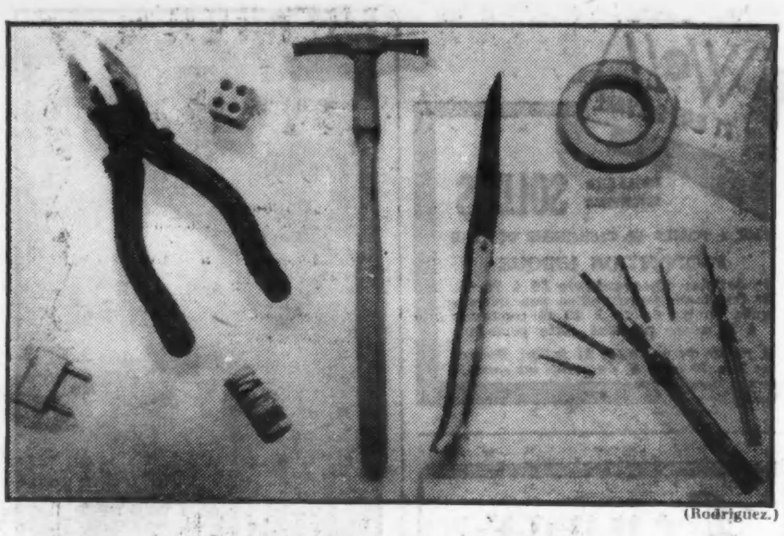
● Démonter la partie métallique supérieure de la douille en desserrant la bague ● Retirer la porcelaine ● Passer le fil par l'orifice inférieur de la seconde partie métallique ● Dénuder très soigneusement à l'aide d'un couteau 2 cm environ de fil électrique ● Tourner chacun des deux petits fils de cuivre sur eux-mêmes pour former une tige bien nette ● Dévisser sur la porcelaine les deux petites vis qui soutiennent les pitons de contact ● Introduire les fils dans chacun des deux conduits ménagés à la base de ces contacts ● Serrer les vis à fond pour bien maintenir ces fils ● Replacer la porcelaine dans sa gaine métallique ● Couvrir avec la partie métallique supérieure l'encoche de base correspondant bien à l'encoche de la porcelaine ● Remettre la bague à sa place et la visser.

ATTENTION : Ne pas fausser le pas de vis en enlevant et remettant la bague de métal.

3) REMPLACER UNE FICHE MALE SUR UN FIL ÉLECTRIQUE :

● Couper le fil ● Dénuder l'extrémité en la grattant avec une lame ● Tourner les deux fils métalliques sur eux-mêmes pour avoir deux tiges bien nettes ● Dévisser les deux vis qui maintiennent les fils ● Passer le fil dans l'ouverture du centre de la fiche ● Enrouler l'extrémité dénudée de chacun des fils autour de la partie filetée des tiges ● Revisser les deux vis bien à fond.

ATTENTION : Les fils ne doivent pas être en contact l'un avec l'autre.



(Rodriguez.)

LA PANOPLIE DU PARFAIT ÉLECTRICIEN
Mais la tête n'est pas inutile...

4) POSER UN INTERRUPTEUR OLIVE :

● Couper le fil à l'endroit choisi pour placer l'interrupteur ● Dénuder chacune des extrémités du fil souple sur un centimètre ● Dévisser les deux extrémités de l'olive ● Enfiler chacune de ces extrémités sur chaque partie de fil ● Relier les fils dénudés (deux de chaque côté) aux petites bornes fixées de chaque côté de la partie centrale de l'olive, en desserrant, puis resserrant les vis prévues à cet effet ● Revisser les deux bouts de l'olive ● Etablir le courant.

ATTENTION : Bien suivre l'ordre du travail, sinon on oublie régulièrement d'enfiler une des extrémités de l'olive avant de fixer les fils dénudés.

5) FAIRE UNE ÉPISSURE (en termes de néophyte : raccorder deux fils).

● Dénuder soigneusement les deux extrémités des fils que l'on désire ligaturer ● Ouvrir chacune de ces extrémités métalliques en éventail ● Faire pénétrer les éventails l'un dans l'autre deux par deux ● Rouler en torsade bien serrée ● Entourer chacune de ces torsades avec du chatterton.

ATTENTION : Les quatre fils métalliques doivent être coupés de même longueur pour que l'épissure soit nette.

Il est plus difficile de savoir :

POSER UNE APPLIQUE AVEC ALIMENTATION INVISIBLE :

● Utiliser du fil électrique sous tube ● Prendre le courant à l'endroit le plus proche (en général à la plinthe où passe l'alimentation sous baguette) ● Faire une épissure entre ce fil et celui qui passe dans le tube ● Creuser le mur en saignée, en partant de la plinthe jusqu'à l'endroit où l'applique doit être posée ● Glisser le tube contenant le fil dans cette saignée ● Replâtrer la partie ainsi creusée en laissant libre l'extrémité supérieure du fil ● Laisser sécher le plâtre, puis poncer avant de repeindre ● Equiper électriquement l'applique avec fil et douilles ● Faire une épissure entre le fil supérieur laissé libre et celui de l'applique, ou mieux encore : poser un connecteur en porcelaine communément nommé « bout de sucre » ● Fixer l'applique à sa place.

On peut également installer une prise de courant sur l'arrivée à la plinthe et équiper l'extrémité inférieure du fil sous tube avec une fiche mâle.

ATTENTION : Penser à tamponner deux petites chevilles de bois à l'endroit prévu pour la pose de l'applique. Elles permettront une fixation à vis sans risques de chute.

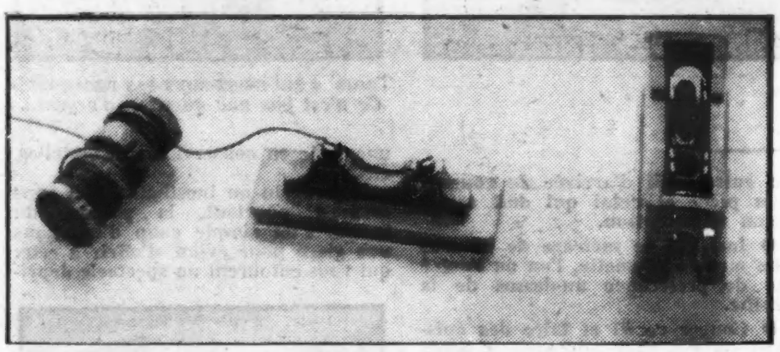
INSTALLER UNE LAMPE FLUORESCENTE :

● Placer la réglette à l'endroit où elle doit être fixée et indiquer au crayon les emplacements destinés à être tamponnés ● Faire les tamponnages (c'est-à-dire sceller une petite cheville de bois) ● Raccorder avec un « bout de sucre » les fils d'arrivée du courant et ceux de la réglette ● Visser cette réglette en introduisant des vis aux endroits qui ont été tamponnés ● Placer la lampe dans les douilles fixées aux deux extrémités de la réglette ● Donner le courant.

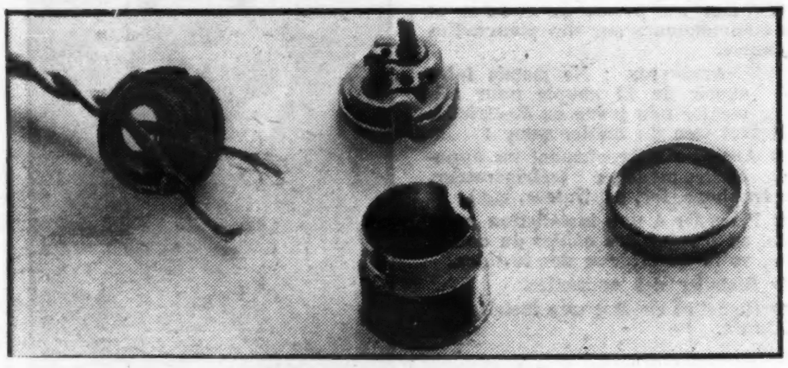
PROCÉDER A L'INSTALLATION ÉLECTRIQUE COMPLÈTE D'UNE PIÈCE :

● Faire une jonction sous chatter-

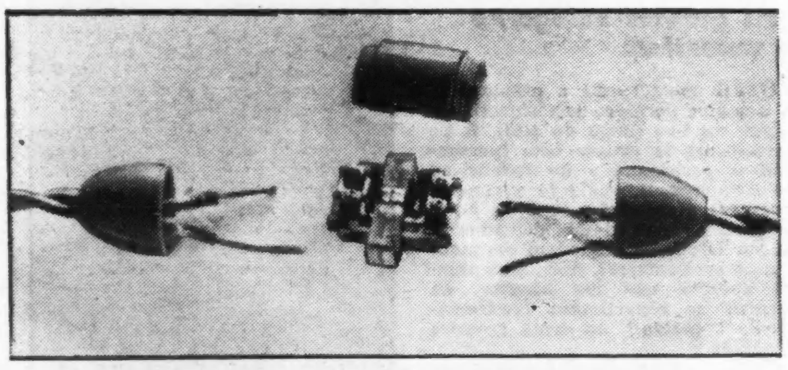
→



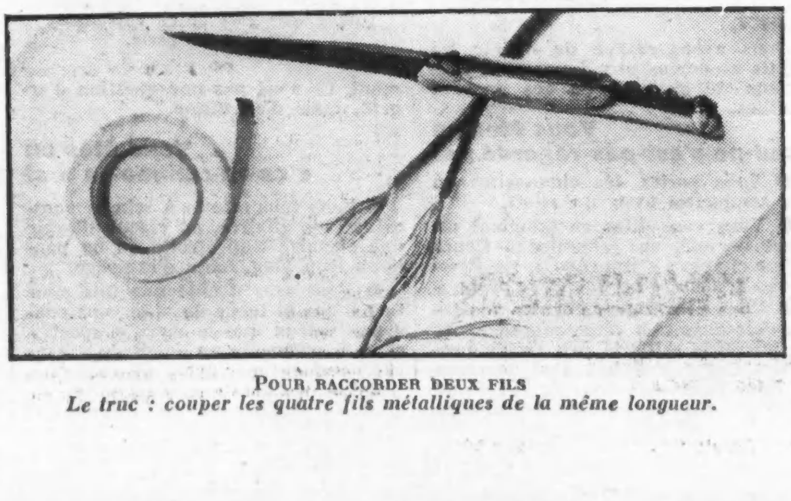
POUR CHANGER UN PLOMB
Le truc : respecter le diamètre du fil.



POUR MONTER UNE DOUILLE
Le truc : manier la bague en métal (à droite) avec précaution.



POUR POSER UN INTERRUPTEUR
Le truc : penser à enfiler les moitiés d'olive avant de fixer les fils.



POUR RACCORDER DEUX FILS
Le truc : couper les quatre fils métalliques de la même longueur.

WD

LA CRÈME
NUTRIX
de
LANCÔME
donne la Vie
à votre peau.

Pots et tubes de 440 à 2910 F

Well
21 RUE ROYALE
TAILLEUR CHEMISIER **SOLDES**
PRET A PORTER ET CHEMISERIE DE LUXE
PROPOSITION UNIQUE
1° Articles démarqués de **30** à **50** %.
2° Sur toute marchandise non démarquée remise de **10** à **20** % consentie à la caisse pendant cette période
A partir du vendredi 11 juillet. Ouvert de 9 h. 30 à 19 h. du lundi au samedi

Lennox
CHEMISIER-TAILLEUR
144, r. de Courcelles - WAG. 02.53
CHEMISES ET COSTUMES
LEGERS
dans les plus beaux tissus
sur mesures et prêts à porter
Spécialité de pulls-over et polos importés d'Angleterre et d'Italie

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COSTUMES D'ETE
TERGAL - ALPAGA
LAINE et SOIE
CHEMISES D'ETE
SHANTUNG - VOILE
TOILE D'IRLANDE
38-40, avenue Victor-Hugo

DITES-LE
AVEC
DES FLEURS
MAIS POUR PLAIRE
CHOISISSEZ
UNE DRAPERIE
Jeunesse
DE
LAJEUNESSE
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

Arden
FOR MEN
GAMME DE PRÉPARATIONS NOUVELLES ÉTUDIÉES POUR L'HOMME RAFFINÉ, CERTITUDE DE SON ÉLÉGANCE

FOAM SHAVING CREAM
Mousse humidifiante et douce, idéale pour se raser au plus près
Pub. René Rischer

(Rodriguez.)

TROIS « QUI-NE-SE-SONT-PAS-REGARDÉS »
Ce n'est pas une question d'argent...

→

ton entre le fil d'arrivée du courant à la pièce et celui qui doit servir à son alimentation.

● Installer ce métrage de fil sous tube ou sous baguette, l'un ou l'autre fixé de préférence au-dessus de la plinthe.

● Couper ce fil et faire des épissures ou des raccords avec « bouts de sucre » chaque fois que l'on désire poser une prise de courant, une applique ou un commutateur.

● Fixer les prises de courant et les commutateurs sur des planchettes isolantes.

> ATTENTION : Ne jamais faire courir de fil souple pour alimenter une pièce en électricité.

Il faut être du métier pour :

● Arranger correctement un appareil électro-ménager (réfrigérateur, électrophone, fer, aspirateur, etc.).

● Procéder à une installation complète en partant des câbles du compteur, voire du tableau des fusibles.

● Installer des sonnettes.

● Remettre en état une installation existante.

HOMMES

Trois grandes catégories de vacanciers

NOTRE photographe a promené la semaine dernière son objectif indiscret sur une plage du Midi. Il ne chassait pas la grosse bête (personnalité « parisienne » ou vedette en mal d'anonymat), mais le vacancier moyen. Il a rapporté dans sa boite des dizaines de badauds détendus et pris sur le vif. En regardant ces mannequins involontaires, nous nous sommes aperçus que les hommes en vacances se répartissent (vestimentairement parlant) en trois grandes catégories :

1) Les « qui-ne-se-sont-pas-regardés ».

2) Les « ça-va-comme-ça ».

3) Les « qui-ont-réfléchi-cinq-minutes ».

Nous avons essayé de définir les points communs aux hommes à l'intérieur de chacune de ces grandes familles.

Vous êtes un « qui-ne-s'est-pas-regardé » si

● Vous portez des chaussettes ou des socquettes avec un short.

● Vous vous dites en adoptant un short bariolé, une chemise à fleurs ou un chapeau « imprévu » : « *Puisque ça se vend, c'est que ça se porte.* »

● Vous croyez transformer vos tenues classiques en vêtements de sport par certains artifices peu recommandables : relever le bas d'un pantalon de flanelle grise, ouvrir le col d'une chemise sans ôter la cravate, enlever une veste en conservant des bretelles, etc., etc.

Hurluberlu ou inesthétique, il vous suffirait pourtant, la plupart du temps, d'un simple coup d'œil dans une glace pour éviter d'offrir à ceux qui vous entourent un spectacle dépri-

(Rodriguez.)
Quelle que soit votre catégorie : un peu de tenue.

mant. Ce n'est pas une question d'argent, mais d'altruisme.

Vous êtes un « ça-va-comme-ça » si

● Vous vous refusez à acheter vous-même vos affaires, au risque d'avoir une chemise trop étroite ou un pantalon trop long, faute d'essayage.

● Vous avez décidé une fois pour toutes que la tenue de ville vous convenait mieux que le style « sport » et vous promenez au soleil de vacances, complet foncé et chemise blanche.

● Vous estimez que la recherche de coloris assortis est un raffinement féminin parfaitement incompatible avec votre personnalité masculine.

Si vous appartenez à cette catégorie, surtout n'ayez pas de complexes (d'ailleurs le fait même que vous soyez un « ça-va-comme-ça » prouve que vous n'en avez pas), vous êtes fort sympathique et naturel.

Pourtant, ne refusez pas systématiquement l'avis amical et souvent éclairé des femmes qui vous entourent. Elles ne cherchent pas forcément à vous transformer en dandy.

Vous êtes un « qui-a-réfléchi-cinq-minutes » si

● Vous préférez acheter des blue jeans de 2.500 francs (si vous êtes mince) ou un pantalon de toile (si vous l'êtes moins) plutôt que d'abîmer en vacances le pantalor d'un costume de ville.

● Vous savez que n'importe quoi (chemisette, polo-shirt, tricot) porté par-dessus un pantalon est plus esthétique qu'une chemise portée à l'intérieur, et que, de plus, ce n'importe quoi dissimule aimablement les estomacs un peu replets.

● Vous pensez que le bleu est la bonne couleur de vacances pour les hommes et permet d'éviter des tenues « perroquet » tout en laissant une gamme de fantaisie du bleu ciel au bleu marine foncé.

Si vous répondez à cette définition, bravo, vous savez que le style vacances ne correspond pas forcément au mot débraillé et qu'une tenue bien adaptée permet de se sentir plus complètement en vacances.

Voici en tout cas, pour tous ceux qui partent, quelques tenues estivales particulièrement réussies que Mme Express a repérées dans les magasins parisiens :

Les complets ultra-légers

(ville d'eaux ou tourisme)

● Complet en gabardine de coton grège, lavable : 19.000 fr. (*Romoli*, 38, avenue Victor-Hugo.)

● Ensemble comprenant une veste droite devant et formant blouson dans le dos, en tissu mélangé lin et tergal, infroissable et lavable : 25.800 fr. (*Pierre Faivret*, 165, rue Saint-Honoré.)

● Costume en popeline de coton mille raies, bleu marine et blanc, lavable : 20.000 fr. (*Arnys*, 14, rue de Sèvres.)

Bonnes vacances...
MONTY
23, avenue Victor-Hugo - PAS. 83-19
peut vous équiper bien
Ses costumes « Milligrammes » infroissables
Ses chemisettes soie, tergal et nylon
Ses chemises polo « Viclon », fil Ecosse
Ses chemises-vestes ou blousons-vestes
Un choix unique de shorts (toile et tergal)
et de pantalons d'été (tergal, toile)
Slips de bain et slips-short nylon

(Rodriguez.)

TROIS « ÇA-VA-COMME-ÇA »
... mais avec un peu de réflexion...

● En ottoman de coton : 2.950 fr. (*Arnys*, 14, rue de Sèvres.)

Et les jours de pluie

● Imperméable 7/8 en taffetas nylon qui ne prend aucune place dans une valise parce que très léger : 15.600 francs. (*Vilmer*, 4, boulevard des Capucines.)

Aux pieds

Les hommes aiment rarement les nu-pieds qui les blessent ; la meilleure solution : les espadrilles. C'est plus économique, plus confortable et souvent plus esthétique (les espadrilles vont aussi bien avec le short qu'avec le pantalon et évitent les chaussettes).

RECETTE

JUILLET étant le mois des maris abandonnés, voici une recette pour monsieur seul, facile à réaliser avec un minimum de connaissances culinaires.

La crème du célibataire

— 2 œufs. — 2 grosses barres de chocolat. — 2 cuillers à dessert d'eau (ou mieux de lait). — 2 cuillers à dessert de sucre en poudre. — Une grosse noix de beurre.

● Faire fondre le chocolat dans l'eau (ou le lait) à très petit feu ● Incorporer le beurre pendant qu'il est encore chaud ● Laisser refroidir ● Casser les œufs en séparant les blancs des jaunes (c'est la partie difficile de la recette !) ● Ajouter les jaunes d'œufs au chocolat et bien mélanger ● Ajouter également le sucre en poudre ● Battre les blancs d'œufs en neige très ferme (dans un bol avec un fouet) ● Mélanger ces blancs au reste de la crème ● Mettre au frais.

Cette crème peut se conserver deux ou trois jours en réfrigérateur.

Les pantalons

● En popeline lavable, unie ou mille raies. Particulièrement réussis en bleu nattier : 4.900 fr. (*Holmès*, 22, avenue Victor-Hugo.)

● En tergal sable léger infroissable et lavable : 5.900 fr. (*Holmès.*)

● En coton épais bleu marine à fines rayures blanches : 5.200 fr. (*Gary*, 73, Champs-Elysées.)

● En Frescafil lavable, sable ou gris : 4.900 fr. (*Robin*, 32, avenue de l'Opéra.)

● En toile de lin (sur mesures) : 9.150 fr. (*Roger*, 10, rue de Sèvres.)

Les ensembles de plage

● Chemise-veste boutonnée devant, en toile de lin infroissable : 7.500 fr. Le pantalon de même tissu : 8.000 fr. (*Romoli.*)

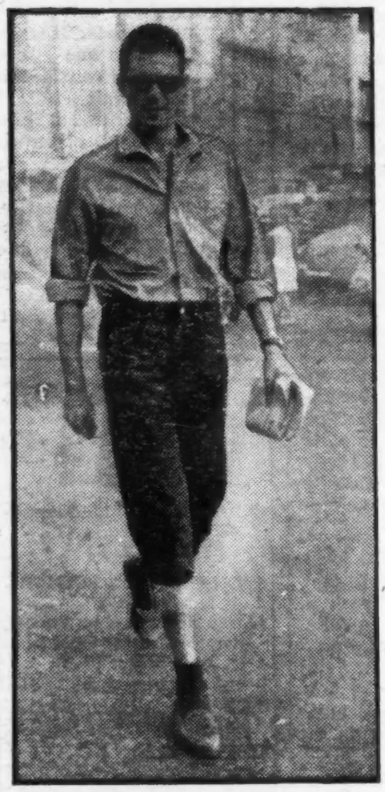
● Un deux-pièces short et chemisette en même tissu, mélangé tergal et lin à rayures grèges et blanches ou grèges et noires : 13.100 fr. (*Pierre Faivret*, 165, rue Saint-Honoré.)

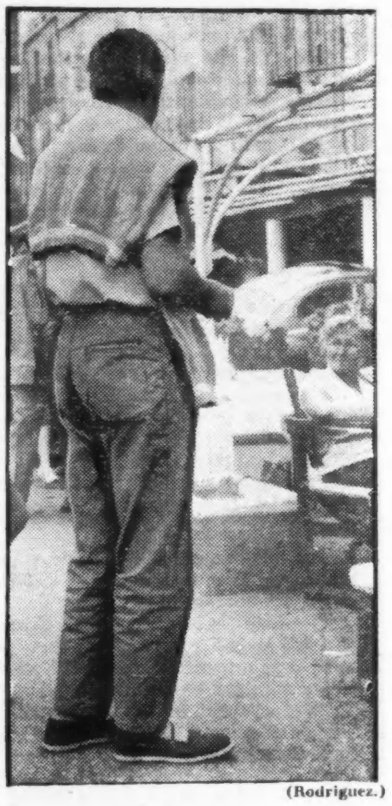
● Un deux-pièces short et chemisette en coton imprimé noir et blanc: 5.950 fr. (*Pierre Faivret*, 165, rue Saint-Honoré.)

● Une veste de week-end en gros coton à rayures grises sur fond jaune, boutons et boutons de manche métal doré : 6.950 fr. Le short de tergal gris : 4.950 fr. (*Roger*, 10, rue de Sèvres.)

Les chemisettes et marinières

● Marinière en grosse toile bleu roi : 7.500 fr. (*Romoli.*)





(Rodriguez.)

TROIS « QUI-ONT-RÉFLÉCHI-CINQ-MINUTES »
... on peut se sentir plus complètement en vacances.

● Chemise-veste en tergal bleu marine, infroissable et lavable : 10.500 francs. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)

Les shorts

● En tergal, infroissable et lavable: 3.750 fr. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)

● En popeline de coton avec patte de réglage fermant la ceinture : 3.600 francs. (*Elysées Soieries*, 55, Champs-Elysées.)

(Rodriguez.)

En short ou en pantalon, vive les espadrilles.

● Chemise polo en fil d'Ecosse d'un beau ton rouge : 2.950 fr. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)

● Marinière col marin en grosse toile à larges rayures jaunes et blanches. (*Elysées Soieries*, 55, Champs-Elysées.)

● Chemise polo tricot de coton fines rayures transversales bleu roi sur bleu marine : 1.990 fr. (*Adrien*, 3, rue de Rohan.)

● Chemise couleur en shantung de coton, à col transformable : 5.600 fr. (*Adrien*, 3, rue de Rohan.)

SOLDES
ARTICLES
D'ÉTÉ
CHEMISIER
ELYSEES - SOIERIES
55, CHAMPS-ELYSEES, 55

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

5 JUILLET

Ce matin à Saint-Germain-des-Prés, messe pour Georges Bernanos : c'est le dixième anniversaire de sa mort. Une assistance, non une foule. Beaucoup de femmes : de celles qui demeurent les dernières au pied de la croix, autour du tombeau vide. Peu de jeunesse, il m'a semblé. Mais lui, il est là toujours, et c'est ce qui importe, grâce à quelques fidèles, jeunes ou vieux : l'âme n'a pas d'âge. Bernanos à la fin de sa vie était un jeune être plus vivant que la plupart des garçons de vingt ans que je connais.

Hors le célébrant, je n'ai aperçu, du moins dans le chœur, aucune soutane à cette messe d'anniversaire. Bernanos, créateur de tant de prêtres, n'était entouré, ce jour-là, que de ceux qu'il a inventés : Donissan, Chevance, Cénabre, et d'autres qui n'ont pas de nom dans le roman bernanosien. Je voyais leur robe noire et luisante tomber à plis lourds, sur les gros souliers boueux de toute la boue de leurs paroisses mortes, et l'étole à leur cou maigre, pareille à un licol — mais c'est l'amour qui tire sur la corde et qui les mène là où Bernanos est parvenu lui-même, et où il demeure : depuis dix ans ?... Mais que signifient ces anniversaires pour qui est délivré du temps ?

« Je t'aime, ô Eternité ! » J'avais oublié ce cri de Zarathoustra qui m'avait tant frappé dans ma jeunesse et que j'ai retrouvé cette nuit, cité par Nicolas Berdiaev dans son « Essai d'autobiographie spirituelle ». Je le faisais mien durant cette messe, mais en le pénétrant de la lumière à laquelle Nietzsche s'est rendu aveugle : car l'éternité qu'il aimait n'était pas celle que Georges Bernanos possède à jamais.

Ce Bernanos éternel j'ai peine à le concevoir désintéressé du temps dont la mort l'a délivré, et où l'Histoire s'inscrit du peuple de France qu'il a tant aimé. Mais ce peuple, le voit-il toujours du même regard ? Ce qui revient à se demander si la France est réellement telle que Péguy et Bernanos l'ont vue, telle que de Gaulle exige qu'elle soit. Ou est-ce leur amour qui a inventé, recréé (comme fait de son objet, tout amour) une France à sa mesure ?

Au long de ces dix dernières années, je le confesse, il m'est arrivé de croire qu'aucun trait ne correspondait plus, dans le réel, à cette idée héroïque de la France, qu'elle n'avait existé que dans la passion de quelques-uns qui retouchaient l'Histoire pour lui faire signifier ce qu'ils exigeaient d'elle, biffant et effaçant tout ce qui contredisait cette série d'images d'Epinal à la gloire de la grande nation.

C'est ce qui rend si pathétique, cette dernière « expérience de Gaulle ». Don Quichotte n'est fou que parce que Dulcinée n'existe pas. Si Dulcinée existait, Don Quichotte serait le plus raisonnable des hommes. De Gaulle croit en la France de son histoire de France. Il agit comme s'il y croyait, et par là il la tire de la fiction : elle redevient vraie, grâce à lui. L'échec de de Gaulle, ce serait de nouveau ce grand rêve anéanti. Je n'en soutiens pas aisément la pensée. Le vieux Chateaubriand l'a écrit à la veille de mourir : « Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien, mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme. »

Ce mot de Chateaubriand, Marcel Proust me remercia, dans une lettre que j'ai encore, de le lui avoir signalé.

6 JUILLET

Nicolas Berdiaev. Je passe avec lui ce dimanche, avec son « Essai d'autobiographie spirituelle » (chez Corrêa). Cet homme extraordinaire m'avait donné rendez-vous un jour. Sans doute m'étais-je trompé d'adresse. Je me souviens d'avoir erré dans des corridors. Je ne pus le joindre. Mort, il se livre mieux à moi aujourd'hui qu'il ne l'eût pu vivant, dans cette histoire de ses pensées où nulle confidence d'ordre privé ne nous est faite. Les déballages sexuels à la manière de Gide ou de Léautaud n'y ajouteraient rien. L'erreur de Gide d'avoir tout ramené à sa singularité dans l'ordre de la chair, me paraît chaque jour plus évidente ; elle le diminue et elle nous le cache. Nous ne voyons plus que ce malade obsédé.

Ceci me retient surtout chez Berdiaev : ce révolutionnaire est, en fait, dominé par Tolstoï, par Dostoïevsky surtout, un peu par Ibsen et par Nietzsche. Le rationalisme matérialiste est pour lui irrespirable et il le juge inepte. Marxiste, au départ, il croyait déjà à ce que je crois moi-même. Il était du Christ. Il considérait que la Révolution d'Octobre avait été « le tombeau de l'insigne culture russe ». Il ose écrire « qu'au sens philosophique et culturel, Lénine fut un réactionnaire, un homme terriblement arriéré... » que reste-t-il en Russie de cette postérité de Dostoïevsky que Berdiaev incarne ? L'énorme pression du matérialisme d'Etat en a-t-elle tout détruit ? Ah ! c'est l'autobiographie spirituelle d'un Berdiaev vivant en Russie, caché dans la Russie d'aujourd'hui, qu'il serait passionnant de lire ! Quelqu'un l'écrit-il en ce moment ? Vivrai-je assez pour la découvrir et pour m'en réjouir ?

7 JUILLET

Au seuil des vacances la même angoisse chaque année m'étreint. Août est la saison du crime politique. Le vieux lièvre sent d'instinct l'approche des chasseurs. A la veille de l'ouverture, tout est calme pourtant et les perdreaux de la dernière couvée vont en compagnie dormir dans les chaumes. Ils ne savent pas encore de quoi l'homme est capable. Cette année, il est vrai, quelqu'un demeure en vigie. Un seul être assume le destin de tous. Ferai-je semblant de le déplorer ? Je ne suis, quoi qu'en pense M. Kléber Haedens, ni royaliste (la monarchie en France n'est même plus imaginable), ni antiparlementaire (l'exemple de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste, des Républiques populaires suffirait à m'en garder). Mais à ce moment de notre Histoire, il y a cet homme seul. Et c'est ainsi. Et il ne dépend de personne que notre destin ne lui ait pas été remis.

Il n'occupe pas le pouvoir pour lui-même ni pour les siens, mais pour nous. Il ne l'a pas usurpé, ni peut-être désiré. C'est notre angoisse que d'ignorer s'il aura le temps de refaire l'Etat, car de Gaulle ne peut avoir d'autre héritier que l'Etat démocratique restauré. Il le sait et il se hâte. Voilà l'enjeu, et il y va de tout. Que lui-même en ait le cœur étreint, son cri vers le Saint-Père le prouve : un croyant ne s'y trompe pas.

Quant à l'issue de la partie, je ne préjuge rien, n'étant pas enclin, en politique, à croire au bonheur. Mais il ne s'agit pas de bonheur. Le général de Gaulle l'a toujours su qui, devant les morts transportés au mont Valérien le 11 novembre 1945, le rappelait à ce peuple : « Il faut que nous comprenions combien demeure éternellement précaire le salut de notre pays... » Oui, et si nous ne l'avons pas encore compris, ce n'est pas la faute de l'Histoire.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION :
Françoise Giroud.
J.-J. Servan-Schreiber.

REDACTION : 91, Champs-Elysées - Paris (8e).
Tél. : ELY. 88-61.

ABONNEMENTS - PUBLICITE
VENTE :
29, rue de Marignan, Paris-8e
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68.

PAR AVION
5.400 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
8.000 fr. - A.E.F., A.O.F.
8.300 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.

PRIX DE VENTE
AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 73 78-19 Paris.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Téléphone : RIC. 40-60 — 3, RUE DES PYRAMIDES, PARIS (1er) — Chèques postaux Paris 13.693-09

ABONNEMENT : France 1.500 fr. - Etranger 1.800 fr. Le numéro 300 fr.

N° 14 - JUILLET-AOUT 1958

SOMMAIRE

EDITORIAL
De la IVe à la Ve République, par André PHILIP
Un témoignage d'Alger, par XXX.

I. PROBLEMES D'OUTRE-MER ET DU MAGHREB
L'intégration à soi-même, entretien avec J. BERQUE
L'Outre-Mer et révision constitutionnelle, par O. ROSENFELD

II. EXPERIENCES ETRANGERES
Le Liban, le Moyen-Orient et la France, par M. BLIN
Le retour au pouvoir du radicalisme argentin, par J. HUTEAU

III. CHRONIQUES
A propos de François Quesnay, par Alfred Sauvy
Une biographie de Karl Marx, par Ernest FRAENKEL
Impressions de Bruxelles, par P.-H.
Publications économiques, par Bernard CAZES

IX. TEXTES
Actualité de Robespierre

V. COMPTES RENDUS
F. A. Ogg et P.-O. Ray : le gouvernement des Etats-Unis, par L...
C. Lévi-Strauss : Anthropologie structurelle, par B. C.
E. Hamel : Les atouts français, par P. AVRIL
R. Biard : La sidérurgie française, par B. C.
Les Revues, par P. A.

VI. CORRESPONDANCE